This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BR
115
.C5
A92

A 411502

RELIGION — MAGNÉTISME — PHILOSOPHIE

LES

ÉLUS DE L'AVENIR

OU LE

PROGRÈS RÉALISÉ PAR LE CHRISTIANISME

PAR

PAUL AUGUEZ

AVEC UNE INTRODUCTION D'HENRI DELAAGE

Le progrès est la gravitation de l'homme vers Dieu.
HENRI DELAAGE.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE VIVIENNE, 13, PALAIS-ROYAL.

1856

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

LES

ÉLUS DE L'AVENIR

OU LE

PROGRÈS RÉALISÉ PAR LE CHRISTIANISME

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

RELIGION — MAGNÉTISME — PHILOSOPHIE

LES

ÉLUS DE L'AVENIR

OU LE

PROGRÈS RÉALISÉ PAR LE CHRISTIANISME

PAR

PAUL AUGUEZ

AVEC UNE INTRODUCTION D'HENRI DELAAGE

Le progrès est la gravitation de l'homme vers Dieu

HENRI DELAAGE.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE VITRÉE, 13, PALAIS-ROYAL.

1856

BR
115
.C5
A92

779002-190

INTRODUCTION

MAGNÉTISME PHILOSOPHIQUE

INTRODUCTION

MAGNÉTISME PHILOSOPHIQUE

> On a plus peur de la mort pour ce qu'on en sait que pour ce qu'on en ignore.
>
> ADOLPHE D'HOUDETOT.

Après la bataille de Maronga, dans une plaine toute jonchée de cadavres, gisait l'empereur Julien, blessé mortellement; lorsqu'il sentit sa mort approcher, rassemblant ses forces défaillantes, il recueillit son sang dans le creux de sa main, et, le lançant à la face du ciel, il s'écria d'une voix prophétique : « Tu as vaincu, Galiléen !... » Semblable à ce guerrier mourant, la société moderne se sent aujour-

d'hui saisie de l'inspiration prophétique, et elle s'écrie par la voix de ses poëtes : « Tu as vaincu, Galiléen !

Dans ce siècle où toutes les écoles ont écrit sur leur drapeau, en lettres de lumière, le mot *progrès*, ce livre, qui vient montrer le christianisme seul, donnant au monde ce Messie attendu, est une œuvre qui rappelle celle des chevaliers croisés plantant l'étendard du Christ sur les murailles de Jérusalem ! Suivant la marche de l'esprit humain dans l'histoire comme dans l'univers, l'auteur prouve que la force latente qui fait graviter le monde vers un état intellectuel supérieur est l'esprit même de Dieu.

Jusqu'ici les penseurs avaient manqué d'un coup d'œil assez vaste pour embrasser sous leurs différents côtés les formes que revêt l'intelligence et indiquer les lois de leur perfectionnement ; *les élus de l'avenir* ont réalisé ce travail colossal qui, par sa vastitude ambi-

tieuse, donnait le vertige au cerveau et la défaillance au cœur.

C'est avec un véritable sentiment de plaisir qu'après avoir lu les divers chapitres de cet ouvrage, nous y avons reconnu une étude sérieusement faite, une conviction courageusement développée, une pensée inspirée par l'esprit du plus pur christianisme; et, persuadé que l'on doit tendre la main à qui porte noblement en sa poitrine un grand cœur, nous avons accepté d'être le parrain de ce volume en écrivant en tête quelques lignes d'introduction.

Dans les contes de fées nous voyons les parents appeler de bons génies pour doter les enfants de dons qui doivent assurer leur bonheur en ce monde : aujourd'hui que le caractère d'une certaine fraction du parti catholique semble être l'intolérance, aujourd'hui que les défenseurs de ce parti s'entre-déchirent avec acharnement, nous souhaitons, comme une fée bienveillante, que ce livre, en élevant

les esprits, les concilie dans un même sentiment d'amour.

Ce qui fera réussir cet ouvrage, c'est le souffle de fraternité évangélique qui y règne : le génie de la paix a baisé de ses lèvres d'ange le front du nouveau-né et lui a dit : « Tandis que le dragon de l'intolérance, de sa gueule hideuse, bave, au nom du Christ, le fiel et la haine sur les arts, la science, la poésie et la philosophie, salue-les au nom de la religion du progrès et de l'amour, comme étant les chemins qui conduisent à Dieu, celui que les saintes Écritures appellent le père des lumières ! »

L'auteur a renoncé à cette littérature légère et de convention dont les pensées sont plus nuageuses que la fumée bleuâtre qui s'échappe du cigare en feu pour se perdre rapidement dans l'air où la dissipe son inconsistante et capricieuse fantaisie. Il a compris qu'il y avait des doctrines sérieuses à soutenir par la plume, des principes à faire respecter, des traditions

religieuses à défendre, et que c'était aux hommes qui, comme lui, portaient un nom sans tache et jouissaient d'une position indépendante, qu'il était surtout interdit de se livrer à cette littérature malsaine qui altère la moralité des écrivains et représente au public le temple de la lumière et de la pensée comme une caverne de voleurs!!!

Il a senti qu'il n'était pas né pour chanter les qualités absentes d'une actrice, d'une voix payée par son protecteur, et que venir vanter les bénéfices futurs d'une entreprise destinée à ruiner de naïfs actionnaires était une manière de mettre la main dans la poche du public pour lui soutirer son argent, et il a évité ces deux écueils où tant de jeunes talents ont trouvé la mort de leur considération.

Il y a dans ce siècle une étude qui est non-seulement la magie de la science, mais encore la science de la magie. L'auteur, comme toutes les intelligences d'élite de cette génération, a

visité avec curiosité cette source d'émotions et de merveilles, et il a demandé à l'oracle moderne l'explication des hauts problèmes qui intéressent l'humanité. Il a, avec enthousiasme et talent, posé une des plus hautes questions qui puissent préoccuper l'esprit des théologiens. Pourquoi, dit-il, s'adressant aux prêtres, pourquoi vous découronnez-vous de la plus brillante de vos prérogatives? Le même Homme-Dieu qui vous a donné le pouvoir de remettre les péchés ne vous a-t-il pas dit encore : *Imposez les mains sur les malades, et les malades seront guéris?* Il vous est aussi facile de dire au paralytique : « Levez-vous et marchez, » que de dire à la femme adultère : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis! » Guérissez les malades par cet esprit de Jésus, qui sera dans l'Église jusqu'à la consommation des siècles, et, prosternant leurs fronts soumis dans la poussière, le protestant comme l'incrédule adoreront le Dieu des catholiques!

Quel est donc le charme invincible qui attire tous les philosophes et tous les poëtes vers l'étude magique du magnétisme animal? C'est l'intérêt qui s'attache toujours aux sciences qui jettent l'esprit dans l'infini du monde invisible.

Dans nos livres sur *la vie future des âmes après la mort,* nous avons démontré que dans le sommeil auquel le magnétisme donne naissance il y avait un véritable réveil de l'âme, et nous avons proclamé d'une voix convaincue que les facultés somnambuliques étaient une ébauche des facultés des ressuscités dans l'infini domaine de l'éternité.

Lorsque l'esprit est entré dans ce chemin, l'entendement se trouve illuminé par le feu sacré, et le voile du mystère qui recouvre la création se déchire, comme jadis, à l'heure où Jésus expirait sur sa croix, se déchira le voile du temple.

Les bateleurs de magnétisme ont pu décon-

sidérer cette science en exploitant la crédulité publique; des cerveaux débiles ont pu, sous prétexte de magnétisme, amuser leurs contemporains par l'inconcevable folie de rêveries auxquelles ils ajoutaient foi; mais toujours il y aura des mains pures et désintéressées qui feront descendre la santé par des passes magnétiques sur les infirmes et les malades, des voix éloquentes s'élèveront toujours contre les niais détracteurs du somnambulisme, et, tout en reconnaissant la faillibilité de la lucidité, elles proclameront la réalité de cette lueur crépusculaire à la clarté de laquelle l'âme visite le domaine du temps et de l'espace, traverse les corps opaques et monte, dans l'extase et le ravissement, jusqu'au trône de Dieu, qui fait resplendir sur les chairs qu'elle anime un reflet transfigurateur de son éternelle beauté!

C'est le magnétisme qui explique l'incompréhensible attrait du fer pour l'aimant et l'irrésistible séduction de l'amour dont la puis-

sance attractive et charmeresse ravit, transporte, séduit, enlace l'homme dans les bras d'une de ces enchanteresses en qui grâce de sourire, charme du regard, mélodie du langage, langueur des attitudes, hardiesse élégante des allures, distinction de la démarche, éclat, teint, harmonie des formes, n'est que du magnétisme...

Il y a une vérité que nous aimons à voir proclamée sans cesse, et pour ainsi dire jetée aux quatre vents du ciel, c'est qu'en dehors de la tradition chrétienne, il n'y a qu'erreur et folie, et que défendre les principes du christianisme, c'est le moyen d'être éternellement vivant dans la considération des hommes aux fronts desquels brille la pure auréole de l'honneur!

HENRI DELAAGE

LIMINAIRE

I

LE LIVRE ÉTERNEL

LIMINAIRE

I

LE LIVRE ÉTERNEL

Les cieux enseignent la gloire de Dieu.
Psaume 18.

Les cathédrales sont belles
Et hautes sous le ciel bleu;
Mais le nid des hirondelles
Est l'édifice de Dieu.
VICTOR HUGO. (*Les Contemplations.*)

Les hommes du siècle savent broder des fleurs sur des étoffes de damas ou d'argent; ils savent bâtir des palais dont les cimes élevées semblent vouloir atteindre jusqu'au zénith; ils savent creuser des rivières, ils savent dessiner des bassins ornés de cascades artificielles, d'où les eaux s'élancent en grondant et retombent avec un bruit métallique et des gouttelettes que l'on prendrait pour une pluie de perles; ils ont des attelages légers et splendides qui passent devant les

yeux surpris, pareils à des fantômes ailés ; ils ont aussi des locomotives mugissantes qui entraînent des multitudes d'hommes à d'énormes distances, avec des forces et des fracas qui font taire le tonnerre et devancent la tempête ; ils ont des navires immenses, armés de larges roues et doublés d'airain chatoyant, qui fatiguent les flots dans leurs courses vagabondes, et transportent sur des plages inconnues des marées humaines dont les reflux font reculer d'épouvante les marées de ce terrible Océan, réduit, après avoir remporté de si nombreuses victoires, à baiser humblement les pieds de ses vainqueurs !

En cela ils agissent selon la volonté de la Providence, car elle a mis la matière toute confuse et inculte entre les mains de l'homme, qui est son seigneur, afin de lui donner la gloire d'avoir achevé par sa persévérance l'œuvre commencée par les mains divines...

En cela ils agissent selon la volonté de la Providence, car par la science l'être humain doit tout conquérir : la science est l'esprit de Dieu, et elle ramène à Dieu !

Mais les hommes du siècle oublient le plus souvent d'aller chercher leurs modèles au sein de la nature, cette source intarissable du beau et du vrai...

Ils ont l'art d'harmoniser des orchestres et des instruments de musique pour élever leurs âmes et leur ouvrir les plaines diamantées du sublime et de l'idéal, mais ils négligent de prendre leurs inspirations musicales dans les larges accords du clavier éternel...

En cela, les hommes du siècle ont tort.

Ils obéissent à l'instinct qui les pousse, mais ils méconnaissent le sentiment raisonné qui est appelé à les diriger.

Depuis de longs siècles on a cherché à découvrir le secret du monde; depuis de longs siècles on a cherché à pénétrer les causes immuables qui régissent l'univers; depuis de longs siècles on a cherché sans relâche le but final et l'avenir de l'humanité : on a bien observé çà et là quelques effets insignifiants dont on a cru deviner la cause; on a bien suivi les phases de quelques phénomènes indécis et variables, mais nul mortel n'a encore mis le pied sur la première marche du sanctuaire.

On s'est égaré dans l'inextricable dédale des trompeuses rêveries et des utopies dangereuses, sans arriver à la solution qu'on espérait, sans apercevoir même le sommet de cette montagne d'angoisse qu'on avait passé les plus belles années de sa vie à gravir.

Aux esprits faibles, aux âmes qui n'ont pas la foi vive, il semble que le trône de la vérité doit rester éternellement voilé à nos regards!

Selon ces natures timides, un ange garde à jamais les arcanes du Très-Haut; c'est tenter Dieu que d'essayer de lui arracher ce qu'il veut se réserver à lui seul...

Notre cœur saigne quand nous voyons ces soldats fatigués de la lutte inciter les braves à la désertion!

Que de fois, le cœur navré, l'âme défaillante, nous songions, nous aussi, à la retraite, lorsque, retentissant en nous comme un secours céleste, cette sublime parole de notre divin Maître : « Homme de peu de foi! » venait nous rendre le courage de courir à de nouvelles luttes, d'affronter de nouveaux combats!

Nous ne voulons pas dire que des efforts sérieux, des efforts vaillants et soutenus n'aient pas été tentés par des génies hors ligne; loin de nous cette assertion sacrilége et insensée. Nous savons que, depuis Platon jusqu'à aujourd'hui, il s'est trouvé des philosophes chez tous les peuples, même chez les plus barbares, qui ont étudié avec courage, avec sincérité, avec abnégation ces hautes questions métaphysiques qui font l'objet

de la recherche incessante de toute nature véritablement supérieure.

Nous savons cela comme tout le monde, mais ce que nous savons de plus que tout le monde, c'est l'origine des erreurs de toutes sortes dans lesquelles sont tombés ces sublimes empiriques.

Voici, selon nous, la cause première de ces aberrations généreuses, qui ont jeté tant de croyants dans le doute et dans le désespoir.

On a cherché en dehors de l'œuvre le but et la pensée de l'ouvrier; on a cherché en dehors de l'humanité la solution du problème de l'humanité; et, cette fois encore, il n'y avait, pour entrer dans le chemin du vrai, qu'à étudier le sens de la parole du Maître : « Mon royaume n'est pas DE ce monde. » (*Ex hoc mundo,* du monde *tel qu'il est aujourd'hui.*)

Dans la poésie, dans l'art, dans toutes les créations humaines, libérales ou industrielles, on a fait comme dans la philosophie : on a cherché ses inspirations en dehors de la nature, c'est-à-dire en dehors du seul modèle qui soit sans défaut.

Dans la philosophie, nous parlons en général, on a remplacé l'expérience, la contemplation des faits, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par le raisonnement,

qui ne peut se fournir à lui-même le principe, sans remarquer que le raisonnement ne produit pas les faits. Pour nous, nous pensons qu'à lui seul il ne peut démontrer quoi que ce soit; il a besoin toujours de données fournies par un agent externe. Voilà pourquoi tant de savants et de philosophes, auteurs de théories adoptées longtemps et presque universellement, ont été contredits par de nouvelles théories qui venaient renverser tout l'édifice qu'ils avaient si laborieusement échafaudé.

C'est que nul ne doit s'attendre à rencontrer la vérité par l'effort isolé de son esprit, privé des connaissances que l'on ne peut trouver que dans l'observation des miracles permanents que la création déroule à nos yeux.

La poésie, l'art, les œuvres et les découvertes industrielles ont suivi, nous venons de le dire, les errements de la philosophie : il n'en pouvait être autrement, car ils émanent d'elle, et c'est elle encore qui leur donne l'impulsion.

Un temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où ces aberrations de l'essor humain cesseront d'elles-mêmes, par la nouvelle direction que va lui imprimer la philosophie vraie, dont nous apercevons déjà le crépuscule à l'orient de notre ciel.

Alors les poëtes, les artistes, les penseurs, les médecins, les croyants, tous ceux qui travaillent au bonheur et à l'amélioration de l'humanité, ne se borneront plus à se faire imitateurs les uns des autres; ils laisseront de côté les artifices de l'argumentation, qui ne conduisent qu'aux ténèbres du doute; ils entreront sans peur dans cette mine intarissable appelée la NATURE que la Providence n'a pas voulu tenir fermée, comme certains le croient, mais qui n'a été encore explorée que par un petit nombre d'élus, parce que le plus grand nombre a frissonné d'effroi à l'aspect de son immensité.

Voilà, et nous nous sentons heureux de l'annoncer, voilà où *les élus de l'avenir* iront chercher le mot de cette énigme, que tant de générations ont jugée indéchiffrable!

Oui, pour progresser dans la science; pour créer des œuvres sublimes soit dans l'art, soit dans l'industrie; pour comprendre le mystère des siècles futurs; pour voir clairement l'utilité de la lutte des siècles passés; pour partager avec la suprême intelligence ses célestes secrets; pour connaître la vie; pour souffrir la souffrance; pour ne pas appréhender la mort; pour pressentir l'éternité avec foi, avec amour, avec pas-

sion, l'homme n'avait qu'à tourner les feuillets d'un livre grand ouvert depuis six mille ans :

Le livre de la nature!

Presque personne n'a encore songé à le faire, et cependant avec quelle sollicitude le Créateur l'approche à chaque instant de nos yeux, comme une bonne mère qui veut donner à son fils les premières leçons de lecture, cette science primordiale d'où découlent toutes les autres!

Or, vous verriez, sur la première page de ce livre, cette vérité écrite en caractères de feu : *La science est l'étude du monde enseignant Dieu!*

Ce qu'on ne pouvait trouver que dans les versets de cette Bible vivante, on s'est donné des peines infinies pour arriver à le trouver ailleurs; d'autres plus insensés encore, n'apercevant pas les enseignements cachés dans les splendeurs de ce vaste univers, ont fini par nier la possibilité d'y découvrir quelque chose, comme feraient des aveugles de naissance qui nieraient les couleurs parce qu'ils ne les auraient jamais vues.

Mais l'avenir est là, et l'avenir réparera cette erreur du passé, sans cependant condamner ceux qui n'avaient pas à leur disposition les mêmes moyens que lui.

L'avenir saura que celui qui découvre une vérité en est débiteur au reste des hommes; que la communication du travail *de chacun* est due *à tous;* que c'est trahir Dieu et se trahir soi-même, que conserver pour soi une seule des facultés qu'il nous a données; en un mot, l'avenir rendra lucide à tous cette loi immuable de la sagesse divine :

C'est au sein de la nature seulement que l'on peut trouver celui qui l'a retirée du néant; c'est par la communication universelle de leurs facultés que les hommes, instruits par la nature, peuvent arriver à la connaissance complète de l'essence divine et des lois qui régissent l'univers : car si l'homme individuel est toujours sujet à l'erreur, l'homme collectif (*) *est doué de l'infaillibilité absolue, de la science sans limites, dont chaque individualité représente en quelque sorte une portion plus ou moins grande, une fraction plus ou moins minime!*

Voilà pourquoi nous qui avons les regards tournés vers cette lueur éblouissante des années futures, nous qui sommes avides de savoir, nous qui voulons vivre selon Dieu, nous qui allons souvent étudier au livre éternel, nous voulons faire goûter ces délices à ceux que nous aimons!

(*) Voir la note n° 1 à la fin du volume.

Voilà pourquoi nous cherchons à imiter les œuvres du Créateur bien plus encore que celles des maîtres illustres; voilà pourquoi, tout en admirant les beautés contenues dans certaines des productions humaines, nous préférons admirer celles qui rayonnent sur la pétale d'une petite fleur ou sur la robe moirée d'un imperceptible insecte !

Venez lire avec nous au livre de Dieu ! Vous trouverez une page pour chaque aspiration de votre âme, une satisfaction pour chaque fantaisie de votre esprit, une consolation pour chaque désillusion de votre cœur !

Laissez faire ceux qui s'éloignent du sanctuaire de la vérité ; laissez faire ceux qui haussent les épaules en entendant ces douces paroles qui résonnent comme un chant des anges : *Foi, Espérance, Charité !*

Ne les maudissez pas, ceux-là ! car ils ont aussi leur tâche à remplir ; ils sont les ombres qui font mieux ressortir les beautés du tableau ; ils sont les intermédiaires dont se sert la matière pour parler à l'esprit, et ce qu'ils font, vous ne sauriez le faire.

Laissez-les fouler la grappe mûre pour en extraire le vin, sans s'inquiéter d'où leur vient la vigne...

Laissez-les ensemencer la terre, laissez-les récolter

ses riches épis, sans s'attendrir sur le passé de cette bonne mère, sans chercher à pénétrer les joies promises à son avenir.....

Ils sont comme vous, comme nous tous, les ministres de l'Éternel; ils le servent sans le connaître, mais ils n'en sont pas moins les ouvriers de son œuvre sans fin, et si leurs âmes sont restées plongées dans les ténèbres du sommeil, c'est à vous qu'il appartient de les éveiller, puisque vous êtes les premiers apôtres de la foi nouvelle.

C'est à vous de venir leur dire ce que vous avez vu; c'est à vous de leur faire sentir ce que vous avez senti; c'est à vous de leur faire comprendre ce que vous avez compris, et s'ils s'obstinent à vous traiter d'insensés, c'est votre faute et non la leur : c'est que vous n'avez pas été assez persuasifs dans vos écrits révélateurs!

Admirez ce panorama grandiose!...

Les champs s'étendent à l'horizon; ils présentent aux regards charmés les couleurs variées et délicates de l'arc-en-ciel le mieux nuancé;

Le vent nous apporte des senteurs voluptueuses aussi différentes les unes des autres que les formes des encensoirs dont elles s'échappent : les fleurs sont les encensoirs de Dieu...

Il s'en sert pour épurer les sens de sa créature et pour l'inonder d'ineffables délices, car si l'homme oublie quelquefois Dieu, Dieu n'a jamais oublié l'homme !...

Les parfums de la nature nous relient à la création ; ils sont les messagers de la vie végétale à la vie intelligente ; ils sont, si nous osons nous exprimer ainsi, les chants d'amour des arbres et des plantes.

Entendez-vous ce murmure vague, cette mélodie indécise qui tantôt bourdonne, tantôt gazouille, tantôt se plaint et pleure ! c'est l'accompagnement de ce concert d'aromes.

Ces émanations, ce mouvement sonore, c'est l'hymne des prairies, c'est la voix des moissons ; c'est la prière des grands bois, qui vient se joindre et apporter sa note douce ou grave au cantique d'actions de grâce de la nature animée !...

Eh bien ! le vulgaire ne voit pas tout cela, parce que le vulgaire s'occupe de mille riens qu'il prend pour des réalités et qui ne sont réellement que des ombres et des fantômes...

Poëtes, artistes, penseurs, amis des hommes et serviteurs de Dieu, recherchez toutes ces manifestations divines qui sont les messagers du ciel !

Ce langage des êtres créés, bien peu le comprennent ici-bas, parce que c'est le langage de l'éternité...

A vous, élus, d'oser l'enseigner aux profanes! A vous de signaler la lumière de salut dès que vous êtes parvenus à l'apercevoir; à vous de faire épeler vos jeunes frères, dès que vous vous êtes faits assez grands pour lire couramment!

Ce n'est pas des choses de la terre que vous devez entretenir le monde : le monde n'a que faire de votre concours pour cela, et mieux que vous il s'entend à parler d'affaires; votre mission est plus haute, et, comme le prêtre, l'autorité dont vous êtes revêtus vous oblige à rester sans cesse dans les régions du grand et du sublime. Ainsi feront ceux de vous qui veulent mériter la couronne qui doit briller un jour sur leur front.

Allez, poëtes, allez, artistes, allez, médecins, allez étudier au sein de la nature...

Poëtes, imitez dans vos strophes les soupirs de la brise et le bruit des torrents, faites gronder dans vos vers les fureurs des tempêtes et des éléments déchaînés...

Médecins, allez chercher dans le silence des solitudes le secret du fluide invisible, souffle du Seigneur, principe inépuisable de vie et de santé...

Vous, artistes, contemplez les arcades et les dômes des arbres qui sont les monuments de Dieu, imitez-les, si cela est possible, et venez les répandre à profusion dans les rues et sur les places de nos villes superbes; animez les vitraux de nos larges nefs; remplissez les voûtes de nos saints temples des mélancoliques murmures de l'orgue sonore; faites rayonner la pensée dans les toiles et dans les bas-reliefs dont vous enrichissez nos musées!

Puis ayez le courage de dire à vos élèves et aux peuples émerveillés :

« Voyez cette voûte bleue, jetez les yeux sur cet espace incommensurable! C'est là que demeure le maître dont nous avons pris des leçons, et si vous voulez faire comme nous, allez le trouver sans crainte, il les donne à tous et pour rien! »

II

LE PHILOSOPHE

II

LE PHILOSOPHE

Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu; — ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits.

(*Ev. selon S. Mathieu*, x. 26.)

Faites-vous fous pour devenir sages.

(*Corinthiens*, III, 18.)

L'un des plus grands génies de l'antiquité païenne, Aristote, à qui ses contemporains élevèrent des autels, après avoir passé en revue toutes les chimères que le commun des hommes prend pour le bonheur; après avoir examiné la valeur des voluptés que donnent les plaisirs des sens, causes de langueurs et de défaillances sans nombre pour le corps et même pour l'esprit;

après avoir apprécié les jouissances qui naissent de l'ambition satisfaite, la félicité que procurent les honneurs, ombres vaines qu'on acquiert en leur sacrifiant une réalité, le repos; après avoir recherché ce qu'il y a de désirable dans le bonheur qui vient de la richesse, bonheur aussi périssable que cette richesse même, Aristote arrive à cette conclusion :

« Que l'action la plus noble de l'esprit humain est la contemplation des mystères de la nature, des cieux, des astres, et surtout du premier des êtres. »

Et il en conclut que l'homme qui s'occupe de ces hautes études est à la fois plus parfait et, comme conséquence, plus heureux que les autres.

Nous partageons cette croyance à la suprématie de la philosophie sur toutes les autres branches des connaissances et des occupations humaines; nous pensons aussi que les spéculations métaphysiques sont toujours pour celui qui s'y livre la source d'un bonheur d'autant plus grand qu'il connaît mieux l'importance de sa mission, mission de salut et de régénération pour les hommes de bonne volonté qui, s'unissant d'esprit avec lui, viennent se nourrir des fruits savoureux récoltés par ses soins sur des sommets où ils ne pourraient s'élever d'eux-mêmes.

En effet, rien peut-il égaler le saint orgueil qui brûle et vivifie le cœur de l'homme privilégié conduit par le besoin d'être utile dans la voie de foi ardente et progressive destinée à affranchir un jour l'humanité tout entière de ses erreurs et de ses misères passées? Ne sent-il pas, aux battements précipités de ce cœur, qu'il va devenir l'un des guides de cette innombrable phalange d'intrépides pionniers, s'avançant à pas de géants vers les riantes contrées de la terre promise par les prophètes? Voudrait-il changer, pour la plus enviée de toutes les couronnes, les heures d'intuition où son esprit s'élance radieux vers ce nouvel Éden, appelé le royaume de Dieu, c'est-à-dire le règne de la science et de l'unité, avec la divine clarté illuminant le monde comme un indestructible soleil?

C'est que la philosophie des jours à venir sera aux philosophies des temps écoulés ce que la lumière est à l'ombre, ce que l'erreur est à la vérité, ce que la vie est à la mort; et si Aristote a pu dire que le philosophe était le seul homme heureux, à cette époque de ténèbres où l'ignorance du principe et des causes offusquait l'intelligence du plus grand nombre comme un épais bandeau, qu'aurait-il pu dire du philosophe chrétien, du philosophe émancipé, du philosophe des siècles à venir?

Qu'aurait-il pu dire des joies du penseur qui doit voir se dérouler devant lui les splendeurs infinies du monde supérieur, auprès desquelles les rêveries les plus folles d'une imagination en délire ne sont que des lueurs incolores ?

Qu'aurait-il pu dire de celui qui, se débarrassant de la lettre homicide, franchira hardiment les portes du saint tabernacle de l'esprit vivifiant et pénétrera, sur les ailes de ce formidable dragon qu'on appelle le *progrès*, jusque dans les profondeurs les plus intimes de l'intelligence qui allume les soleils et agite les planètes ?

Philosophes de l'avenir ! âmes élues parmi les âmes élues, envisagez toute l'étendue, toute la sublimité de votre sacerdoce ! Philosophes chrétiens, frémissez d'espérance aux approches des siècles réparateurs qui sortiront de vous, et dispensez pieusement le miel de vos paroles qui doit être plus doux que celui de l'abeille !...

Depuis plus de six mille ans les philosophes ont constamment porté leurs investigations sur trois points, qui comprennent l'univers tout entier (*), savoir :

Le système sidéral, la terre, le genre humain.

Pour arriver à la connaissance des lois qui régis-

(*) Voir la note n° 2.

sent ces diverses parties de la création ils ont, tous sans exception, employé deux moyens :

L'observation, le raisonnement.

L'observation, pour se mettre à même de pénétrer les rouages de cette vaste machine ;

Le raisonnement, pour tirer les conséquences des choses observées.

Thalès, Aristote, Platon, Socrate lui-même n'ont pas fait autrement, non plus que tous ceux qui les ont suivis dans cette guerre titanique de l'infiniment petit contre l'infiniment grand ; guerre qui commence par l'erreur, se continue par le doute et doit finir par la foi éclairée.

A ces deux moyens élémentaires de connaître la vérité, la suite des temps en ajouta un troisième :

L'expérience, qui fut la mère de la physique et de la chimie.

C'était entrer dans la voie véritable ; mais cette voie était ténébreuse, et pour s'y diriger il manquait un flambeau.

Ce n'était pas de sitôt qu'on devait le trouver et savoir s'en servir.

Au surplus, voici ce qui était arrivé :

Les premiers chrétiens avaient vécu selon le Christ,

dans l'union et dans l'unité; la charité, l'amour de tous brûlait leurs cœurs comme une céleste étincelle; à l'imitation de l'Homme-Dieu, ils ne vivaient que pour le bien général; ils s'étudiaient à éviter toute discussion, tout désaccord, toute querelle dont le résultat amène infailliblement l'oppression du faible, l'isolement du fort; unis en un mot dans une même communion, dans un même esprit, dans une même chair, ils étaient l'image restreinte de ce que doit être un jour l'humanité triomphante.

Pour eux, *la bonne nouvelle* enseignait plus que l'union, plus que la concorde, plus que la fraternité, elle enseignait *la charité, la seule des choses humaines qui doit subsister dans le royaume du Père*, selon la parole de saint Paul.

Ils comprenaient ainsi le sens profond de l'Évangile: *La solidarité de tous les membres de la famille humaine, qui doivent s'aider entre eux et se compléter, comme s'aident et se complètent les membres d'un même corps.*

Ils étaient dans le vrai; mais, si le but avait été atteint dès l'abord, l'humanité se serait trouvée manquer à la loi de Dieu, qui a voulu lui faire conquérir son bonheur par la lutte, afin de le lui faire mieux goûter.

La doctrine des apôtres, comme celle du Maître

divin, était restée lumineuse, *humaine,* s'offrant à tous, acceptant de tous une controverse de bonne foi, une controverse fraternelle, dont elle triomphait vite par la persuasion, par la raison, surtout par cette éloquence attractive du bien et du juste qui s'adresse particulièrement à l'intelligence du cœur.

Mais plusieurs siècles après la Passion du Sauveur, les penseurs s'étaient divisés en deux camps :

Les croyants et les sceptiques.

Les croyants, c'est-à-dire ceux qui admettaient aveuglément et sans examen la tradition des Écritures;

Les sceptiques, c'est-à-dire ceux qui refusaient de croire sans réserve aux enseignements d'une doctrine mystérieuse que leur esprit ne pouvait comprendre.

Comme toute chose mauvaise, cette lutte acharnée entre les croyants purs et les libres penseurs eut de funestes résultats; elle donna naissance à deux erreurs, d'où découlèrent une infinité d'autres erreurs qui devaient arrêter pour un temps la marche progressive de l'humanité.

La première de ces erreurs fut le sentiment de répulsion, instinctive plutôt que raisonnée, qui poussa les croyants purs à anathématiser leurs frères aveugles; à leur refuser le partage des vérités qu'ils tenaient en leurs mains; à repousser surtout obstinément l'emploi

de la méthode rationnelle et expérimentale en matière de religion ; au lieu de faire de saints efforts pour les ramener doucement au culte du vrai ; au lieu de les initier peu à peu par de douces paroles à la connaissance des choses qui leur avaient été révélées par Dieu même ; au lieu de consentir à leur prouver ces révélations au moyen de leur propre méthode rationnelle et expérimentale.

On devine facilement la cause de cette funeste méprise de la part des croyants.

Ils craignaient, en livrant ainsi les célestes enseignements à ces hommes prévenus d'avance contre la foi et engoués de découvertes nouvelles dont ils ignoraient eux-mêmes la portée, ils craignaient, disons-nous, de voir ces enseignements dénaturés et perdus pour l'avenir.

Ils éprouvaient une sorte d'éloignement, de défiance inavoués pour ces hommes qu'ils regardaient comme ennemis de Dieu et possédés du génie du mal, sans s'apercevoir qu'il faut d'abord faire comprendre l'Évangile par le cœur avant de le faire comprendre par la raison.

Jésus les avait institués gardiens de son trésor, ils voulaient conserver ce trésor tel qu'ils l'avaient

reçu du Maître, vierge de toute altération, vierge de toute souillure; et pour les mêmes raisons, ils repoussaient la science elle-même destinée à prouver des paroles qu'ils savaient venues du ciel et sur lesquelles le plus léger doute leur semblait un sacrilége.

C'est qu'ils ignoraient, ce que le temps seul devait découvrir, que Dieu repousse l'hommage d'une croyance irraisonnée; qu'une vérité doit être démontrée et répandue dans les multitudes, afin d'acquérir le complément sans lequel elle n'est véritablement qu'une semence incertaine de produire : ce complément, c'est l'assentiment universel, *consécration de ses actes* que Dieu dans sa miséricorde a voulu se donner à lui-même.

C'est qu'ils ignoraient la sainteté du travail et des efforts de l'homme entrepris pour arriver à la lumière divine; c'est, en un mot, qu'ils suivaient *la lettre* de l'Évangile, parce qu'ils n'entrevoyaient pas encore le règne de *l'esprit*.

Or, si les saints agissaient ainsi, que devait-ce être des profanes, vaniteusement retranchés derrière leurs creusets, leurs alambics, leurs métaux en fusion, leurs lunettes (*) et leurs instruments de toutes sortes qui les

(*) Voir la note n° 3.

faisaient, selon eux, les égaux de Dieu, et auxquels ils s'attachaient avec d'autant plus d'enthousiasme qu'ils voyaient l'Église les poursuivre avec plus de colères et de malédictions ! Ils professaient hautement le mépris le plus absolu pour une doctrine qui ne voulait pas souffrir l'examen, pour des théologiens qui condamnaient la science et le progrès, pour des prêtres et des pontifes qui prêchaient la fraternité et qui allumaient des bûchers en tous lieux.

Les croyants avaient repoussé les savants et la science, parce qu'ils se défiaient de cette puissance nouvelle qu'ils ne connaissaient pas.

Les savants, de leur côté, s'étaient ligués contre les représentants de l'idée religieuse qui les traitaient en ennemis, et ils avaient révoqué en doute la divinité d'un principe qui leur semblait craindre le grand jour et la discussion.

Telle fut l'origine des deux erreurs dont nous venons de parler.

De là des guerres sans fin, dont la religion fut le prétexte, guerres déplorables et impies, qui devaient avoir pour résultat assuré le retard indéfini de l'émancipation humaine, en établissant des barrières infranchissables entre des hommes destinés à se compléter.

De là les schismes, les hérésies, les tueries, les massacres, l'abomination dans le lieu saint, les haines et les dissensions entre les ministres d'un Dieu de paix ; de là les suspicions de diocèse à diocèse, de clocher à clocher, d'autel à autel ; de là la plus déplorable de toutes les calamités qui aient jamais attristé l'Église, le protestantisme !

Le protestantisme ! c'est-à-dire la division dans le royaume de Dieu !

Et sans ces erreurs, ces mêmes hommes, ces mêmes penseurs, ces mêmes savants qui insultaient les apôtres de la foi, auraient été les premiers à leur servir d'aides et d'assesseurs; ces mêmes creusets, ces mêmes alambics, ces mêmes lunettes que l'Église poursuivait de ses anathèmes, auraient servi à sa glorification, puisqu'ils étaient les instruments providentiels qui devaient un jour apporter des preuves mathématiques de la loi révélée et faire éclater aux yeux de tous *la grandeur et la magnificence infinie du Père, la puissance et l'amour du Fils, au moyen des merveilleuses découvertes inspirées par le Saint-Esprit !*

La seule cause de cette fausse direction prise par les théologiens des siècles passés, nous l'avons signalée plus haut : c'est la crainte où ils étaient sans

cesse de voir mal interprété l'esprit de l'Évangile.

Cette crainte les engageait à se tenir dans la lettre stricte, à ne prêcher qu'elle, en sorte que cette faute de leur part prenait sa source dans l'exagération d'un bon sentiment, et que, prévue d'ailleurs par l'Éternel, cette erreur d'un moment était nécessaire afin d'exciter l'émulation des philosophes sceptiques qui continuaient ainsi avec une espèce de rage le cours laborieux de leurs savantes élucubrations.

L'espoir de triompher de leurs adversaires doublait leurs forces employées à la recherche de secrets chimériques ; mais ces efforts insensés les conduisaient souvent à la découverte de secrets véritables ; et, pendant qu'ils accumulaient tentatives sur tentatives pour pousser plus avant ces conquêtes de la science, appelées, comme ils pensaient, à renverser les vérités enseignées par la révélation, ils travaillaient sans s'en douter à l'œuvre de Dieu, puisque les résultats qu'ils obtenaient chaque jour dans un but opposé devaient rendre le doute et la négation à jamais impossibles, en apportant à la religion des preuves irréfutables, des preuves accessibles aux plus ignorants et pour ainsi dire palpables et vivantes.

De telles preuves étaient nécessaires pour convertir

les esprits qui manquent de l'intuition des choses divines, incrédules nombreux dont saint Thomas est le type et la personnification : d'où il faut conclure que ce mal temporaire et particulier a eu son utilité pour le bien général et éternel.

Nous venons d'esquisser en quelques lignes l'histoire de la lutte des siècles passés, lutte qui se continue encore de nos jours, dépouillée toutefois de son caractère barbare et sanglant, effacé par suite de la fusion insensible qui s'est faite avec le temps dans les deux camps opposés, sans que les champions eux-mêmes de ces deux principes, qui semblaient irréconciliables, aient eu conscience des concessions qu'ils se sont faites les uns aux autres.

Par un bienfait de la Providence, cette fusion des disciples du Christ et des savants qui se croient profanes ne manque jamais de se faire tôt ou tard.

C'est une image prophétique de la fusion finale qui doit se faire aux derniers jours.

Un exemple entre mille.

Le magnétisme (*) animal observé avec une attention soutenue par des hommes éminents pris dans tous les rangs de la société, et qui, à force de courage et

(*) Voir la note n° 4.

de conviction, sont parvenus à en faire un art, et presque une science, le magnétisme animal trouva dès l'abord une vive opposition parmi les membres du clergé.

Par esprit de contradiction, sentiment inhérent à la nature de l'homme, les magnétistes se déclarèrent presque tous matérialistes, attribuant à un agent purement physique les phénomènes dont ils rendaient compte, et cherchant même, pour quelques-uns, à porter une main sacrilége sur le tabernacle des saints. Puis, comme cela ne manque jamais d'avoir lieu aux commencements de toutes les sciences humaines, le magnétisme parut de jour en jour démontrer plus clairement l'exactitude étonnante des choses révélées ; et presque tous les magnétistes éclairés, jetant loin d'eux l'idée première d'un agent matériel, comme l'enfant sorti du berceau jette loin de lui les langes de son enfance, rentrèrent dans la voie du spiritualisme pur et dans la vraie doctrine de l'Église catholique, pour nous prouver de nouveau cet axiome, qui est notre axiome favori :

La science est l'étude du monde enseignant Dieu.

Aujourd'hui nous voyons des prêtres (*), et des

(*) Voir la note nº 5.

prêtres d'une supériorité et d'une intelligence incontestables et incontestées, qui, bien loin de repousser cette découverte dont les conséquences sont indéfinies; bien loin de condamner l'utilité de ces expériences *qui nous découvrent l'âme apportant elle-même la solution du problème de son existence;* nous voyons des prêtres faire des vœux avec nous pour la propagation de cette nouvelle forme de la révélation, qui doit hâter d'une façon si directe l'instant du triomphe de l'homme attendu depuis si longtemps.

Ainsi le monde philosophique devait, selon les paroles de l'Apôtre, *commencer par paraître fou afin de devenir sage.*

Le siècle où nous vivons n'est pas encore celui de la foi éclairée, mais il lui indique le chemin.

Il est *le grand vulgarisateur* destiné à divulguer toutes choses, à annoncer la fin des mystères, et c'est lui qui est chargé de sanctifier, par l'emploi régénérateur qu'il en fera, cette admirable découverte de l'imprimerie, qui, elle aussi, n'a été faite que pour glorifier Dieu et rendre l'humanité meilleure et plus parfaite.

Notre siècle précède le *siècle unitaire*, où tous les systèmes doivent se fondre en un seul, *avec la foi pour*

point de départ, la science pour criterium, le règne de Dieu pour conséquence.

Ici, nous ne pouvons résister au désir de citer quelques lignes d'un petit ouvrage, trop inconnu selon notre cœur, qui est l'œuvre d'un des plus ardents disciples de cette foi nouvelle qui sera celle de nos petits-neveux. Nous sommes de ceux qui pensent que le voyageur assez heureux pour découvrir une fraîche oasis doit y conduire ses compagnons de route, ne fût-ce que pour augmenter en les partageant les jouissances qu'il doit y trouver. C'est pourquoi nous répandons religieusement les semences de vérité que nous rencontrons; c'est pourquoi nous voulons partager avec tous l'air pur et salubre qui dilate notre poitrine. Nous le ferons, dussions-nous encourir les sarcasmes et le mauvais vouloir d'un monde corrompu qui se venge par un sourire dédaigneux de ceux qui troublent le repos de sa conscience au milieu de ses plaisirs faciles, en venant lui rappeler la parole de Dieu et le but final de la création.

L'ouvrage dont nous allons citer quelques lignes est de M. L.-D. Emile Bertrand.

A notre point de vue, elles renferment le résumé complet de la philosophie morale du siècle à venir,

contenue en entier dans l'imitation des vertus pratiquées par le Sauveur : aussi croyons-nous réellement généreux de faire entendre une fois de plus cette parole simple et sublime qui réjouit l'âme croyante comme le cri du matelot signalant le premier les eaux calmes du port, de faire apercevoir cette lueur consolante qui promet un salut prochain aux hommes avides de connaître et de soulager, errants encore dans le labyrinthe inextricable des vieux systèmes philosophiques, basés sur le doute ou sur la négation.

« Il n'y a qu'un seul guide à la suite duquel on ne puisse jamais errer, *c'est le Christ!* le Christ, seul véritablement et seul justement appelé le *Sauveur!* non point le Christ comme le comprennent ceux qui ne le connaissent que par *la lettre* de son Évangile ; car, suivant le dire d'un apôtre, *la lettre tue, l'esprit seul vivifie;* mais le Christ, tel que nous le révèlent surtout ses actions et tout l'ensemble de sa conduite.

« Les prétendus savants peuvent argumenter sur des textes, se diviser, se disputer pour des mots, *la lettre tue.* Dans ce conflit de subtilités, d'interprétations plus ou moins complètes, plus ou moins logiques, plus ou moins directes, plus ou moins détournées; dans ces duels, ces tournois, ces combats d'amour-

propre, rarement la sympathie, la concorde, l'union, le bon vouloir restent sans en recevoir quelque atteinte.

« *La lettre tue*, parce que le Christ ne pouvait pas tout dire à son époque ; l'intelligence humaine n'était point encore suffisamment développée pour pouvoir comprendre et le principe et l'ensemble de sa doctrine. Le Christ l'a dit lui-même à ses disciples quelques heures avant sa Passion : « J'aurais bien encore « des choses à vous dire, mais vous ne pourriez les « porter maintenant. » Il fallait, pour l'intelligence complète de cette doctrine, le développement de l'esprit d'amour et de fraternité qui doit nous enseigner le complet des vérités chrétiennes révélées par le Christ, *Spiritus cùm venerit*.

« Mais *ce qui ne tue pas*, ce qui au contraire protége, console, guérit, *ce qui sauve*, en un mot, c'est cette vie du Christ, toute de bonté, toute de douceur, toute de dévouement, toute de bienfaits. *Pertransiit benefaciendo*. C'est cet exemple admirable de sympathie, d'indulgence pour toutes les faiblesses, de compassion pour toutes les misères, de consolation pour toutes les douleurs ; c'est cette consécration de toutes ses facultés d'intelligence, de savoir, d'action puissante, d'influence quelconque, soit physique, soit mo-

rale, uniquement employées à dissiper l'ignorance, les préjugés; à relever l'espoir dans le cœur des malheureux, à soulager toutes les souffrances; cette persévérance à propager la paix, l'union, la concorde, la fraternité! *Ce qui ne tue pas*, ce qui sauve, c'est le Christ, disant à ceux qui voulaient perdre la femme adultère : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché* « *lui jette la première pierre.* » Et par ces paroles, le divin législateur proclamait la nécessité de l'indulgence mutuelle basée sur le besoin que tous ont eux-mêmes d'indulgence et de pardon!

Ce qui sauve! c'est encore le Christ proclamant la puissance de l'amour, des sentiments du cœur, à effacer toute souillure; disant de la pécheresse Madeleine qu'en son amour, son dévouement, était le principe de son pardon : « Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé. »

Voilà à quelles sources le philosophe de l'avenir puisera ses systèmes; voilà sur quelle base il établira l'édifice du bonheur universel; et cet édifice soutenu par la science et par la religion ne périra pas comme l'antique Babel, parce que sous l'empire de l'unité parfaite la confusion y deviendra à jamais impossible.

Alors, semblable à un insensé qui éteindrait les lu-

mières pour mieux voir, le penseur ne se privera plus de cette divine clarté des choses révélées qui seule peut le conduire au but qu'il se propose.

Alors, tenant de la main droite le flambeau de la révélation, de la main gauche le creuset de la science, il lèvera sans crainte les yeux vers l'espace pour y découvrir à chaque instant quelques nouveaux joyaux de la couronne d'étoiles dont s'entoure le maître des sphères!

Il recherchera non-seulement l'origine des phénomènes, non-seulement la cause des mouvements et des révolutions de la terre et des planètes, comme on l'a fait jusqu'à présent, mais bien plutôt ce qu'il importe à l'humanité de connaître dans ces phénomènes, ces mouvements, ces révolutions, pour arriver à l'état de perfection indiqué par Dieu lui-même comme moyen d'obtenir son royaume, récompense dernière dont il est en notre pouvoir de déterminer l'avénement.

Le philosophe des temps à venir ne sera plus simplement un infatigable observateur, un habile logicien, un expérimentateur intelligent et consciencieux; il sera encore et surtout un praticien dévoué aux intérêts de tous et de chacun. Les découvertes qu'il aura

faites dans le cours de ses laborieuses expériences, il viendra les révéler à l'humanité tout entière, aux humbles aussi bien qu'aux puissants, sans espoir de gain, sans désir d'honneurs, pour la seule gloire de faire des heureux et de prendre sa part au bonheur commun. Le cœur ému d'un saint orgueil, jetant à pleines mains les fruits de ses veilles fécondes, comme un ange de salut, il indiquera les conséquences qu'on peut en tirer, les avantages qui peuvent en résulter pour le bien général, et, cette céleste manne jetée au vent de la publicité, il retournera tranquille à son laboratoire, avec la conscience d'avoir accompli un devoir sacré, avec une ardeur plus vive pour la recherche de nouveaux secrets!

Ainsi se trouveront justifiées les paroles de l'Évangile : « *Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits.* »

Et les cœurs généreux se réjouiront, car, pareils aux chrétiens des premiers siècles, depuis le grand mystère accompli en 89, tous les peuples de notre vieille Europe, chargée d'offrir aux nations les prémices des bienfaits de l'avenir, s'écrient avec enthou-

siasme, dans un langage qu'ils ne comprennent pas encore eux-mêmes, le langage du progrès : « Nous cherchons la cité future !

Futuram civitatem quærimus.

III

LE SAVANT

III

LE SAVANT

Cherchez et vous trouverez.

(*Ev. selon S. Mathieu.*, VII, 7.)

La science n'est pas une arène où des antagonistes viennent se disputer ou surprendre la victoire, mais un champ d'asile consacré aux hommes dévoués dont l'association multiplie la puissance, et qu'un mystérieux besoin de connaître pousse, comme malgré eux, à demander aux lois générales du monde le secret de la destinée humaine, au sein de l'harmonie universelle.

COSTE (*Cours d'embryogénie.*)

Sœur cadette de la philosophie, comme elle la science s'achemine vers la foi.

L'une découvre chaque jour quelque chose de Dieu dans les régions élevées de l'astronomie, de la psychologie, de l'anthropologie; l'autre, dans les propriétés

de la matière ou dans les qualités de la créature.

Le but vrai, le but sérieux de la science est de venir en aide aux vérités enseignées par la philosophie, de les examiner, de les discuter, de les prouver, de les mettre à la portée de tous.

La science complète la philosophie; quelquefois même c'est la philosophie qui achève et consacre l'œuvre commencée par la science; unies comme l'âme et le corps, elles ne peuvent jamais marcher l'une sans l'autre.

Le philosophe doit commencer par être savant; le savant doit s'élever jusqu'à la hauteur des enseignements philosophiques.

La religion chrétienne, qui n'a rien à craindre de la lumière ni de l'examen, qui est assurée au contraire d'y trouver sa preuve et sa sanction, doit s'appuyer sur ces deux colonnes, éternels supports de l'édifice colossal des connaissances humaines; elle doit concourir à leur élévation, elle doit favoriser leur développement de toute la force de son autorité sacrée, de toute l'étendue de sa puissance apostolique.

Symbole de la trinité de Dieu, l'idée religieuse, dans son union avec la philosophie et la science, ne fait réellement qu'une seule et même chose avec elles.

Qu'est-ce, en effet, que la religion?

C'est le lien invisible qui relie la terre au ciel dans l'universel hommage que rend au Créateur la reconnaissance de l'être humain illuminé par la foi, confirmé par la philosophie, éclairé par la science.

C'est le fluide intelligent d'actions de grâces et d'amour qui établit le seul rapport possible entre le créé et l'incréé, le fini et l'infini.

C'est le messager, l'ange (*angelus*) qui porte les remercîments ou les doléances de l'âme au grand foyer de vie d'où émanent toutes les âmes.

Depuis la fin mystérieuse de la *période adamique*, l'humanité proscrite travaille sans relâche à s'affranchir des maux et des erreurs, suites d'une chute, d'une dégradation dont la cause, certainement prévue, peut-être même amenée par une combinaison cachée de la Providence, est, sans nul doute, la matérialisation que l'homme fit subir à son essence en transportant la vie de son âme dans les membres et dans les organes de son corps.

De toutes les manifestations du culte, de toutes les formes usitées de la prière, celle qui résulte de l'ensemble de cette entreprise gigantesque de réhabilitation par une infatigable persévérance est la plus méritante, la plus agréable au Seigneur; c'est la commu-

nion spirituelle avec lui de l'humanité pécheresse et militante, prélude de la communion réelle et sans fin qui doit s'établir entre eux au jour du triomphe.

Quel plus admirable spectacle que celui de ces myriades d'intelligences luttant avec la ténacité de leur génie, qui est le souffle du Très-Haut, contre les forces aveugles et brutales de la matière révoltée, pour recouvrer enfin leur domination sur elles par les mérites acquis dans cette oraison de soixante siècles !

Ce combat grandiose entre l'homme et la nature matérielle est le calvaire, la passion de son rachat, la figure perpétuelle du Calvaire et de la Passion du Fils de Dieu fait homme.

Nier le mérite de ce douloureux calvaire, nier la sainteté du progrès qui en est la récompense et qui doit mener l'homme de station en station jusque dans les bras de son Père divin, c'est nier les mérites du Sauveur, c'est nier l'Évangile, c'est nier la divinité du Christ, c'est nier Dieu !

Nous ne savons pourquoi l'homme s'est placé lui-même dans cette fatale alternative de croire à Dieu en niant la nécessité salutaire du progrès, ou de croire au progrès en niant Dieu et ce qui lui revient dans les découvertes et les améliorations humaines.

D'une part, c'est amoindrir Dieu que d'en faire un Esprit éternel et parfait, mais immobile et comme pétrifié dans son éternité et dans sa perfection, quand, au contraire, il ne faut que lever les yeux vers la voûte étoilée pour voir, à n'en pas douter, qu'il est le principe et la fin de toute vie active et de tout mouvement.

D'autre part, c'est déifier l'homme, c'est en faire l'Être nécessaire, l'Être parfait par excellence, *la cause première et dernière*, que de lui attribuer l'honneur de toute initiative bienfaisante et réformatrice, quand, au contraire, il suffit de jeter un regard sur soi-même pour juger combien son essence est imparfaite et bornée lorsqu'il est privé de la lumière d'en haut.

O profondeur des décrets providentiels! sagesse inaltérable, qui diriges notre débilité au milieu de tous ces inextricables réseaux multipliés par notre démence, peut-on imaginer par quels invisibles fils tu conduis au bien ces aveugles mortels, malgré leurs plaintes et leurs blasphèmes, en les aidant par leurs propres résistances, en les instruisant par leurs propres erreurs, en les élevant par leurs propres chutes!

L'avenir, nous en avons un pressentiment qui a pris naissance dans notre foi sincère, l'avenir comprendra que la religion, à l'image de Dieu, doit être essentiel-

lement amie du progrès; que le progrès qui n'a pas Dieu pour soutien, que le progrès qui se déifie lui-même ne peut aboutir qu'à l'erreur, au ridicule, à la folie.

C'est en examinant avec attention, c'est en suivant pas à pas la science moderne dans ses tâtonnements et dans ses découvertes, qu'on arrive à cette conviction profonde, conviction que partagent tous ceux qui, sans parti pris, avec la bonne foi que donne la conscience d'être utile, étudient d'un esprit impartial ce qui s'est passé à l'origine de chacune des sciences, ce qui se passe encore aujourd'hui dans les mêmes circonstances : *pas de progrès sans le secours de Dieu, pas de secours de Dieu sans progrès !*

Et de fait, si l'on considère que les découvertes les plus merveilleuses ont presque toutes été dues au hasard, on aperçoit une preuve nouvelle de la faiblesse de l'homme abandonné à lui-même, de la participation de Dieu dans les choses du progrès.

Que le savant ne se glorifie pas des œuvres de son génie, car ce qu'il fait ne vaut guère la peine qu'on en parle, quand il n'a pour ressource que ce flambeau pâle et vacillant; mais qu'il ne se livre pas non plus au désespoir, car tout lui devient possible avec le se-

cours de la Providence. Là où l'esprit humain aurait trouvé de quoi se trop enorgueillir, il trouve au contraire une raison de s'humilier, qui lui fait implorer un appui dont il croirait pouvoir se passer s'il en était autrement.

Ce sont des enfants qui découvrent en jouant le télescope et son ingénieux mécanisme; le télescope qui devait nous faire scintiller un ciel nouveau! Christophe Colomb, dont l'esprit mathématique devina l'existence d'un monde étranger aux autres continents, est amené à cette découverte, à laquelle il ne songeait pas, en s'efforçant de frayer une route moins longue pour aller dans l'Inde!

Quel profond enseignement ressort de ces deux faits et de mille autres de même nature!

Le croyant, guidé dans ses recherches par une foi vive et persévérante, découvrira plus de merveilles dans le cours d'une vie ordinaire que tout un peuple de sceptiques dans l'espace de dix siècles. C'est le manque de foi qui frappe nos sciences de stérilité.

Des hommes aveugles (*), des hommes indignes de porter le nom sacré de chrétiens, enchérissant encore sur la doctrine de ceux qui nient la participation di-

(*) Voir la note n° 6.

vine dans les découvertes humaines, ont essayé jadis et essayent encore (au dix-neuvième siècle!) de faire croire que la science, d'origine sataniqne, est un artificieux produit de l'enfer, qui s'en fait une arme pour lutter contre Dieu, son vainqueur.

Selon ces natures envieuses et vulgaires, il y a crime, il y a péché pour l'homme à s'affranchir d'une fatigue, à jouir d'un bien-être qui est le fruit de ses âpres labeurs, de ses sueurs de chaque minute, de ses incessantes investigations! Selon eux, Dieu, toujours terrible et menaçant, a jeté l'homme en pâture à ce monstre insatiable qu'on appelle la souffrance; il lui est interdit de se soustraire à cette sentence immuable, et la science, qui tend à l'en délivrer, le progrès, qui perfectionne les découvertes de la science, sont réprouvés et maudits comme lui!

A les entendre, l'humanité, irrémissiblement coupable pendant son séjour sur la terre, doit rester soumise à l'injure des saisons déchaînées contre elle; et puisque Dieu lui a fait perdre sa puissance originelle de dompter l'univers, de le transformer d'un mot, de le parcourir en un clin d'œil, elle doit, de dominatrice qu'elle était, devenir à jamais esclave, rester isolée sans faire plus de chemin, sans former

plus de désirs que n'en comportent ses forces et la conformation chétive de son être fragile.

En acceptant ces secours variés d'un progrès infatigable et multiforme, secours de l'enfer contre Dieu, l'humanité s'est mise, s'il faut les en croire, en rébellion ouverte contre son Créateur ; l'humanité s'est mise hors la loi divine.

Ils font ainsi du monde entier une façon de forçat, une façon de récidiviste en rupture de ban !...

Si ce n'est pas là ce qu'ils disent ouvertement, c'est au moins ce qu'ils ont l'air de croire. Au reste, il faut bien supposer qu'ils ont un motif particulier d'aversion contre tout ce qui tend à ramener l'homme à l'état de perfection d'où il est tombé, puisqu'on les trouve sans cesse acharnés et armés de pied en cap contre toute nouveauté utile, avantageuse, *humaine*.

Constatons en passant que le nombre de ces faux chrétiens, de ces faux catholiques de l'inquisition diminue de jour en jour, pour la plus grande gloire de la religion, par les conversions nombreuses que l'Esprit de vérité fait éclore dans leur camp, aux rayons lumineux de ce même soleil scientifique dont ils contestent la céleste origine, par crainte d'être éblouis de sa splendeur s'ils se hasardaient à le regarder en face.

Cependant, à ceux qui persistent dans cette funeste méprise, il faut, sans autre discussion, proposer cette question à résoudre :

Pourquoi la science, pourquoi le progrès ramènent-ils à Dieu, plus ils deviennent parfaits et universels? Satan s'est-il donc donné mission de prouver l'existence et la gloire de celui dont il s'est fait le contempteur? Son ténébreux royaume est-il donc divisé? Mais, dans ce cas, son règne serait fini depuis longtemps, car, selon la parole de l'Évangile, « *tout royaume divisé périra par lui même.* »

Qu'ils avouent bien plutôt, ces panégyristes de l'ignorance, que si, comme ils le soutiennent, la science vient du démon, Dieu, dans sa miséricorde, a voulu se servir pour sauver ses enfants des armes que le tentateur leur avait fournies lui-même, dans l'espoir qu'ils s'en blesseraient mortellement par leur inexpérience à savoir les manier!

Certes, si la science est fille de Satan, on est forcé d'admettre qu'elle est devenue sainte aujourd'hui; on est forcé d'admettre qu'au moyen des grâces gagnées par les mérites de l'humanité, crucifiée tout entière avec le fils de Marie et vivant selon la doctrine qu'il lui a laissée en héritage, cette science est devenue l'un de

ses moyens les plus efficaces pour fouler aux pieds le pouvoir de cet ancien serpent des Écritures, qui n'est en réalité que le génie, « δαίμων, » de la personnalité, le génie de l'égoïsme, le génie de L'INDIVIDUALISME aveugle, c'est-à-dire, si l'on veut bien se donner la peine d'examiner, le plus grand ennemi de la science, le plus redoutable adversaire du progrès !

Cette erreur de certains théologiens, qui condamnent le progrès comme impie et antichrétien, s'excuse en partie par l'interprétation fausse et contraire au dogme de certains phénomènes mal observés à l'aurore de chaque découverte des sciences, qui semblent, dans leurs manifestations, contredire la religion révélée, mais qui ne tardent pas à faire place à d'autres phénomènes assez concluants pour détruire les inductions erronées qu'on avait tirées des premiers.

Dieu, selon toute probabilité, se voile ainsi pour un temps aux regards de l'homme qui s'aventure avec foi dans une nouvelle contrée de son vaste empire, afin d'augmenter et de rendre plus vif l'éclat de sa lumière au jour où il lui plaît de dissiper le nuage dont il s'était environné dès l'abord ; peut-être encore, comme nous l'avons dit plus haut, afin que l'homme, n'atteignant pas le but au premier effort, ne tire pas de son

triomphe un trop grand sujet d'orgueil, et ne méconnaisse pas la puissance sans laquelle il ne peut rien obtenir ici-bas.

Et saint Augustin semble nous l'apprendre lorsqu'il dit, en parlant du roi-prophète : « Ce fut par une providence *médicinale* que le Seigneur abandonna David pour un peu de temps; de peur que par un funeste orgueil il n'abandonnât lui-même son divin conducteur. »

Mais, puisque nous avons entrepris de faire l'apologie de la science chrétienne, de la science progressive, de la science enseignant Dieu, écoutons parler un savant moderne, M. de Las Cases, qui s'exprime ainsi dans son *Atlas historique*, édition de 1829 :

« C'est une chose bien remarquable, que l'aurore de chaque science exacte semble devoir heurter d'abord les principes essentiels de notre foi religieuse, mais que leurs progrès finissent toujours par leur donner une autorité nouvelle. Ainsi, l'histoire, l'astronomie, la physique, la géologie ont d'abord donné aux peuples et à la terre des millions d'années d'existence. La science perfectionnée a bientôt prouvé que ces exagérations premières venaient du vice des expressions chronologiques des peuples anciens, ou du défaut de

ceux qui, plus tard, les ont mal interprétées. Ainsi les myriades d'années voulues par les nombreuses dynasties qui ont gouverné l'Égypte ont disparu dès qu'il a été prouvé que ces dynasties étaient contemporaines et non successives. On s'est assuré de même que l'antiquité chinoise ne s'élevait pas au delà de huit cents ans avant Jésus-Christ, et que celle des Indous demeurait fort au-dessous. On a vérifié que les observations astronomiques chaldéennes et celles des Indiens ne vont, les unes qu'à sept cent cinquante ans avant, et les autres sept cent cinquante ans après l'ère chrétienne.

« Même hommage de la part de la physique et de la géologie. Les premières notions de ces sciences demandaient des millions d'années pour amener la formation matérielle que nous présentent les entrailles du globe; mais depuis que l'on a reconnu que les couches sont successives, étrangères entre elles, vieilles peut-être en effet de millions d'années, mais qui, par une observation remarquable et décisive, ne présentent nul vestige quelconque de l'espèce humaine; depuis ce moment, disons-nous, qui a conduit naturellement à isoler la couche qui forme notre sol, et dans laquelle tout proclame à chaque pas la catastro-

phe diluvienne que nous apprend Moïse, alors les dépouilles des animaux enfouis, le calcul analogique du creusement des fleuves, et l'atterrissement des côtes dont nous sommes les témoins, sont venus certifier et garantir que les premiers travaux physiques de la couche que nous habitons sont très-certainement en dedans des époques indiquées par nos livres saints. Enfin il n'est pas jusqu'au progrès de notre civilisation et à la nomenclature de nos découvertes même dont on ne puisse faire une échelle approximative pour mesurer avec quelque exactitude les temps qui nous ont précédés. Tout ce que nous avons fait dans l'espace de trois ou quatre cents ans nous fait juger de ce qu'on a dû faire avant nous, et nous affirme la jeunesse des nations attestée par Moïse. Mais, du reste, comment ne pas apercevoir dans ce patriarche de la révélation les signes éclatants de sa mission divine? Ses écrits, les plus anciens de la terre, sont arrivés jusqu'à nous en dépit des siècles et de leurs nombreux accidents; et les lois dont il fut l'interprète régissent encore aujourd'hui un peuple qui, vaincu, proscrit et dispersé parmi toutes les nations, n'a pas cessé d'être une nation.

« Oui, reconnaissons-le, Moïse domine au-dessus

des générations et des siècles comme une colonne impérissable de vérité. Hérodote, Manéthon, les marbres de Paros, les historiens chinois, le sanscrit, toutes ces sources, les plus anciennes du monde, demeurent de cinq cents ans, de mille ans au-dessous de lui. Aucun de ces témoignages antiques ne peut l'atteindre, le contredire, ni l'affaiblir ; au contraire, la nature et les hommes se trouvent de toutes parts en harmonie parfaite avec ce qu'il dit.

« Aussi, touchée de cet accord merveilleux, la foi religieuse triomphe ; et, frappée d'un tel résultat, l'incrédulité philosophique chancelle ; vaincue par ses propres lumières, elle se voit contrainte d'avouer qu'il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel qu'elle ne comprend pas, mais qu'elle ne saurait nier. »

Après des paroles aussi explicites, aussi précises, aussi prouvées, venues de la part d'un homme n'ayant aucun intérêt à conclure dans un sens plutôt que dans l'autre, il nous paraît superflu de rien ajouter.

La sainteté, nous dirons presque la divinité de la science et du progrès, sont assez clairement démontrées pour convaincre les cœurs vraiment religieux, les cœurs sans arrière-pensée, les cœurs ouverts à toutes les inspirations nobles et généreuses, dont la charité plaît

à Dieu parce qu'elle est utile et secourable à l'homme, sa créature bien-aimée, surtout parce qu'elle s'exerce dans l'ombre et le secret, comme la rosée du ciel qui s'épand dans nos plaines loin de la foule impie et profane.

Mais la plupart de ceux qui vivent en dehors de ce centre intellectuel qu'on appelle le monde scientifique, littéraire et artistique, ignorent dans quelle vallée mystérieuse, où l'on trouve à chaque pas quelques fleurs tombées de la couronne de Dieu, la science et l'art, soutenus par la foi d'un petit nombre de natures d'élite, sont entrés depuis environ dix ans.

Ces frères de notre cœur, perdus au milieu des flots agités de leurs inquiétudes mercantiles, au milieu du tourbillon de leurs frivoles plaisirs, qui naissent dans l'ennui et s'éteignent dans le dégoût, ces pauvres aveugles volontaires ignorent ce qu'il y a de délices inépuisables, de voluptés suaves et enivrantes dans le spectacle journalier des célestes perfections qui brillent au front de la plus minime des œuvres animées au souffle du poëte immortel qui vivifia les soleils et les mondes !

Puissent ces lignes sincères, qui nous ont arraché durant quelques heures à la vie contemplative que

nous avons choisie avec amour, comme on choisit la fiancée qui doit être la compagne de notre âme dans la vie rayonnante de l'éternité, puisse cette aumône de nos consolations les arracher pour toujours à la somnolence morbide qu'ils prennent pour la vie, et qui n'est même pas le reflet de ce qu'il peut y avoir de plus sombre dans leur immortelle destinée !

Puisse le fraternel secours de notre affection sans bornes les faire renoncer aux langueurs de cette mort vivante, qui les conduirait infailliblement au sommeil éternel, par le sentier délétère des jouissances charnelles, apanage de la matière inerte et des animaux, leurs esclaves !

Continuerons-nous ce travail, dont le seul attrait pour nous est le bien qu'il peut faire, sans livrer à la méditation des incroyants, à l'admiration des hommes de foi, une page sublime qui se présente à nous, séduisante et limpide comme la vérité, pour nous offrir une occasion nouvelle de faire des prosélytes à la sainte cause que nous défendons :

La cause de l'humanité, la cause du progrès, la cause de Dieu !

C'est encore un savant qui l'a écrite, un savant converti par la science, un savant laissant de côté le res-

pect humain et la vanité, pour reconnaître un être plus grand et plus savant que lui; un savant qui ne croit pas indigne de la science de rendre hommage en toute humilité à celui d'où procède toute science; un savant enfin comme sera le savant de l'avenir : ne connaissant d'autre orgueil que l'orgueil légitime de s'être rendu utile avec désintéressement; ne connaissant d'autre ambition que celle de travailler à la perfection de ses semblables en devenant plus parfait lui-même !

Ce témoignage, publiquement rendu il y a peu d'années, doit avoir d'autant plus de poids, d'autant plus de signification, qu'il est celui d'un homme voué dès sa jeunesse à l'étude des sciences médicales, celles de toutes qui, par la fausse direction qu'on leur donne, paraissent le plus porter à l'incrédulité, si l'on en juge par le nombre de sceptiques qu'on remarque parmi les hommes qui s'en occupent.

Ces lignes sont empruntées au cours d'embryogénie de M. Coste, professé par lui au jardin des Plantes de Paris, en l'année 1836.

Après une savante argumentation où il démontre la fausseté et le ridicule de la doctrine des philosophes de l'école de Schelling, sorte de panthéistes qui prétendent baser leurs systèmes sur cet axiome imaginé par eux :

Tout est dans tout; après avoir, disons-nous, fait ressortir toute l'absurdité de cette singulière doctrine, qui conduit au matérialisme le plus abject, M. Coste termine de la manière suivante :

« Vainement le *matérialisme*, prolongement étiolé d'un siècle qui fut grand par les ruines qu'il amoncela, mais impuissant à les remettre en œuvre; vainement le matérialisme cherche à porter atteinte aux *causes finales* qu'il veut abolir; vainement il est venu se placer sous le patronage des hommes les plus recommandables, leur assistance n'a pu lui donner la fécondité. Nous le disons avec la conviction profonde qu'a dû nous inspirer une longue étude : la fonction physiologique, c'est-à-dire la *finalité*, doit remonter au rang d'où on a voulu la faire descendre. Alors, mais alors seulement, la science reprendra son essor, elle ressaisira la vie qui l'abandonne, et désormais, affranchie des liens qui la retiennent, elle comprendra ses tendances et marchera au but sans qu'aucun obstacle puisse en arrêter le progrès.

« Le progrès !!! ce mot, que toutes les écoles inscrivent sur leur bannière, n'a plus aujourd'hui de signification déterminée, tant sont nombreuses et profondes les altérations qu'on lui a fait subir. Ici, le matérialiste

le met au service du sensualisme; ailleurs, le panthéiste le consacre au triomphe de ses doctrines immobiles; partout on en fait la négation du passé, un prétexte pour légitimer le renversement de toutes les idées qui sont debout depuis des siècles, sans assigner à l'activité humaine aucun autre but à atteindre.

« Mais, scientifiquement parlant, le mot progrès a-t-il une valeur dans la bouche du matérialiste ou dans celle du panthéiste?

« Le mot progrès signifie un mouvement, mais un mouvement vers un but déterminé d'avance et qu'on se propose d'atteindre, ou dont on veut se rapprocher; or, si l'ensemble des êtres vivants n'était que le simple résultat des propriétés aveugles de la matière, et sans qu'aucune direction fût imprimée aux lois fatales qui la régissent, il devrait nécessairement arriver que la création, si l'on peut ainsi parler, se serait épanchée à la surface du globe, incohérente et désordonnée comme les circonstances qui l'auraient déterminée, et qu'au lieu de se présenter soumise au plan général d'une *série progressive* qui a l'homme pour terme et pour but, elle n'aurait offert que l'irrégulière image d'une sorte de carte géographique dans laquelle auraient figuré les organisations les plus con-

tradictoires, les formes les plus bizarres, les plus étranges *réalisations*.

« Quelques philosophes de la nature, le plus grand nombre peut-être, ont, il est vrai, soutenu cette thèse, et, s'efforçant de la démontrer, ont représenté l'ensemble des êtres vivants sous l'image d'une véritable carte géographique ; mais sur quels motifs se sont-ils fondés pour asseoir une semblable opinion, quelles sont les preuves apportées en sa faveur ?... Ils ont vu que certains mammifères avaient leurs membres réunis au moyen d'une expansion de leur peau sous forme d'ailes, et ils ont converti un caractère aussi futile en preuve d'un passage de ces animaux aux oiseaux ; ils en ont vu d'autres dont l'arrière-train devient une nageoire, et ils ont admis un passage aux poissons ; ils ont reconnu dans d'autres un ergot cachant une glande vénéneuse, et cela, joint à quelques autres caractères, leur a suffi pour établir une transition aux reptiles : de la sorte, ils ont pu construire la carte dont nous avons parlé.

« Mais depuis que des travaux sérieux ont fourni de suffisantes notions sur l'organisation profonde des animaux, on a pu se convaincre que tel mammifère, obligé de vivre dans l'eau pour y chercher sa nourri-

ture, n'en conserve pas moins, malgré la disposition spéciale de ses membres et de son arrière-train, une place élevée dans la classe à laquelle il appartient; et la série animale persiste, négation formelle du matérialisme, preuve irrécusable que le mot progrès est sans valeur dans la bouche du matérialiste.

« Quant au panthéiste, le progrès n'est pas plus une déduction de sa doctrine qu'il ne l'est du matérialisme, car si *tout est dans tout*, un animal quelconque ne saurait être que la répétition des autres.

« Reste donc le *spiritualisme*, qui seul a le droit de parler de progrès et le pouvoir de le démontrer. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut encore donner les raisons à la faveur desquelles il y parvient.

« Déjà de grands et de sérieux travaux ont, dans cette direction, glorieusement ouvert le siècle. Pendant que M. Geoffroy Saint-Hilaire arrachait de vive force la science à cette école indifférente qui avait pour système de n'en avoir aucun, et qui perdait son temps dans la contemplation grossière d'un fait isolé qu'elle s'obstinait à ne rattacher à aucune loi, Cuvier, dans son immortel ouvrage sur les ossements fossiles, préludait à l'histoire générale de notre planète. En même temps, à côté de ces deux grandes illustrations, un

homme s'élevait, doué d'un ardent amour de la science, d'une aptitude incroyable au travail, d'une logique puissante, qui élaborait, réglait la série anatomico-zoologique (M. de Blainville). Or, s'il est vrai que cette série existe, s'il est vrai qu'elle se trouve inscrite dans les entrailles du globe aussi bien qu'à sa surface; s'il est vrai, comme l'embryogénie doit nous en fournir la démonstration, que cette série progressive ne soit que le moyen matériel d'arriver à la plus harmonieuse de toutes les formes (la forme humaine), à celle qui, résumant en elle la création tout entière, manifeste le progrès spirituel, c'est-à-dire le progrès selon l'intelligence, il faudra bien reconnaître que là où tout indique un but et où tous les degrés de la série progressive se montrent comme des efforts pour l'atteindre; il faudra bien reconnaître, disons-nous, qu'une *Intelligence* a voulu ce but, et que la série animale constitue l'œuvre à la faveur de laquelle cette intelligence y marche.

« Ainsi donc la science, telle que nous la concevons, signale deux lois dans l'univers : l'une inférieure, circulaire, inorganique, qui ne peut échapper, pour ainsi dire, à la fatalité de la courbe; l'autre supérieure, spirituelle, active, qui subalternise la première, s'en

empare pour la faire servir à ses desseins; la loi divine, le progrès enfin. L'une obéit, l'autre ordonne!

« Ainsi donc, *Dieu* comme *force initiale,* la *série animale* comme *moyen matériel*, l'*homme* comme *but,* telle est la formule qui, émanée de la science, devient, selon nous, la réhabilitation de l'esprit, la raison du progrès. »

Avant un siècle peut-être, cette sublime conviction de la sainteté des sciences sera celle de tous les savants véritables et, par suite, celle de tous les hommes convertis à la vue des miracles sans nombre opérés par ces nouveaux apôtres, précurseurs du royaume à venir.

Avant un siècle peut-être, reniant pour toujours son immobilité systématique, résultat de son peu de croyance, la science découvrira les causes des phénomènes naturels qui jusqu'alors étaient réputés miraculeux, et qui l'étaient réellement, en ce sens que leur production ne pouvait être effectuée que par des hommes d'une pureté et d'une foi presque angéliques, en raison de l'obstacle qu'ils trouvaient à l'accomplissement de ces mêmes faits dans l'incroyance de leurs frères encore plongés dans les ténèbres des soucis matériels.

Car la foi, qui n'est autre chose que l'abandon volontaire en la toute-puissance secourable de Dieu, rend l'homme capable d'accomplir des actes tels, que les lois prétendues de la nature, qui n'ont de force qu'en raison de la perte de son influence seigneuriale sur elles, en paraissent bouleversées et réduites à néant (*), selon cette parole de Jésus : « Si vous aviez de la foi gros comme une graine de sénevé, vous diriez à cette montagne : « *Ote-toi de là et jette-toi dans la mer ; et elle obéirait.* »

D'où l'on peut dire, sans craindre de tomber dans l'exagération, *que tout est possible à l'homme agissant collectivement avec une foi ardente dans l'efficacité de son action, ayant Dieu pour appui, et le bien général pour but de son œuvre.*

Voilà comment le savant de l'avenir retrouvera le pouvoir adamique, dont l'homme tombé a toujours conservé une idée confuse, souvenir indécis de sa grandeur passée, qui explique son amour insensé pour le merveilleux, sa croyance aux féeries, aux enchantements, aux charmes, aux sortiléges du moyen âge.

C'est alors qu'on découvrira que le plus extravagant

(*) Voir la note n° 7

de nos rêves peut devenir la plus simple des réalités; que la plus ambitieuse de nos aspirations peut trouver sa satisfaction complète; que rêves et aspirations ne sont que des réminiscences ou des pressentiments.

C'est alors que l'on comprendra qu'il n'y a qu'une force, qu'une vie, qu'une intelligence; que cette force, que cette vie, que cette intelligence, chacun peut les puiser au sein de Dieu qui les a faites pour tous.

C'est alors enfin que l'on comprendra qu'il n'y a qu'un péché, qu'un mensonge, qu'un mal :

L'ÉGOÏSME! qui, abaissant l'homme au niveau de l'animal, lui fait rechercher le progrès et le bien-être pour lui seul!...

L'égoïsme, c'est-à-dire l'Esprit d'ignorance et de ténèbres, l'Esprit d'orgueil et de vanité; l'égoïsme, c'est-à-dire Satan!...

L'égoïsme, doublement maudit, doublement détestable aux yeux de la Divinité, comme principe des misères de l'homme, comme cause de son éloignement de celui qui pourrait le guérir...

Résumons-nous :

La science et le progrès, messagers des grâces du Seigneur et chargés de ramener à lui, poursuivent le saint travail des mille transformations de notre terre,

afin de la rendre digne d'être un jour l'héritage des élus, le royaume de la promesse...

Désormais le savant sera défini :

L'initiateur aux secrets du monde matériel et transitoire, conduisant l'initié jusqu'aux portes du monde métaphysique et éternel, au moyen de la foi et de la charité.

IV

LE POËTE

IV

LE POËTE

Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon sauveur : c'est là mon Dieu, et je lui rendrai gloire; c'est là le Dieu de mes pères, et j'exalterai sa grandeur.

(*Cantique de Moïse.*)

Va dans les bois! va sur les plages!
Compose tes chants inspirés
Avec la chanson des feuillages
Et l'hymne des flots azurés!
Dieu t'attend dans les solitudes.
. . . . . .
. . . . . .
La nature est la grande lyre,
Le poëte est l'archet divin!

VICTOR HUGO. (*Les Rayons et les Ombres.*)

Quelle est cette note suave et frémissante qui monte comme un soupir ailé vers l'espace infini où le Seigneur Dieu repose dans les délices de son éternité mystérieuse? Quelle est cette voix plus mélodieuse que celle des oiseaux, plus argentine que celle des cascades, plus

plaintive que celle des forêts, plus sonore que celle des torrents, plus mugissante que celle des tempêtes? Quelle est cette voix, venue de la terre, qui ravit les anges et les séraphins du ciel?...

Bruissements des sphères innombrables, murmures des souffles célestes, cantiques harmonieux des Esprits d'amour, rauques imprécations des Esprits de haine, hymnes des cieux, concerts des éléments, faites silence!... Car cette voix charmeresse, cette voix empreinte des prémices de la reconnaissance humaine, est celle du premier poëte... Cette note suave est le premier hommage de la pensée se faisant digne de son Créateur...

C'est la prière d'Abel, le préféré des enfants de Dieu, bénissant l'auteur de la vie dans le divin langage des Intelligences immortelles!...

Le monde ne comptait encore qu'une famille, déjà se trouvaient en présence les deux grands éléments de la lutte incessante des sociétés futures: l'*élément spirituel,* l'*élément matériel;* l'élément poétique, l'élément positif; celui qui voit avec les yeux de l'âme, celui qui voit avec les yeux du corps; l'esprit et la chair: Abel et Caïn.

Il y a dans ce premier antagonisme des deux prin-

cipes constitutifs du monde, terminé par le meurtre d'Abel et le désespoir de Caïn, un enseignement profond de la sagesse immuable. Après de si longs siècles, le sens de cet enseignement n'a pas encore été compris, bien qu'il soit clair et apparent comme les rayons dorés du soleil, saisissable à chacun comme toutes les révélations contenues au saint Livre.

Pourtant cette vérité que l'on a dédaigné de chercher, quand il y avait si peu d'efforts à faire pour cela, valait bien la peine qu'on la prît en considération, car elle renfermait en elle la lumière et le salut pour tous.

La voici telle que Dieu l'a mise sous les yeux de l'homme insouciant, symbolisée dès les premiers jours du monde par les tendances différentes qu'il avait données à chacun des enfants d'Adam.

Les deux principes, spirituel et matériel, ont été créés l'un pour l'autre ; le premier est le complément du second, le second est la conséquence du premier ; ils sont destinés à se prêter un mutuel secours, en se faisant un contre-poids constant, fraternel, réciproque.

Pour l'homme attaché aux choses de la terre, il n'y a plus que tristesses et ténèbres ici-bas, quand il reste

privé des secours intellectuels de son frère, épris des splendeurs d'en haut, puisque la mission de ce frère absent était de lui faire oublier les peines et les déceptions de la vie passagère, en lui dévoilant les merveilles et les béatitudes de la vie sans fin.

Pour l'homme épris des choses d'en haut, la mort devient son unique refuge, quand son frère, attaché aux choses de la terre, ne veut plus consentir à s'occuper des besoins de son corps matériel.

Ainsi, pas de bonheur, pas de repos, pas de salut pour l'homme charnel s'il repousse les douces consolations de l'homme idéal, de l'homme enthousiaste, que le Créateur a mis à ses côtés, comme une pensée vivante qui doit l'élever au-dessus des créatures périssables dont il est entouré, en lui peignant ces créatures dans leurs rapports avec le monde immatériel et supérieur. Mollement bercé dans les bras de l'ange que nous appelons l'Imagination et que les élus appellent la Réalité, ce guide seul pouvait le conduire à travers les limbes diaphanes de ce monde enchanté.

Ainsi, pas d'existence, pas de vie corporelle, pas d'*humanité* possible pour l'homme idéal sans la continuelle assistance de l'homme charnel, trait d'union nécessaire entre la matière et lui.

Dès l'origine, comme on le voit, le rôle du poëte était tracé : chanter le Seigneur et sa gloire, spiritualiser la terre et ses productions : aimer, prier, instruire, rendre meilleur. C'est ce que firent les poëtes des premiers âges.

De même le rôle de l'homme matériel se trouvait défini : s'occuper des soins de la vie charnelle ; cultiver le sol et le transformer ; s'idéaliser au contact du poëte ; l'aider et le chérir comme un intermédiaire entre le ciel et lui. C'est ce qne firent les hommes des siècles primitifs.

L'antiquité avait deviné cette mission du poëte, lorsqu'elle appelait *Vates*, c'est-à-dire inspirés et prophètes, ceux qui se consacraient au culte de la poésie; les poëtes, de leur côté, se rendaient dignes, à leur insu, de cette magnifique appellation par les bienfaits de toutes sortes qu'ils répandaient sur les sociétés naissantes.

Si nous parcourons les archives des nations, nous trouvons toujours un ou plusieurs poëtes à l'origine de chaque civilisation. Ces êtres privilégiés qui ne vivent que d'idées et d'abstractions sont les hérauts des largesses de Dieu. On les rencontre au sein de la paix, au milieu des horreurs de la guerre, dans le calme ou

dans la tempête, annonçant constamment les améliorations à venir, et donnant dans leurs chants révélateurs les premières notions nécessaires pour les obtenir ou pour en hâter l'avénement.

Comme les fauvettes aimées du laboureur, ils viennent l'égayer au lever du soleil et lui promettre un travail moins pénible, aux touchants accords de leurs voix consolatrices; ils sont les hirondelles bénies qui prédisent au frileux le retour du printemps.

Leurs paroles fatidiques sont la manne dont le Seigneur nourrit son peuple, en attendant son entrée dans la terre promise; leurs inspirations bienveillantes, leurs conseils fraternels, sont les encouragements qu'il donne à sa créature misérable, qui peut-être, sans ce secours, succomberait sous le poids de ses souffrances sempiternelles.

Leurs hymnes croyantes sont le dictame miséricordieux qui guérit et console l'âme ulcérée, en lui faisant envisager la sublimité de son essence et la grandenr de ses destinées futures.

Ils sont les aînés du progrès; les historiens du passé, les soutiens du présent; les annonciateurs de l'avenir.

Ils prennent de la main des anges des fleurs inépui-

sables qu'ils sèment sur le chemin des hommes, afin qu'ils n'en sentent pas les ronces et les épines...

Tels nous les voyons dans les temps antiques, tels ils sont encore aujourd'hui, tels surtout ils seront dans la génération qui nous suivra.

Aussi, nul n'a été, nul n'est, nul ne sera poëte sans l'amour immense de l'humanité, sans la croyance au progrès sans fin, sans la foi aveugle en Dieu.

Le mythe d'Amphion élevant les villes aux doux sons de sa lyre enchanteresse, celui d'Orphée apprivoisant les tigres par ses mélodies attractives, sont une indication précise du sacerdoce dévolu au poëte sous l'empire même du paganisme, à cette époque rudimentaire où l'homme ne pouvait avoir aucune idée de la puissance qui résulte de la force morale associée à la force physique.

Moïse, David, Salomon, Pindare, Tyrtée, Alcée, Homère, Théocrite, Virgile lui-même, tout sceptique qu'on le croit, et plus tard, Dante, Pétrarque et tant d'autres, n'ont été suscités par la Providence que dans le but d'amener cette fusion des deux forces et d'avancer le perfectionnement social en faisant pressentir dans leurs créations, à chacun des âges où ils ont vécu, ce qui devait avoir lieu dans des temps encore éloignés.

Voilà pourquoi ces natures d'élite dépassaient leurs siècles de toute la hauteur de leur génie, voilà pourquoi, pour la plupart, ils ont été en butte aux haines et aux persécutions des hommes vulgaires qui ne voyaient en eux que de dangereux novateurs.

Toutes les nobles passions, tous les sentiments élevés, tous les mouvements généreux du cœur, toutes les hautes intuitions de l'esprit sont donc du domaine de la poésie ; mais toutes ces sources fécondes du beau idéal tarissent bientôt pour le poëte, s'il perd la clef d'or qui ouvre le réceptacle de ces célestes fontaines, nous voulons parler de la foi.

La foi est, s'il est possible, encore plus nécessaire au poëte qu'au philosophe et au savant, car sans elle son talent s'égare, et son imagination demeure frappée de stérilité.

Il peut bien moduler çà et là quelques chants élevés en apparence; mais ces productions arides, dénuées de la séve qui nourrit, dessèchent les âmes au lieu de les rafraîchir, pareilles aux ruisseaux brûlants du désert qui avivent la soif au lieu de l'étancher.

Il peut bien diviniser les idoles de la chair (*) et ces honteux plaisirs qui pétrifient le cœur, mais arrivera

(*) Voir la note n° 8.

l'instant où la vue du mal sans remède produit par les tristes égarements de son esprit en délire viendra troubler le calme de sa conscience et ternir le soleil de ses derniers jours. Le poëte, en effet, comme tout homme dont les actes sont publics, peut laisser après lui un monde d'erreurs et de désespoirs ou des trésors incalculables de vérités et de consolations.

Mais en revanche, s'il n'est pas de vrai poëte sans la foi, quelles féeriques régions cette messagère du ciel ouvre à l'inspiré assez sûr de lui-même pour ne pas craindre de la suivre en son vol audacieux et superbe ! A son approche, l'impossibilité s'efface ; les cimes les plus escarpées deviennent pour lui d'humbles collines ; il perce de son regard d'aigle jusqu'au flamboyant nuage qui enveloppe l'immensité divine ; il pénètre jusque dans les plus sombres horreurs des terres et des océans ; aucun ange ne peut l'arrêter dans son rapide essor ; aucun monstre ne peut l'effrayer dans ses aventureux voyages : comme Jacob, il peut prendre le nom d'Israël, car il a combattu les enfants du ciel, et il les a vaincus !

Cette force sans limites, lorsqu'il veut l'utiliser pour sonder les replis de l'âme humaine, le rend capable d'en faire un nouvel être, en la faisant vibrer à son gré.

Pareil à Jésus, prenant la brebis égarée, il vient la déposer sur les genoux de Dieu. Tout grandit au souffle de sa puissante haleine; tout se sanctifie en passant par ses lèvres; le mot le plus vulgaire leur emprunte un parfum de sublimité, comme fait l'air des campagnes qui devient une enivrante odeur en passant par celles de la rose.

Les passions les plus matérielles en apparence, il les marque d'un sceau de pureté qui en fait des vertus, car la bouche du poëte croyant est un encensoir qui angélise toute chose, même les amours terrestres de l'homme et de la femme.

Selon nous, sans cesser d'être sérieuse et utile, la poésie peut donc chanter l'amour, non l'amour purement sensuel qui avilit la créature, mais l'amour chrétien qui l'élève et la purifie. Il y a plus, il nous semble que c'est un devoir sacré pour elle de le peindre sous son riant aspect et de chercher à le faire naître, puisqu'il dispose les cœurs à la douceur et à la charité.

Compris et chanté de la sorte, l'amour est un des sujets les plus dignes du poëte dont les ailes ne sont pas assez nerveuses pour le porter jusqu'à la hauteur des grandes questions sociales et métaphysiques.

Ici, comme ailleurs, nous prenons le mot poëte dans sa véritable et large acception. Est poëte, à notre avis, quiconque anime et crée, particulièrement dans les lettres, que ses discours aillent en liberté, sans autres entraves que celles de la raison, selon le mode d'écrire appelé *prose*, ou qu'ils s'assujettissent aux règles plus exigeantes de la mesure et du nombre, selon le mode d'écrire appelé *vers*.

Nous disions que l'amour chrétien peut devenir pour le poëte de second ordre un champ riche et fécond où il lui est permis de récolter à pleines mains des fleurs odorantes et gracieuses, dont les parfums régénérateurs feront germer au sein des jeunes hommes de douces sensations et de chastes désirs.

C'est là une des mille cordes que peut faire résonner cette harpe vivante qu'on nomme poëte; c'est là une des mille vibrations qu'il peut développer dans les âmes de ceux qui l'écoutent. Cependant, nous venons de le dire, le rôle du poëte ne se borne pas à faire épanouir ces tendres sentiments, qui ne sont en général que le prélude juvénile des accents plus mâles de son âge mûr.

En effet, le temps des illusions et des amours de la terre une fois passé, il se sentira tout à coup un

homme nouveau, et, plus indifférent aux beautés qui vieillissent, il portera ses regards sur les beautés éternellement jeunes de la nature et du firmament.

Il chantera les joyaux sans nombre dont le Roi des rois a semé sa robe aux reflets d'argent; il dira les tortures des pervers et la gloire des élus; il dévoilera les mystères incompréhensibles de celui qui a dit, pour donner une idée de la majesté de son être : Je suis l'alpha et l'oméga (*).

Puis, abandonnant cette mer aux flots de feu qui conduit au pays fulgurant de l'infini, il ne dédaignera pas de s'occuper du bien-être et des travaux de ses frères, compagnons infortunés de son douloureux voyage ici-bas.

Il enseignera l'art d'ensemencer les plaines; il indiquera les futures grandeurs de la science et de l'industrie; il aidera la matière dans ses améliorations laborieuses, en lui prêtant le charme de ses conceptions lucides et hardies.

Il exaltera les hauts faits des rois justes et équitables, les vertus du riche aumônier, les mérites du pauvre patient et résigné.

Il fera chérir la vie, en faisant chérir la sagesse; il

(*) Voir la note n° 9.

fera mépriser la mort, en apprenant de quelle manière on peut en faire un passage à la félicité.

Dieu et la nature, le ciel et la terre, le temps et l'éternité : tel est le vaste apanage du poëte. Il est le grand prêtre de l'arche éternelle ; il est le lévite chargé d'en faire admirer les splendeurs.

Rien ne doit être étranger au poëte ; à lui l'air et la liberté sans bornes ; à lui ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; à lui de préparer l'avenir : à lui d'annoncer le règne de la vérité !

Un poëte de nos jours, un poëte qui partage notre croyance à la destinée grandiose réservée à la poésie, a tracé quelques pages sublimes dont nous allons extraire un court fragment, qui resplendit à nos yeux comme la vision d'un prophète.

Ce poëte cherchant vainement à lutter contre le soleil religieux qui l'aveugle, ce catholique sans le savoir est peut-être le seul qui ait osé arborer courageusement en ces jours ténébreux la bannière de l'avenir, que tant d'autres tiennent honteusement cachée dans les replis de leur pusillanimité.

Ce poëte à la plume vaillante, c'est M. Maxime Du Camp.

Pas d'éloges pour ces généreuses paroles ; laissons-

les se recommander elles-mêmes auprès des amis de la sainte cause qu'elles ont pris à tâche de défendre.

« Dans l'avenir préparé à travers les événements qui nous assaillent, quel sera le rôle de la littérature ? Il sera immense, selons nous ! Elle aura à dépouiller la science des nuages obscurs où elle se complaît ; elle aura à diriger l'industrie, car, j'en suis fâché pour les rêveurs, le siècle est aux planètes et aux machines.

« Eh ! mon Dieu, il ne faut pas s'en plaindre, ce sont deux nouvelles voies ouvertes devant la littérature qui fera bien d'y marcher résolûment, si elle ne veut pas être pour toujours dédaignée et laissée en arrière. Il faut être de son temps à tout prix et quand même ; si petite que soit notre lanterne, tournons-la en avant pour éclairer l'avenir ; le passé a eu assez d'étoiles pour n'avoir pas besoin de nos soleils. Néron allumait dans ses fêtes des esclaves enduits de résine ; il y a, j'en conviens, une grande originalité dans ce mode d'éclairage ; mais franchement, j'aime encore mieux le gaz et la lumière électrique.

« La littérature, qui a tout épuisé, l'antiquité, la barbarie, le moyen âge, la renaissance, le Louis XIV, la régence, le rococo, la révolution ; la littérature,

qui répugne ouvertement aux choses naissantes et qui semble fuir devant la nécessité des études modernes, la littérature a dans la science un rôle magnifique à jouer. Elle doit la prendre corps à corps, lui arracher un à un les vêtements de convention dont on l'entoure malgré elle, et la montrer aux hommes étonnés telle qu'elle est, jeune, charmante, souriante, indulgente et radieuse. Elle parle encore une langue étrange, barbare ; elle est hérissée de termes singuliers comme une forteresse est hérissée de canons ; il faut lui enseigner notre langage sonore, imagé, facile et à la portée de tous ; il faut la désarmer et lui mettre les diaphanes vêtements de la paix. Il faut, en un mot, que chacun puisse l'approcher, la toucher, la comprendre et lui donner le baiser de la communion...

« Par suite d'un dédain condamnable, mais naturel aux hommes perdus dans les hautes contemplations, les savants semblent avoir fait de grands efforts pour rendre leurs œuvres inabordables ou tout au moins inintelligibles. Ils ont à eux une façon d'idiome hiératique que le vulgaire n'entend pas ; c'est un patois hiéroglyphique qu'il faut étudier longtemps avant de le comprendre. Je sais que ces formules particulières servent souvent à voiler bien des opinions fausses,

bien des découvertes insensées, bien des théories absurdes, mais je sais aussi qu'elles recouvrent parfois de merveilleuses histoires, pleines de féeries, pleines d'aventures magiques arrivées entre des astres, entre des métaux, entre ces mille atomes qui nous entourent et que nous ne soupçonnons pas. Il se passe parfois de planète à planète, de fer à aimant, de mercure à mercure, de chlore à hydrogène, des romans extraordinaires qu'on dissimule pudiquement derrière des chiffres et des A+B. Il y a dans le monde des brins d'herbes et des arbres; parmi les algues, parmi les nénufars, parmi les palmiers, dans tout ce qui est, dans tout ce qui respire, dans tout ce qui s'épanouit sous le soleil, dans toute plante, dans tout métal, dans tout animal, il y a des amours, des antipathies, des passions, des *affinités*, en un mot, qui méritent qu'on les raconte et qui sont faites pour nous surprendre. Ce langage impossible que les savants parlent entre eux, c'est à nous de l'étudier, de connaître ses secrets, afin de pouvoir expliquer à ceux qui les ignorent les étranges spectacles qui nous entourent...

« Figurez-vous un poëte qui serait assez sage et assez ami de sa propre renommée pour écrire l'histoire

de la vapeur ou de l'électricité ! Il ferait plus qu'un livre, il ferait une révolution...

« Comme la science, l'industrie a bien des splendeurs qui méritent d'être racontées. Ses efforts qui ne se reposent jamais, ses créations incessamment fécondes, ses tâtonnements, ses longues méditations, ses rivalités, ses chutes même sont dignes d'avoir leur histoire. On a bien chanté les forges de Vulcain, pourquoi donc ne chanterait-on pas les forges d'Indret et du Creusot ? Allez dans une de ces usines immenses qui fument aux bords de la Seine, près de Paris, à Asnières, par exemple ; entrez et regardez.

« La salle est énorme ; de larges feux l'éclairent, au milieu desquels passent des hommes demi-nus, noirs, en sueur, actifs, musculeux et superbes comme des cariatides de Puget. Sur une enclume plus large qu'un plateau de montagne, une masse énorme, rouge, flamboyante, est placée et crépite encore. Au-dessus d'elle, s'élève et s'abaisse un marteau gigantesque, d'un poids incompréhensible, et mû par une machine à vapeur. Vingt hommes robustes, attentifs, poussent peu à peu, lentement, progressivement, le bloc enflammé sous le bélier qui le forge. Ils regardent tous le maître forgeron qui ne parle pas et qui, debout, le

bras levé, la main tendue, fait un geste que comprennent ses intelligents ouvriers. Nul ne dit mot; l'angoisse serre les cœurs, car un faux mouvement, un signe mal interprété peut faire voler en éclats le colosse de fer rouge qui pèse peut-être quarante mille livres. On n'entend rien que la roue qui chante en battant la rivière, que les coups profonds du marteau et le sifflement aigu de sa chute. C'est une bataille aussi que ces luttes contre des obstacles semblables vaincus à force de travail et d'audace. Il y a péril de vie; mais si l'on meurt, on est certain, du moins, que c'est pour la bonne cause.

« Tout cela vaut bien les forges de Vulcain, les cyclopes difformes avec leur œil au milieu du front; cela vaut bien les fers de lances, les casques, les boucliers, les foudres et autres vieilleries qu'on tapait à coups de merlin chez l'époux chagrin de la blonde Vénus. N'en déplaise à ceux qui regrettent l'antiquité pour prouver qu'ils ont appris le grec au collége.

« Mon Dieu! je ne demande pas qu'on l'abandonne, cette antiquité que j'ai l'air de vouloir condamner absolument; loin de là; son étude est bonne, saine, fortifiante; mieux nous la saurons, et mieux nous comprendrons les splendeurs merveilleuses de l'épo-

que où nous vivons. Je crois qu'il est utile, indispensable pour l'homme de lettres de voir, de savoir et d'apprendre incessamment. Mais, entre l'étude et le culte, il y a un abîme qu'il ne faut jamais franchir. Sachons l'histoire du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, fort bien ; mais vivons et pensons dans le dix-neuvième siècle. Ayons des aïeux, je ne m'y oppose pas ; mais soyons nous-mêmes, ou bien taisons-nous...

« Délaissé par ses maîtres, pour qui la littérature ne fut qu'un moyen et jamais un but, l'art littéraire a fait fausse route, il est revenu aux vieux errements du passé. Rien n'est encore perdu, rien n'est même compromis. Qu'il fasse appel à toutes ses vaillances, qu'il ne recule devant aucun obstacle, et qu'il se souvienne toujours de ce lieu commun qu'on ne saurait trop répéter : l'avenir est en avant et non pas en arrière. Qu'il oublie le fatras des choses éteintes et qu'il vive avec son temps et pour lui. Trois grands mouvements, le mouvement humanitaire, le mouvement scientifique et le mouvement industriel, se complétant et s'entr'aidant l'un l'autre, emportent, comme un triple courant, notre époque vers une rénovation certaine. Qu'il s'y mêle hardiment, qu'il se baigne sans crainte dans

les eaux fécondes de ces fleuves de régénération, il y trouvera des forces qu'il ne soupçonne pas et des vigueurs à soulever le monde. Qu'il les dirige, qu'il les calme ou les excite selon qu'il en sera besoin, qu'il marche avec eux, ou sinon ils ne l'attendront pas et le laisseront loin d'eux, mourant de faiblesse et d'inanition.

« Un dernier mot : les poëtes antiques, tourmentés déjà par les regrets du passé, ont placé l'âge d'or derrière nous, aux premiers temps de la terre. Ils se sont trompés; j'en jure par l'éternel progrès, l'âge d'or est devant nous! Il est trop loin encore pour que nous puissions l'atteindre dans notre existence actuelle, mais nous pouvons du moins travailler à défricher la route qui mène vers les beaux pays de l'avenir; c'est plus que notre devoir, c'est notre mission! »

O monsieur Maxime Du Camp! ces horizons splendides qui vous apparaissent indécis à travers les brouillards du doute, comme vous les verriez distincts et rapprochés, si vous aviez la foi du chrétien!

Dans un monde comme le nôtre où l'amour de l'or règne en maître, où le sentiment religieux est regardé comme une faiblesse, où le dévouement gratuit est considéré comme une duperie, où chacun se croit en

droit de se faire un dogme et une morale à soi, où les grandes choses n'intéressent plus qu'en raison du fruit qu'on peut en retirer, le goût de la poésie est et doit être peu répandu, peu en honneur. Il reste concentré dans un cercle très-restreint d'hommes supérieurs, vivant, riches ou pauvres, tout à fait en dehors du trafic et de la finance. Ces hommes aux passions généreuses, aux élans enthousiastes, ne pouvant s'accoutumer à la vue de ces combats myrmidoniens d'égoïsmes et de ruses qu'on appelle les *affaires*, se réfugient dans l'étude et dans la culture des belles-lettres, certains d'y trouver des richesses et des jouissances dont la stabilité n'est pas à la merci d'une émeute ou d'une fausse nouvelle. Ils forment une sorte de peuple à part qui a des mœurs à lui, une manière de vivre à lui, une croyance à lui. Ils ne sont ni nobles, ni bourgeois, ni citadins, ni villageois, ni ouvriers, ni prolétaires : ils tiennent de tout cela, mais ils sont eux-mêmes. Comme toute créature, ils encensent une idole ; cette idole, c'est la Vérité. Ils peuvent se tromper, le fait est fréquent, et l'adorer dans un autre temple que celui où elle est réellement ; mais ils ont un mérite qui leur est propre, celui de la chercher sans relâche. Aussi les hommes se disant sé-

rieux qui ne comprennent rien à leurs délicatesses, qui ne devinent pas leur mérite et qui ne voient pas leur utilité, ne manquent guère de les mettre au rang des êtres nuisibles ou sans valeur. Partant de là, ils les traitent comme des parias, comme des esprits malades, comme de dangereux voisins, heureux de se venger ainsi du mépris dont ils se figurent être l'objet de leur part.

Depuis Caïn les choses se passent invariablement de cette manière. Le *positivisme* poursuit le spiritualisme avec le même acharnement aveugle et sans pitié. Gardons-nous cependant de lui en vouloir : il obéit à l'instinct qui le pousse, et l'initiative de direction ne lui ayant pas été donnée, ce n'est pas à lui qu'il appartient de provoquer la trêve et la réconciliation.

Chaque fois que l'élément matériel s'est rendu maître d'une société, et cela, du reste, lui arrive plus souvent qu'à l'élément idéal, parce que, de sa nature, il est plus apte et plus enclin à rechercher et à conduire les intrigues à l'aide desquelles on s'empare de la suprématie, chaque fois, disons-nous, que l'élément matériel s'est rendu maître d'une société, son premier soin est d'opprimer et de mettre à l'écart l'élément contraire qui le gêne et lui fait ombrage.

Nous venons de dire que l'élément idéal obtenait rarement la victoire sur son éternel ennemi : pour s'en assurer, il suffit de feuilleter l'histoire. Depuis le commencement du monde, depuis l'agglomération des premiers groupes d'individus parlant une même langue et obéissant à une même loi, en un mot, depuis la formation du premier corps social sous le nom de nation, jusqu'à nos jours, on ne voit guère qu'à deux époques seulement le triomphe absolu de l'idéalisme : aux beaux jours des républiques grecques; vers l'époque des croisades, alors que l'exagération inévitable et nécessaire des doctrines du christianisme avait porté le sentiment spiritualiste jusqu'à sa plus extrême limite. Il y a bien encore de çà de là, dans l'histoire générale des peuples, quelques velléités de réaction idéale, mais ces lueurs sont si faibles et de si courte durée, qu'il est presque inutile d'en faire mention. Or, à ces deux époques mêmes, on ne peut s'empêcher de constater le passage rapide de cet instant de triomphe, circonstance qui n'est regrettable, au surplus, qu'en raison de l'omnipotence brutale de l'élément matériel qui suit forcément chaque manifestation de l'élément idéal. Comment regretter, en effet, ces siècles quintessenciés, perdus dans la poursuite con-

tinuelle d'une insaisissable idéalité, qui paraissent avoir oublié que l'homme est un composé d'esprit et de corps, et que cet esprit manque au plus sacré de ses devoirs, quand il néglige les soins qu'il doit à ce corps, que Dieu lui a donné pour serviteur et pour ami !

Certes, nous sommes loin de penser que cette faute énorme de l'idéalisme livré à lui-même excuse la fureur des réactions en sens contraire, mais nous pensons qu'elle les explique. D'ailleurs, la vérité n'est jamais exagérée, et, poussée trop loin, la passion des choses de l'esprit devient de la démence. A ces époques la poésie n'existe plus à proprement parler : elle fait place au mysticisme, qui n'a rien de commun avec elle. La seule fonction du poëte étant d'aider les travaux et les améliorations de la matière, en soutenant le courage et en exaltant l'imagination des ouvriers de ce rude travail, le poëte n'a plus rien à faire dès l'instant que le travailleur a laissé de côté son œuvre commencée pour se livrer à des études et à des recherches improductives pour lui-même et dangereuses pour tous, parce que, créé dans un autre but, il ne fait qu'assombrir ce qu'il veut éclairer.

Le progrès selon Dieu, par suite le bonheur, ne

peuvent exister que dans l'égale répartition des deux principes. Au jour où l'on saura compenser ces deux forces, il ne restera plus grand'chose à faire et l'on sera bien près de la perfection : la foi, l'amour et le travail aidant, ce jour fortuné, dont l'aurore commence à blanchir, se lèvera sur la génération qui nous suit.

C'est aux poëtes à avancer cet heureux moment, en en faisant désirer l'approche; c'est aux poëtes à donner l'exemple de la fusion, en offrant eux-mêmes à leurs adversaires une réconciliation que ceux-ci ne refuseront pas, parce qu'ils en comprendront alors les avantages pour l'humanité tout entière.

Ainsi, plus d'hésitation, plus de doute pour le poëte; qu'il marche en toute confiance dans le large sillon que lui a tracé le progrès; le regard fixé sur l'avenir, la main posée sur le livre des Évangiles, il n'y a pour lui ni craintes ni erreurs possibles.

Qu'il n'écrive que pour la pensée; qu'il ne pense que pour le juste et l'utile. La forme est belle, cela est vrai; mais, sans l'idée, elle ressemble à ces superbes coupes artistement ciselées au fond desquelles on cherche vainement quelques gouttes de vin généreux pour se soutenir et se donner des forces. Qu'il

se garde toutefois d'oublier que la liqueur la plus exquise perd une partie de son arome lorsqu'elle est présentée dans un vase disgracieux.

Qu'il se pénètre de cette vérité : pas d'attrait sans la forme ; pas d'utilité sans l'idée : dans les deux cas pas de vraie poésie. *L'idée est l'âme ; la forme est le corps lumineux qu'elle revêt pour se rendre visible à l'esprit et pour s'en faire aimer.*

Du poëte de l'avenir, il faudra dire comme du soleil :

Il éclaire et brille ; il sourit et console ; il crée et vivifie !

V

L'ARTISTE

V

L'ARTISTE

Le beau est la splendeur du vrai.

PLATON. (*Du Beau.*)

L'art humain s'applique à suivre la nature, comme le disciple son maître; l'art humain est donc le petit-fils de Dieu.

DANTE. (*Divine Comédie.*)

M. Sainte-Beuve a dit quelque part : « L'art n'est pas la foi : Phidias et Raphaël, les plus grands des artistes, faisaient des dieux et n'y croyaient pas. »

Certes, en disant que l'art n'est pas la foi, M. Sainte-Beuve a raison; personne, pensons-nous, ne peut le contredire, cela revenant à nous apprendre que l'arbre n'est pas le fruit; mais il a tort d'ajouter : « Phidias et Raphaël faisaient des dieux et n'y croyaient pas, »

car cette assertion pourrait faire supposer que l'art se rencontre souvent sans la foi, ce qui serait une grave erreur.

Avant toutes choses, il s'agit de s'entendre et de s'expliquer clairement sur ce mot : la foi.

Nous ne savons si d'autres trouvent plusieurs manières de le comprendre; nous ne savons si les philosophes lui ont donné différentes interprétations; pour nous, il n'y en a que deux qui se confondent et qui n'en font qu'une.

S'il s'agit du chrétien, la foi est la croyance sincère aux vérités contenues dans le saint livre des Évangiles, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher; s'il s'agit de l'homme en général, la foi est la confiance en un être divin, quel qu'il soit : qu'on l'appelle Jéhovah, Jupiter, Brahma, ou tout simplement Dieu.

Avoir admis l'existence d'une seule des divinités du paganisme; avoir cru, pendant l'ère païenne, à quelque puissance plus grande que celle des dieux reconnus alors; avoir entrevu et admiré l'unité divine, comme Platon; avoir obéi aux inspirations d'un génie, comme Socrate; c'était toujours croire à quelque chose, c'était toujours se confier à la sagesse d'une intelligence supérieure à celle de l'homme; bien qu'en se

trompant sur l'objet de son culte, c'était toujours en avoir un : c'était toujours avoir la foi.

Croire à l'Évangile, tout en négligeant d'en pratiquer les enseignements, tout en vivant en apparence comme si l'on n'y croyait pas, c'est être aveugle, c'est être insensé, c'est se contredire et se condamner soi-même, mais c'est toujours avoir la foi.

La foi de Platon, la foi de Socrate, Phidias l'avait, n'en déplaise à M. Sainte-Beuve, et la foi du chrétien, indépendante peut-être des œuvres qu'elle commande, Raphaël l'avait plus que tout autre : sans quoi le premier n'eût jamais été Phidias, le second n'eût jamais été Raphaël (*).

En effet, la supériorité dans l'art se puise dans le plus ou moins d'inspiration de l'artiste, et l'inspiration ne peut exister sans la foi. Le sceptique doute de tout, même de sa propre imagination, même de ses propres forces. Or, sans l'inspiration, l'homme, rivé pour ainsi dire à la terre, ne peut s'élever dans les sphères éthérées du sublime et de l'idéal; il ne sait qu'imiter servilement ce qui émeut son organisme, reproduire les harmonies qui plaisent à ses oreilles ou les couleurs qui charment ses yeux; il peut acquérir une habileté

(*) Voir la note n° 10.

surprenante dans ce genre de travail mécanique; à force de talent, à force de patience, il peut tromper sur son compte et simuler l'inspiration dont il manque, mais, imitateur plus ou moins heureux, copiste plus ou moins fidèle, jamais il ne sera digne de porter le nom sacré d'artiste.

Qui établit la différence entre une bonne épreuve photographique et une belle toile peinte par un grand maître? L'inspiration, qui fait défaut à la première et qui rayonne jusque dans le plus insignifiant personnage de la seconde.

Otez à la peinture cette qualité qui élève entre elle et la photographie une infranchissable barrière, et la photographie lui devient de tous points préférable. Otez à Raphaël cette inimitable couronne aux reflets de laquelle il emprunte son prestige, et Raphaël n'est plus qu'un mauvais photographe. Si la peinture perdait l'inspiration, elle n'aurait plus sa raison d'être au dix-neuvième siècle, cette perte entraînerait sa mort; et l'invention daguerrienne serait sa légataire universelle.

Ce qui est vrai pour la peinture l'est également pour tous les autres arts. Sans l'idée inspirée qui lui trace son œuvre et qui lui donne son originalité artis-

tique, Mansart n'est plus qu'un maçon; sans le souffle inconnu qui conduit les doigts agiles de David apaisant le délire furieux du roi Saül, David n'est plus qu'un joueur de harpe comme tout autre; sans la voix intérieure qui chante pour Méhul ou pour Weber, ces deux immortels génies ne sont plus que des arrangeurs de notes; sans l'élan enthousiaste qui pousse le ciseau de Praxitèle ou qui dirige le marteau de Cellini, ces deux inimitables magiciens qui animent le marbre et font vivre le métal ne sont plus que des forgerons et des tailleurs de pierre.

Donc, pas d'artiste sans l'inspiration; pas d'inspiration réelle et durable sans une foi quelconque (*).

Un coup d'œil rapide jeté sur l'art antique, une courte esquisse des progrès de l'art moderne, indiqueront clairement les destinées de l'art sous l'influence régénératrice de la doctrine évangélique amenée à son complet développement, et fera comprendre l'importance du rôle réservé à l'artiste au milieu de la civilisation libérale et chrétienne des jours à venir.

Et d'abord, quelques mots sur l'architecture, le plus ancien des arts, et qui les renferme tous dans ses combinaisons multiples et variées.

(*) Voir la note n° 11.

L'architecture est presque aussi vieille que la terre : comme la musique et la poésie, elle a, pour ainsi dire, commencé avec l'homme. Dès le jour où il a voulu se soustraire aux inclémences du ciel, à la férocité des bêtes sauvages, aux vexations sans nombre de la nature révoltée contre lui, il est devenu forcément architecte. Réfugié dans les grottes, dans les anfractuosités des rochers et des montagnes, il ne tarda pas à s'apercevoir que ces retraites lui devenaient insuffisantes en raison de l'accroissement de sa race et de la multiplicité de ses nouveaux besoins. A l'imitation de ces modèles que lui fournissait la nature, il édifia dans les plaines des demeures plus vastes et mieux appropriées aux nécessités de sa vie dont le cercle allait sans cesse en s'élargissant. Puis, subissant involontairement les différentes impressions des objets environnants, à mesure qu'il progressait dans cet art que l'instinct de sa conservation lui avait imposé, il reproduisait dans ses constructions les formes des plateaux et des collines, celles des arbres et des arcades formées par leur agglomération symétrique dans les bois et dans les forêts. Aussi, lorsqu'on étudie l'architecture des peuples de l'antiquité, on y retrouve infailliblement l'empreinte de la végétation et de la confor-

mation du sol particulier aux contrées qui furent leurs berceaux. Dans la Grèce, où le ciel généralement pur permettait d'habiter les vallées, dans ce beau pays chéri du soleil, où l'on trouvait plus de plantes que d'arbres, plus de montagnes que de forêts, la cabane à toit plat et à angle droit fut le point de départ de ce style élégant et hardi qui devait plus tard conquérir le monde et le couvrir de si admirables chefs-d'œuvre. Dans les vastes solitudes de l'Asie, chez ses peuples nomades et pasteurs, obligés de changer de place selon les variations des saisons, pour le pâturage de leurs troupeaux, la tente fut la forme primitive d'où dérivèrent les combinaisons plus compliquées que l'on découvre dans leurs constructions postérieures. Au sein de l'Afrique, en Égypte, où les chaleurs insupportables, augmentées par les vents et les sables enflammés du désert, faisaient rechercher la fraîcheur des excavations souterraines, la caverne, avec ses formes coniques et pyramidales, apparaît dans ses monuments massifs, qui semblent indestructibles. Chez les peuplades du Nord, au contraire, le séjour des forêts donna à leurs conceptions architecturales des dispositions élevées et majestueuses qui rappellent la stature aérienne des grands arbres, le cintre et la cambrure des hautes

futaies. Le style roman et celui auquel on a donné improprement le nom de gothique sont issus de cette souche première. On voit que chaque manifestation de l'art de bâtir répondait ainsi aux exigences du climat où elle avait pris naissance et subissait fatalement l'influence des lieux et des accidents naturels, soit terrestres, soit atmosphériques, qui avaient forcé les hommes à s'aider de créations factices pour sauvegarder leurs intérêts et assurer leur bien-être matériel. Là, comme ailleurs, on découvre la sagesse de la Providence divine.

Plus que la poésie, plus que la musique, l'architecture se rapproche de l'homme, qui ne peut se passer de son secours. Moins idéale que la première, moins susceptible que la seconde d'impressionner les sens et d'émouvoir les cœurs, son utilité plus pratique lui donne une sorte de prééminence sur ces deux manifestations de la pensée humaine. La peinture, la sculpture et tous les autres arts se sont développés sous son aile protectrice; on ne peut même dire que la musique et la poésie en sont exceptées, puisque les poëtes-musiciens de l'antiquité se rassemblaient dans les temples, premiers monuments dignes de ce nom, pour composer et chanter leurs hymnes religieux. On peut donc

avancer, sans crainte d'être démenti, que les beaux-arts sont enfants de la religion, et que, éclos dans le recueillement extatique des sanctuaires, ce fut de ces ruches saintes qu'ils sortirent pour se répandre sur le monde profane. Ainsi s'explique le charme profond, incompréhensible, immatériel et presque divin, qui s'empare de nous à la vue d'un bel édifice, d'une sculpture harmonieuse, d'une peinture naïve, au son d'une musique mélodieuse, à la lecture d'un poëme bien senti. Quoi qu'on ait pu tenter pour matérialiser l'art, il se ressentira toujours de son origine surhumaine, et nous engageons les athées, s'il est vrai qu'il y ait des athées, à assister à l'exécution d'un de nos chants sacrés, qui font tinter les vitres des vieilles basiliques comme le frôlement de l'aile d'un ange : nous sommes persuadé que la féconde rêverie enfantée par ces puissants accords sera plus efficace à leur démontrer Dieu que les arguments les plus persuasifs.

Ce fut la doctrine chrétienne qui développa l'art et lui donna l'ampleur qui lui manquait; elle le transforma, et au corps qu'il avait elle ajouta une âme. Loin d'avoir nui à son perfectionnement, loin de l'avoir restreint dans des limites étroites et incompatibles avec la liberté qui lui est nécessaire, comme le

prétendent certains philosophes, la religion chrétienne lui a, au contraire, ouvert une route nouvelle, tout à fait en rapport avec ses aspirations spiritualistes. Ce fut à elle qu'il emprunta son caractère d'idéalité, qui est son vrai caractère, et sans lequel il n'est plus lui-même. Il n'y a guère de comparaison possible, sous le rapport de la profondeur intuitive, sous le rapport du rayonnement de la pensée, entre les productions artistiques du paganisme et celles inspirées par l'idée chrétienne. Tout l'avantage reste aux dernières qui sont, relativement à leurs aînées, comme des vierges saintes animées des feux de l'amour éternel sont à des vierges folles, belles comme elles, mais aux fronts desquelles ne brille pas le lumineux rayon des voluptés célestes.

Seule, la sculpture semble avoir perdu quelque chose de la perfection où l'avaient amenée les sculpteurs de la Grèce antique. Par ce mot sculpture, nous n'entendons désigner que la statuaire, qui est la plus achevée de ses manifestations. Simple reproduction des beautés de la matière, la statuaire ne pouvait, cela se comprend facilement, faire de grands progrès avec le sentiment idéaliste qui se développait de plus en plus depuis le triomphe du christianisme. Il y a plus,

elle devait forcément dégénérer, et c'est ce qui arriva. D'ailleurs, la peinture avait fait un pas, ce dont il est facile de s'assurer en faisant une étude comparée de l'art ancien et de l'art plus moderne des siècles chrétiens, et la statuaire devait tomber en une sorte d'oubli, puisqu'elle n'était, à proprement parler, que l'enfance de la peinture. En effet, elle ne peut que reproduire brutalement un ou plusieurs corps, sans jamais donner naissance à une idée complète. Voilà pourquoi l'on peut dire avec vérité que l'art du peintre, plus moral et plus collectif que celui du statuaire, qui se prête mieux au développement d'un fait, à la représentation d'une action, est la conséquence de ce dernier, le but que se proposaient les sculpteurs antiques et auquel ils ne purent atteindre, parce que la pierre peut bien représenter un groupe, mais jamais une série de groupes, parce que la pierre ne peut recevoir la couleur qui fait le charme principal et la réalité de la peinture. Une belle toile peut renfermer une infinité de statues, et, de plus, elle leur donne un mouvement, un naturel, une vie que le ciseau sera toujours impuissant à égaler. Qui oserait regretter Phidias ou Praxitèle, en présence de Raphaël ou de Rubens? Nous le répétons, la statuaire

était l'enfance, le point de départ de la peinture, et, privé pour toujours des modèles qu'il rencontrait à chaque pas dans l'ancienne Grèce, cet art est perdu, et n'est même plus dans nos mœurs. De nos jours, il ne peut se rencontrer que comme une exception, comme une curiosité, comme une anomalie. Avant cent ans, on ne fera plus d'autres statues que celles des grands hommes et des bienfaiteurs de l'humanité. La statuaire est morte, ce n'est pas le christianisme qui l'a frappée, elle est morte de sa belle mort, et c'est l'uniforme de nos cent-gardes et l'habit noir de nos hommes du monde qui l'ont enterrée.

Donc, le christianisme n'est pour rien dans la dégénérescence d'un art qui disparaît de jour en jour, comme toute ébauche d'une chose plus parfaite, comme tout instrument vieilli, comme tout instrument usé; c'est le temps, c'est la civilisation, c'est le progrès qui l'ont fait ce qu'il est; nul n'y peut mais; Dieu lui-même ne se sert plus d'un moyen à l'aide duquel il en a obtenu un autre d'un usage plus universel et plus en rapport avec ce qu'il veut produire.

La peinture s'est trouvée là toute prête pour remplacer la statuaire; mieux que cela, pour la faire oublier.

Or, la peinture, essentiellement spiritualiste, bien qu'elle soit la représentation des corps matériels, devait trouver un puissant appui dans une religion à la fois, comme elle, idéale et humaine. Cet appui ne lui manqua pas, en dépit des iconoclastes et de certaines sectes s'obstinant à nier la possibilité d'une alliance orthodoxe entre ce qui parle aux sens et au cœur et ce qui s'adresse plus spécialement à l'esprit et à l'âme.

C'est à la religion que la peinture emprunte ce caractère grandiose qui en fait un art aussi admirable qu'utile. En revanche, c'est elle qui rend, pour ainsi dire, la religion visible, en faisant revivre les merveilleuses légendes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Par son secours, Dieu revêt une forme humaine pour venir visiter son peuple. Elle est le miroir fidèle où viennent se refléter les magnificences du monde des esprits. L'âme, enfermée dans sa prison mortelle, a besoin de son aide pour se faire une idée des immortels habitants du ciel. Aussi la peinture s'est-elle sanctifiée jusque dans ses moindres créations au contact du dogme chrétien, sans lequel, au reste, elle n'eût jamais été qu'une reproduction superflue et sans aucune portée morale des choses de la nature, dont il ne lui est pas même donné d'égaler les beautés.

Il faut visiter l'intérieur de nos cathédrales, si l'on veut étudier l'art de peindre et le suivre dans ses développements progressifs. C'est là que l'on admire les plus belles toiles anciennes et modernes, preuves visibles que, de toutes les sources où l'on peut puiser l'inspiration, la foi est la plus riche et la plus abondante.

L'étude de la peinture est l'étude des hommes et des choses; elle a son côté philosophique plein d'enseignements profonds, plein de documents utiles qui la rendent digne de fixer l'attention du penseur. Les événements s'y retrouvent et y passent devant les yeux comme dans un vaste panorama, avec la physionomie qui les caractérise, avec les mille détails qui les distinguent, avec la marque vivante des temps et des lieux, avec la *couleur locale*, en un mot. Sans être aussi collective que l'architecture, qui a été, qui est et qui sera la mère des arts dans tous les siècles, la peinture est, comme nous venons de le démontrer, plus collective que la sculpture, et c'est, à notre avis, la cause principale de sa prédominance sur elle.

La statuaire est la peinture de l'individualisme, la peinture est la statuaire du collectivisme. On juge facilement que l'avenir appartient à cette dernière.

En effet, à la représentation de la forme, que donne la statuaire, la peinture, qui reproduit par groupes, ajoute la représentation de l'idée. L'une ne séduit que l'œil, l'autre s'empare en même temps du cœur; l'une plaît, l'autre plaît et élève; l'une nous fait admirer la beauté physique, l'autre nous fait rêver la beauté morale. Aussi vraie, aussi gracieuse, aussi puissante que la statuaire, la peinture, à sa vérité, à sa grâce, à sa puissance, sait donner un charme de plus, celui qui résulte du sentiment de l'immatériel. La statuaire est une robuste fille, aux formes enivrantes par leurs irréprochables perfections; la peinture est un ange du ciel qui unit aux attraits de la jeune fille un incompréhensible parfum des béatitudes célestes, dont la douce influence fait songer aux délices ineffables, aux voluptés sans fin d'un monde meilleur.

Pour résumer en quelques mots tout ce qu'il nous paraît possible de dire de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, nous dirons : l'architecture est humaine, la sculpture est matérielle, la peinture est divine; en d'autres termes : l'architecture est collective et immortelle comme l'homme, la sculpture est individuelle et périssable comme la matière, la peinture est rayonnante et éternelle comme Dieu.

Or, en attribuant à la pensée la supériorité que nous accordons à la peinture, nous sommes certainement dans le vrai, car, sans la vie, une chose est sans valeur, et la vie n'existe que là où l'on rencontre la pensée dans tout son développement. Nous ne voulons pas dire qu'on ne la trouve jamais dans une belle statue ou dans un bas-relief artistement taillé; non, certes; mais elle n'y est qu'en germe, et on ne l'y découvre qu'en ajoutant par sa propre imagination ce qui manque à l'œuvre que l'on a devant soi. Un guerrier debout, fût-il armé de toutes pièces, ne présente pas à notre esprit cette foule d'idées qui viennent l'assaillir à la vue d'un combat où mille guerriers se heurtent et se défient. La Vénus de Milo est belle, mais nous cherchons autour d'elle quelques compagnes, quelques fleurs qui fassent mieux ressortir sa beauté par la comparaison que nous en pourrions faire. Antinoüs est une phrase harmonieuse pétrifiée sur un socle de marbre; Endymion est tout un poëme d'amour écrit avec le pinceau qui nous le montre endormi sous le sourire de son amante, au milieu d'une nature vivace qui semble veiller sur son sommeil.

Si la foi est de première nécessité pour susciter l'inspiration du poëte, de l'architecte et du peintre,

combien plus grande sera son influence sur celle du musicien, ce poëte des insaisissables rêveries !

De tous les arts, la musique est celui qui, par le sentiment du vague et de l'infini qu'il lui inspire, rapproche le plus l'homme de la Divinité. Religieuse et chrétienne par excellence, la musique ne vit que d'idéalisme. Elle est la prière, la plainte, le chant, l'action de grâces des corps fluidiques. Selon les saintes Écritures, les esprits bienheureux, qui habitent les célestes demeures de l'empyrée, font de la musique leur occupation exclusive. Ici-bas, les âmes qui subissent son charme magnétique se sentent enlevées par delà les limites de l'univers créé, et, s'abandonnant doucement à la force inconnue qui les maîtrise, elles se perdent dans un océan de voluptueuses aspirations, images des désirs, toujours renaissants et toujours satisfaits, qui enflamment les cœurs des saints confondus dans l'immensité de Dieu.

Mais là ne se bornent pas les bienfaits que l'art musical prodigue aux enfants de la terre ; il apporte aussi le concours de son action puissante dans le travail de la régénération des sociétés.

Plus susceptible que la poésie d'impressionner les natures incultes, plus capable de se populariser parce qu'il

s'adresse plus particulièrement aux sens, il donne un moyen facile de polir les mœurs et de les adoucir.

Notre siècle a déjà fait un pas dans cette voie salutaire en instituant des cours publics où la musique est enseignée gratuitement aux ouvriers assez éclairés pour comprendre la haute portée de cette étude pleine de consolations, qui est en même temps le plus attrayant des plaisirs.

Cette initiation des classes déshéritées de la fortune aux émotions suaves et aux ivresses de la mélodie, que jusqu'alors la richesse s'était exclusivement réservées, est peut-être la manière la plus sage et la plus certaine de combler insensiblement les distances sociales et d'amener une fusion générale dans un même esprit d'union, d'amour et de concorde. Déjà le plus humble de nos frères, profitant de ce cadeau que lui a fait le dix-neuvième siècle, peut les goûter à sa fantaisie et quand bon lui semble. C'est tout un univers d'impressions et de félicités nouvelles dont notre généreuse époque ouvre les champs spacieux à qui s'abandonne à ses soins protecteurs. Ici encore on peut voir combien il est avantageux à chacun de nous de partager avec tous les biens dont la Providence nous a faits dépositaires. Répandue dans les classes infé-

rieures, la musique a opéré son miracle, et c'est surtout aux classes élevées que ce miracle a profité, en disposant les cœurs des pauvres à la douceur, à la résignation, à la gaieté, au travail, devenu plus facile lorsqu'il est accompagné des chœurs joyeux et retentissants où viennent se marier les voix douces ou graves des travailleurs jeunes ou vieux, forts ou faibles, comme pour démontrer que la jeunesse doit venir en aide à la vieillesse, que la force doit soutenir la faiblesse, que l'harmonie, source de toute grandeur et de tout plaisir, résulte de cet échange matériel d'aptitudes et de capacités diverses. Il y a dans ces concerts, tout grossiers qu'ils peuvent être, quelque chose de vraiment sublime qui émeut et qui fait penser. C'est ainsi, croyons-nous, qu'on peut arriver à la réalisation prochaine de la seule égalité possible en ce monde, celle qui résulte de l'association des corps et des âmes. Les ateliers où s'est introduite cette bonne, nous allions dire cette sainte habitude, sont généralement composés d'hommes que ces sortes de prières musicales ont rendus de beaucoup supérieurs aux autres hommes de la même condition. L'observateur attentif distingue à première vue l'ouvrier musicien de celui qui ne l'est pas encore ; le premier a toujours quelque chose de

plus réservé, quelque chose de plus propre, de plus soigné, de plus civilisé. La musique, en se vulgarisant, semble avoir vulgarisé la distinction; fille de l'aristocratie, elle aristocratise tous ceux qui s'approchent d'elle. Certes, de pareilles innovations sont bien dignes d'un peuple comme le nôtre, qui a toujours été le peuple chrétien par excellence, et cela vaut cent fois mieux que tous les règlements et toutes les exhortations imaginables, car, dans cet acte de chant collectif, c'est Dieu lui-même qui parle aux masses et qui les conseille. Cette fois encore la France n'a pas failli à ses nobles antécédents, et c'est elle qui a inauguré ce nouveau mode de charité; l'Italie et l'Allemagne aidant, l'étude populaire de la musique fera le tour du globe.

Au milieu de tout le fatras de Fourier, il est une chose qui nous a toujours séduit, c'est sa prédilection pour la musique, qui est la base de tout son système; en cela, du moins, il est demeuré dans le vrai, et, malgré lui-même, il est chrétien dans tout ce qu'il dit sur la puissance du rhythme et de l'harmonie à réaliser de grandes améliorations dans l'humanité physique et morale.

Il est bien entendu que nous admettons l'utilité de la musique profane de nos théâtres lyriques. Moins

idéale que la musique religieuse, dont elle procède, elle est, de tous les délassements connus, le plus digne d'une nation civilisée; mais nous pensons qu'il faut, autant qu'on peut, la mettre au service de la vertu, bien loin d'en faire un sujet de démoralisation, comme cela s'est vu à certaines époques de notre histoire. Du reste, il faut se garder de croire qu'elle perdrait ainsi quelque chose de son charme; bien au contraire, elle y gagnerait infiniment, et tous ceux qui connaissent les annales des scènes françaises et étrangères ont pu remarquer que parmi les opéras et opéras-comiques, de même que parmi les autres œuvres dramatiques, les succès les plus grands et les plus durables ont été obtenus de préférence par celles de ces compositions dont la musique portait le plus aux mouvements généreux et aux grandes passions.

On voit par ces quelques lignes que l'architecture est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le palais patrimonial des beaux-arts; la sculpture, l'ornementation de ce palais; la peinture, la pensée qui y fait habiter la vie; la musique, l'air qu'on y respire, le murmure indécis du monde surnaturel, la spiritualisation des effluves matérielles qui s'échappent des objets et des créatures.

Que l'architecte, que le sculpteur, que le peintre, que le musicien observent sur eux-mêmes à quelle source ils puisent le génie qui les anime, et par quelle cause il leur fait défaut en certaines occasions; qu'ils examinent lesquelles de leurs œuvres le temps consacre au lieu de les détruire, ils s'apercevront facilement que le vrai génie ne peut appartenir qu'au croyant dont l'âme est toujours calme, dont l'esprit est toujours maître des circonstances, toujours à l'abri du découragement; que là où l'on ne trouve pas la pensée, il n'y a pas d'art, à proprement parler, mais une industrie sans valeur, stérile dans ses résultats, et très-souvent dangereuse.

Pour réaliser le rêve qu'il poursuit depuis tant de siècles, pour donner un corps à ses conceptions, pour donner une âme à la matière qu'il transforme, il faut que, nouveau Pygmalion, l'artiste emprunte au Créateur l'étincelle mystérieuse qui change les ténèbres en clarté et qui féconde le stérile néant (*).

Symbole de l'union des hommes avec Dieu, seul principe véritablement progressif, seul dogme en rapport avec la civilisation moderne, seule doctrine capable d'assurer les espérances que nous concevons

(*) Voir la note n° 12.

pour l'avenir, la religion chrétienne, renfermée tout entière dans ces trois mots : foi, espérance, charité, peut seule donner à l'art l'importance qu'il doit avoir un jour et qu'il chercherait vainement ailleurs.

N'est-il donc pas juste de dire que l'art est un des mille rameaux de l'olivier chrétien, et que l'artiste, lui aussi, est un apôtre de la bonne nouvelle ?

VI

LE MÉDECIN

VI

LE MÉDECIN

La nature suffit à ce qu'elle demande.

SÉNÈQUE.

Ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris.

(*Ev. selon saint Marc*, XVI, 18.)

Tout est simple, tout est uniforme dans la nature; elle produit toujours les plus grands effets avec le moins de dépense possible; elle ajoute unité à unité; il n'y a qu'une vie, qu'une santé, qu'une maladie, par conséquent qu'un remède.

MESMER.

Commençons par faire notre profession de foi.

Nous croyons à l'efficacité des prescriptions de la médecine, en certains cas et dans de certaines conditions; nous aimons et nous respectons les hommes, animés du vertueux désir d'être utiles à leurs sem-

blables, qui passent courageusement les plus belles années de leur jeunesse à l'étude d'une science aride, d'un abord difficile, d'une pratique ingrate, laborieuse, repoussante, et à l'aide de laquelle on n'arrive à la fortune que par exception. Oui, plus que tout autre, nous conseillons aux malades d'avoir recours au médecin, ne fût-ce que pour calmer, dans la confession des symptômes de leur mal, les funestes inquiétudes de leur imagination effrayée : il est toujours si consolant d'avoir près de son chevet un cœur honnête et sympathique pour y déverser les appréhensions du sien ! Plus que tout autre, nous nous sentons pénétré d'admiration à la vue des efforts journaliers de ces hommes, jeunes ou vieux, vaillamment courbés sur la dalle de nos amphithéâtres, et cherchant, dans un corps inerte et près de tomber en dissolution, l'origine du mal qui a glacé son sang, au risque d'absorber eux-mêmes le miasme empoisonné dont ils observent les affreux ravages ! Mais, emporté par notre nature enthousiaste au delà des chemins frayés par les adeptes de la science humaine, nous avons eu le regret de constater fréquemment la vanité et le peu de résultat des travaux herculéens entrepris, avec une ardeur et une abnégation dignes d'un succès plus réel, par ces martyrs du

dévouement à la souffrance, qui vont chercher, à travers mille périls, dans des régions lointaines ou imaginaires, ce que le Créateur a mis dans leurs mains.

Sans vouloir amoindrir en aucune façon la haute importance des études médicales telles qu'elles sont comprises de nos jours; sans nier le moins du monde l'utilité véritable des précieuses découvertes dont elles ne cessent d'enrichir l'humanité, qui trouve en elles de puissants auxiliaires pour combattre les ennemis invisibles qui s'opposent à son développement matériel; sans chercher à porter atteinte au mérite éminent que nous reconnaissons avec bonheur dans le plus grand nombre des élèves de nos Facultés, nous allons nous efforcer, avec l'aide de Dieu, d'indiquer les moyens de faire disparaître à jamais les impossibilités et les incertitudes que le praticien rencontre à chaque pas, lorsqu'il obéit aveuglément aux prescriptions de la science vulgaire. Nous allons tenter de donner une idée du rôle que le médecin est appelé, selon nous, à jouer dans les sociétés à venir, en démontrant que la science moderne n'est, à vrai dire, que le premier échelon d'une science plus parfaite dont l'infaillibilité ne connaîtra ni obstacles ni limites : *la science de la vie, enseignée par la vie elle-même; la science de l'orga-*

nisme humain, révélée par l'auteur des mille rouages de cet organisme; la science qui apprendra le secret de l'universelle panacée, dont la formule est renfermée dans ces deux mots : Foi et Charité.

« On parle beaucoup, et depuis longtemps, de l'influence du physique sur le moral; on ne parle pas assez de l'influence du moral sur le physique : l'observation médicale domine trop l'observation philosophique, » dit M. Flourens (*) dans son intéressant travail sur la longévité humaine; et M. Flourens a certainement encore plus raison qu'il ne pense.

Quant à nous, illuminé d'une clarté dont les Facultés et les Académies s'obstinent à ne pas vouloir suivre les rayons encore vacillants, nous ne craignons pas de soutenir, conformément à l'opinion des fondateurs de notre sainte religion, que les faiblesses et les maladies de l'âme sont l'unique cause des faiblesses et des maladies du corps. La santé, qui n'est que l'égale répartition du fluide vital dans les différents membres de l'individu, devient impossible pour lui lorsque son organisation physique se trouve sous la dépendance d'une âme que souillent l'incroyance et le vice. Ce sont les désirs insensés, les passions brutales, les regrets

(*) Voir la note n° 13.

et les chagrins cuisants, suites de ces aberrations du principe intelligent et libre, apanage le plus précieux de l'homme, qui corrompent le sang de nos veines et troublent l'harmonie de notre essence vitale. Si l'on remontait à l'origine de chacune des perturbations que l'on remarque dans une organisation malade, on y constaterait infailliblement l'action d'un ou de plusieurs des sept fléaux qui ravagent le monde physique et moral : nous voulons parler des sept péchés capitaux. C'est le défaut de soumission aux lois tracées par Dieu lui-même, et sanctionnées par l'aveu de notre conscience, qui a introduit la maladie dans la famille, et, par suite, dans l'individu. C'est cette agglomération dans l'air de fluides vicieux, incapables, par conséquent, de maintenir l'équilibre des forces de la nature, qui prennent leur vertu dans les rayonnements spirituels de la collection humaine; c'est, disons-nous, cette agglomération de fluides destructeurs, désunis, dissolvants, inharmoniques, aggravant l'un par l'autre leur influence délétère, qui infecte, si l'on peut ainsi parler, le fluide universel, dont elle change le principe vivifiant et régénérateur en un principe impuissant à produire les phénomènes salutaires qu'il est appelé à développer, ou même, trop souvent, en un principe

dangereux et pestilentiel. De là les pestes, les épidémies, les bouleversements et les révolutions de toutes sortes qui dérangent le concert des éléments à des périodes plus ou moins rapprochées, selon l'état moral des sociétés, et qui, sans être des punitions immédiates de Dieu, sont bien réellement des conséquences de la transgression des lois immuables établies, dès l'origine, par sa justice miséricordieuse. On voit ainsi qu'il existe entre l'homme et la matière, sur laquelle il a reçu le don d'exercer une souveraineté toute-puissante, une véritable solidarité de bonne ou de mauvaise direction : privée de toute initiative, elle devient un miroir fidèle des défauts ou des perfections de celui dont elle reçoit l'impulsion et le mouvement.

Afin d'arriver sans effort à l'exercice instantané de ce pouvoir omnipotent, l'homme, centre intelligent et moteur de toutes les choses créées, seul être ici-bas doué de la faculté délibérante nommée *libre arbitre,* l'homme avait reçu, dès le jour de sa formation, une quantité suffisante du souffle divin pour dominer la nature entière et pour la rendre soumise à ses besoins et à ses caprices. Cette puissance, dont les phénomènes magnétiques nous donnent une idée restreinte, et que nous appelons *puissance adamique,* du nom de notre

premier père, qui seul l'a complétement possédée avant l'incarnation du Verbe, fut perdue pour lui par suite de la confusion adultère qu'il établit entre son être, pur esprit, et la matière, son esclave, en adoptant les mœurs et le genre de vie des animaux grossiers et inintelligents, sur lesquels il perdit en même temps sa supériorité et sa domination originelles.

Alors, puisant au sein de sa mère un germe de corruption, produit du péché ramenant au péché, l'homme devint sujet à la maladie, Protée aux mille formes qui change et varie à chacune de ses apparitions, au point de faire douter de son identité, en raison de la nature différente des erreurs et des passions qui l'ont enfanté. Et chacun de nous trouva en lui-même et dans le contact incessant de ses semblables, déchus comme lui, une source intarissable d'effluves morbides qui changèrent l'air qu'il respira en un véritable poison, dont chaque gorgée, en passant par ses lèvres, retournait à la masse augmentée d'une nouvelle propriété destructive.

Depuis la chute d'Adam, cette désorganisation du physique par le moral a toujours été en progressant, subissant toutefois des diminutions ou des recrudescences, selon le plus ou moins de pureté des généra-

tions; et cet ordre de choses contre nature ne peut cesser définitivement qu'au jour où l'on comprendra le double sens de la mission du Fils de l'homme, qui est venu apporter au monde non-seulement la santé des âmes, mais aussi la santé des corps, renfermées toutes deux dans un même mot : *Salus*.

Les apôtres, outre le pouvoir d'absoudre les pécheurs, avaient encore celui de guérir les malades. Cette seconde prérogative de leur apostolat était la conséquence de la première : en effaçant le péché par l'effusion du Saint-Esprit qui les animait, ils guérissaient, par le même acte, la chair du pénitent qui, par la foi, se mettait en communion avec eux. Aussi voyons-nous, dans les premiers siècles de l'Église, ces saints dispensateurs de la parole de Dieu opérant des guérisons dans des cas où la science humaine ne trouvait plus ni espoir ni remède, et montrant à la foule étonnée un corps plein de vie et de force là où elle ne comptait plus trouver qu'un cadavre sur le point de servir de pâture aux vers du tombeau.

Plus tard, l'Église, entravée par la mauvaise volonté du plus grand nombre, paralysée dans son action divine par l'incroyance presque générale, subissant elle-même en partie la démoralisation qui enveloppait la

terre comme une atmosphère de malédiction, abandonna les corps à la souffrance, et, renonçant à guérir des ingrats qui refusaient ses soins et qui l'en raillaient, elle livra nos organes à Satan, comme avait fait saint Paul pour le disciple incestueux, se dépouillant ainsi de la moitié des prérogatives attachées au sacerdoce que Jésus-Christ lui avait conféré.

L'homme, en s'épurant, en se sanctifiant, en s'identifiant avec le Saint-Esprit, acquiert une plénitude de force et de santé dont son corps ne paraissait souvent pas capable. Retrempés au foyer de la vie, ses membres se développent et se fortifient, sa poitrine se dilate, son visage resplendit d'une beauté surhumaine, et, s'incorporant au souffle éternel, il devient tout-puissant à conjurer les atteintes du mal physique, qui n'a de pouvoir sur nous que celui qu'il puise dans le concours involontaire que nous lui prêtons.

Mais l'efficacité de cette attraction des effluves vitales et régénératrices, résultante proportionnelle à son degré de sainteté, ne se borne pas à lui donner le privilége de se les assimiler selon ses besoins personnels; il a encore le pouvoir de les dispenser à ses frères au moyen de la charité, *en faisant rayonner sa vie* sur ceux d'entre eux qui, moins parfaits que lui, sont en

core en butte aux atteintes du mal et de la douleur. C'est de cette manière que guérissaient Jésus et ses apôtres, qui apportèrent au monde nouveau le seul mode de guérison universel, direct et certain, en rendant la vie à l'enveloppe matérielle de la créature par l'effusion sur elle du principe de vie dont elle émane. Aussi Jésus et ses apôtres ont-ils été, à notre avis, les plus grands des médecins anciens et modernes.

Nous pensons que de toutes les œuvres agréables à Dieu, celle qui consiste à donner une partie de soi-même, le parfum de son sang, la force de ses entrailles, la foi de son âme, les trésors acquis par le mérite de ses œuvres, est, sans nul doute, la plus capable d'attirer sur son auteur les grâces et les bénédictions dont le Père invisible ne cesse de combler le plus humble et le plus inconnu de ses enfants : c'est pourquoi l'art de guérir est, selon nous, un art réellement divin et évangélique.

Héritier d'une partie de la mission des apôtres, le médecin doit donc vivre en dehors du cercle des intérêts, des ambitions, des préoccupations futiles de ce qu'on est convenu d'appeler le monde, afin de conserver intactes la foi et la pureté de son cœur, qui sont les talismans à l'aide desquels, rendant son propre

corps plus robuste et plus sain, il pourra faire participer les autres aux précieux avantages qu'il a su conquérir. Nous venons de le dire, entre sainteté et santé, entre péché et maladie, entre croyance et guérison, nous ne trouvons aucune différence. Être médecin, c'est, aidé par les enseignements de la science humaine, faire l'aumône du trop plein de sa foi, de la surabondance de sa grâce, au moyen de ce sublime abandon d'une partie de soi-même qu'on appelle charité.

Le moyen le plus usité pour répandre ainsi sa vie au dehors et la faire partager aux êtres en proie aux douloureux vertiges du mal physique, est l'imposition des mains sur la personne dont on veut augmenter les forces ou calmer les tortures De nos jours, cela s'appelle magnétiser (*), c'est-à-dire, *attirer, fondre en soi-même,* du mot latin *magnes,* qui veut dire aimant. Cette science, d'origine céleste, puisqu'elle consiste à mettre en rapport *les esprits,* ou mieux, *les corps fluidiques* de deux âmes, se perd dans la nuit des temps, et remonte indubitablement à l'époque où les créatures organiques avaient un commerce journalier avec les créatures inorganiques du monde invisible.

(*) Voir la note n° 14.

Elle fut connue des prêtres de presque toutes les religions primitives, et, sous divers noms, elle était pratiquée chez les Hébreux, chez les Assyriens, chez les Égyptiens, et même chez les peuples moins civilisés de l'Asie indienne, où les sectateurs de Brahma la pratiquent encore de nos jours.

C'est dans le recueillement de la vie extatique que les ministres des différents cultes anciens et modernes, fortifiés par la tempérance et la chasteté, ont retrouvé cette puissance magique dans le sein du grand Dieu de l'univers, dont on se rapproche toujours par la pureté, lors même qu'on ne le connaît pas. Chez les Grecs, celui de tous les peuples anciens qui s'éloigna le plus de la voie qui conduit à l'intuition des choses divines, par suite de son goût enthousiaste pour les beautés matérielles et les plaisirs des sens, il y avait dans le temple d'Esculape des *dormeurs* (*somniatores*) que les disciples de ce dieu *magnétisaient*, et dont ils se servaient pour découvrir les causes des maladies et en indiquer les remèdes (*). Mais ce ne fut qu'après la venue de Jésus-Christ, et chez les chrétiens, que l'homme, ayant la révélation complète de son origine et des hautes destinées auxquelles il est appelé, cen-

(*) Voir la note n° 15.

tupla les effets de cette faculté surhumaine qu'il tient du premier homme, et qui n'existait chez lui qu'à l'état latent et comme endormie dans la débilité de sa nature charnelle. Alors seulement, son esprit et son âme, sublimisés par le souffle de Dieu, acquirent cette force rayonnante, par la vertu de laquelle les martyrs et les saints, annihilant la matière qu'ils dominaient, firent des prodiges mille fois plus admirables que ceux opérés pendant la période adamique, puisqu'ils étaient accomplis en connaissance de cause et en vue d'amener un progrès qui devait être utile à tous. C'est en ce sens que nous considérons Jésus et ses apôtres comme les types et les modèles des médecins à venir, auxquels ils ont apporté, pour ainsi dire, le dernier mot et la raison de la science avec le moyen de la sanctifier : c'est en ce sens que nous regardons le magnétisme curatif comme un des mille bienfaits apportés sur la terre par le Sauveur des hommes.

Cependant, comme il n'est rien ici-bas qui ne puisse être terni ou détourné de sa véritable cause par le mensonge et par la mauvaise foi, dignes auxiliaires des maux de toute nature que l'homme s'est créés à lui-même, il s'est trouvé, bien qu'en petit nombre, des adeptes de la science magnétique qui, enivrés des

merveilleux résultats de leurs expériences, ont osé avancer que notre divin Maître n'était qu'un magnétiseur plus habile qu'eux-mêmes, mais qu'il ne tiendrait qu'à eux d'effectuer, quand bon leur semblerait, les miracles et les guérisons relatés dans les saints Évangiles.

Prendre le Christ pour un magnétiseur, c'était confondre l'effet avec la cause, comme le leur a parfaitement prouvé M. Henri Delaage dans son ouvrage intitulé : *le Monde occulte.*

Laissons parler notre jeune confrère, dont la plume élégante et révélatrice ranime peu à peu le cœur fatigué des déceptions sans nombre du positivisme, et fait vibrer en lui comme un écho des douces harmonies du ciel :

« La haine de Jésus-Christ est si violente dans les hommes pervertis, qu'ils ont recueilli dans leurs rangs, enrôlé sous leur bannière les magnétistes, et sans s'apercevoir de la folie dangereuse de ces rêveurs, ils ont armé leurs mains de glaives empruntés à l'arsenal de ces maniaques. Nous devrions peut-être répondre aux arguments tirés du somnambulisme contre la divinité du Christ par le mépris du silence; mais nous ne pouvons résister au désir de mettre en lumière l'ab-

surdité des doctrines des philosophes allemands, qui passent trente années de leur vie à forger contre le christianisme des armes qui volent en éclats au premier choc d'une épée française et catholique. Notre but, en faisant rayonner autour de la douce et pâle figure du Fils de Dieu l'auréole de son irrécusable divinité, n'est pas d'apporter aux roués sans conviction le concours de notre plume croyante ; nous répudions, au contraire, toute solidarité avec les hypocrites qui font du nom sacré de Dieu la serrure de leur coffre-fort, de la religion un frein qu'ils veulent passer dans la bouche du peuple pour dompter la fougueuse ardeur qui l'emporte invinciblement vers la liberté, la justice et la gloire; nous voulons émettre l'intime conviction de notre âme ; car les temps sont passés où l'on disait au peuple : Adore, et tais-toi. Maintenant, on ne ramènera la conviction en son cœur qu'en éclairant les vérités du christianisme de la brillante lumière de la lampe d'or de l'initiation, et en lui disant : Vois, et crois. Alors, comme le centenier, il s'écriera, en tournant son cœur avec amour vers la croix : « Cet homme « était vraiment le fils de Dieu ! »

« Nous allons réfuter la doctrine des magnétistes allemands et français. Nous tenons à indiquer tous les

écueils, afin que l'on puisse naviguer sans crainte pour sa foi sur la mer inexplorée du magnétisme, à l'aide de cet ouvrage, destiné, dans notre intention, à être la carte routière de tous ceux qui étudient cette science.

« Voici dans toute leur force les arguments fournis au scepticisme contre la Divinité par les magnétistes :

« Sous le règne de Tibère, on voyait en Judée un homme remarquable, du nom de Jésus. Sa chevelure, divisée en deux parties égales par une raie, indiquait un homme de la secte des Nazaréens (secte versée dans les sciences occultes et qui faisait profession de fraternité). Cet hommé parcourait les bourgades, les villes et les campagnes, suivi d'une foule nombreuse de peuple qu'il avait séduite par la beauté de ses traits, l'harmonie de son langage, la sublimité de ses discours, fascinée par les prodiges éclatants qu'il donnait en témoignage de sa divinité. » Après ce portrait rapide du Sauveur, les auteurs que nous entreprenons de réfuter expliquent ainsi les miracles de Jésus-Christ.

« Lorsque la philosophie entreprit de lutter contre le christianisme, elle comprit que des miracles du Christ était née la croyance des femmes, des enfants et du peuple à sa divinité. La philosophie nia donc haute-

ment que Jésus-Christ eût jamais opéré de prodiges; ces dénégations furent impuissantes. On ne nie pas un fait qui s'est passé devant plus de trois mille témoins. Les Juifs, plus habiles, tâchèrent de les expliquer en disant qu'il avait dérobé le nom de Dieu dans le temple; Julien l'Apostat en écrivant que d'autres, sans être fils de Dieu, en avaient fait avant lui. Aujourd'hui, que les sciences ont fait un pas, nous avons découvert les secrets moyens employés par le Nazaréen Jésus. Comme lui, par l'imposition des mains, nous guérissons les paralytiques, donnons l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, et rendons enfin le calme aux épileptiques, qui sont, sans aucun doute, ceux qu'en Judée on nommait possédés. » A ces objections tirées de l'imagination rêveuse des Allemands, nous allons répondre par l'exposé des phénomènes les plus magnifiques opérés par le magnétisme; ce parallèle montrera dans toute leur nudité la pauvreté de leurs arguments.

« Nous ne nierons pas que quelques somnambules, doués du don de prophétie, n'entrevoient les événements futurs; mais quelle incertitude, quelles vacillations dans leurs réponses! Le sphinx harcelé laisse bien tomber çà et là quelques lambeaux de son secret, mais

c'est pour les reprendre aussitôt et les retirer dans ses dents, comme une proie mal lâchée.

« Quant aux cures dues à l'action magnétique ou aux prescriptions somnambuliques, elles sont toutes dépourvues du signe caractéristique du miracle, l'instantanéité.

« Un grand nombre de magnétiseurs se sont vantés d'avoir égalé le Christ par leurs miracles, et il s'est rencontré des hommes qui ont eu la crédulité d'ajouter foi à leur parole; si ces thaumaturges avaient précisé davantage leur prétention et qu'ils se fussent vantés de ressusciter les morts, lequel de leurs trop crédules auditeurs aurait été assez simple pour écouter de sang-froid une semblable extravagance ?

« Nous avons répondu aux arguments, mais nous ne pouvons sans scrupule en rester là, car nous avons tourné la question, mais nous ne l'avons pas résolue. Vainqueurs aujourd'hui, nous pouvons être vaincus demain; car en résumé, nous n'avons prouvé que l'impuissance actuelle des magnétiseurs à égaler les miracles du Christ, et l'on peut parfaitement bien nous répondre qu'à mesure que cette science, encore débile et faible, comme tout ce qui est jeune, grandira, elle accroîtra sa souveraineté. Encore quelques

années, et l'enfant sera devenu un homme assez robuste pour pouvoir suivre noblement les traces laissées sur la poussière de Judée par les pieds du Christ. L'objection est sérieuse; elle semble invulnérable; nous en sommes heureux, et nous éprouvons une jouissance analogue à celle d'Hercule quand il étreignit contre sa large poitrine de héros les lions fauves du désert, et qu'ouvrant ses bras avec un sourire vainqueur, il les voyait tomber sans vie à ses pieds.

« Un professeur d'histoire naturelle au jardin des Plantes, Deleuze, homme de bien, qui employa le magnétisme avec succès à la guérison des maladies, a donné la première définition un peu précise du magnétisme, en disant que c'était *une émanation de nous-mêmes dirigée par la volonté.* Tout le magnétisme est contenu dans cette définition; car magnétiser, suivant l'opinion encore plus progressive de M. Émile Teinturier, c'est faire rayonner son individualité afin de l'infiltrer dans les veines d'un autre; c'est inoculer son essence vitale dans les membres de son sujet, en sorte qu'il devienne participant de la substance de son magnétiseur; c'est un moyen, en un mot, de faire part de sa santé à son ami malade, et par une réciprocité nécessaire, de faire part de sa maladie à son ami bien

portant. Cela établi, nous en tirons cette conséquence invincible, que chaque homme a un rayonnement spécialisé par son individualité, et que ce rayonnement possède une vertu d'une bienfaisance d'autant plus puissante que l'homme est plus vertueux dans le sens religieux de ce mot; car, dans le monde supérieur des causes comme dans celui de l'étymologie, faire son salut, c'est tout simplement travailler à l'épurement de son essence individuelle par la sanctification. Ces grandes notions de thaumaturgie une fois admises, on voit clairement que Jésus-Christ a opéré les miracles cités dans l'Évangile, parce qu'il était doué d'une individualité divine, par conséquent Fils de Dieu. Plus l'homme se rapprochera de Dieu par l'amour et la prière, plus il attirera en lui cette grâce sanctifiante qui plaît, charme et guérit. Il faut donc, ô fils de l'avenir, que par nos œuvres d'édification nous édifiions en nous un sanctuaire où l'Esprit de Dieu, qui parle par la bouche des prophètes et dissipe les ténèbres de la maladie, viendra résider avec délices. Tandis que les enfants de ce monde font de Dieu un homme, nous, enfants de la lumière, souvenons-nous que saint Paul nous a dit que Dieu s'était fait homme pour que l'homme se fît Dieu. »

Si tous les magnétistes pratiquaient leur science de la manière indiquée par M. Henri Delaage, s'ils connaissaient tous l'origine et le but de la puissance toute divine qu'ils emploient, ils feraient moins de théories ambitieuses, moins de vaines expériences, mais, soutenus par l'Esprit de ce Dieu qu'ils méconnaissent, et sans l'appui duquel ils sont semblables à des bulles gonflées d'air, ils feraient des miracles dont personne ne contesterait l'importance et l'utilité, puisqu'ils auraient pour résultat de rendre à ceux qui ont eu le malheur de le perdre le plus désirable de tous les biens, la santé, trésor sans lequel on ne peut en apprécier aucun autre.

Mais, va-t-on nous dire, vous pensez donc qu'il est possible de faire disparaître du monde les excès et les mauvaises passions qui, selon vous, sont l'unique cause de la souffrance et de la maladie des corps; ou, dans le cas contraire, vous espérez donc trouver des hommes assez saints pour remplir le rôle merveilleux que vous prétendez attribuer au médecin?... Non, nous ne pensons pas que le mal moral puisse jamais disparaître complétement de la terre sans le secours d'une révélation nouvelle, qui serait un don gratuit de la Providence que rien n'autorise à croire néces-

saire; mais nous sommes persuadé que, demeurant tels qu'ils sont aujourd'hui, les hommes, éclairés par la doctrine chrétienne, peuvent néanmoins arriver, sans beaucoup d'efforts, à un état de moralité relative qui ne tarderait pas à améliorer leur situation physique, et influerait même, dans une certaine mesure, sur les phénomènes atmosphériques du tourbillon qui enveloppe notre planète, conformément à l'opinion que nous avons émise plus haut. Au surplus, c'est parce que nous sommes à peu près certain qu'il se trouvera toujours des hommes égarés et portant empreints sur leur chair les stigmates des plaies de leur âme, que nous avons consacré ce chapitre à l'indication des moyens à l'aide desquels le médecin, devenu forcément croyant et magnétiseur, devra rétablir l'équilibre que ces infortunés détruisent en eux-mêmes. Quant à la seconde objection, elle tombe à l'instant, si l'on veut bien considérer qu'il ne s'agit pas pour le médecin d'être un saint, dans la rigoureuse acception du mot, mais seulement d'avoir la *foi fluidique* (*), et qu'il peut d'ailleurs suppléer à la pureté qui lui manque, en appelant près du malade un homme sain de cœur et de corps, pour déverser sur son organisme affaibli

(*) Voir la note n° 16.

une partie du calme et de la force vitale dont il surabonde. C'est au praticien habile et désireux de conserver une existence ménacée et toujours, quoi qu'on en puisse dire, nécessaire à l'humanité tout entière, c'est, disons-nous, au praticien dont l'âme est à la hauteur du ministère sacré qu'il exerce, à s'adjoindre un tel homme pour combattre le mal, qu'il reconnaît plus fort que lui, quand viendront les heures de crise que les enseignements de la science lui auront fait prévoir.

Pourquoi le prêtre ne remplirait-il pas cette fonction de charité effective si bien en rapport avec ses attributions apostoliques? Pourquoi le prêtre ne servirait-il pas d'intermédiaire entre le malade et le médecin, pour attirer sur l'un les bienfaisantes bénédictions du ciel, pour donner aux remèdes de l'autre la vertu salutaire qui leur manque? Pourquoi le prêtre, imposant les mains sur la tête du moribond, ne partagerait-il pas avec ce malheureux frère la sainteté vivifiante à laquelle il doit la puissance régénératrice qui vit en lui? Pourquoi le prêtre, le prêtre des campagnes surtout, ne serait-il pas lui-même tout à la fois dispensateur de la vie de l'âme et de celle du corps, théologien et médecin, c'est-à-dire réellement disciple et imitateur de Jésus-Christ?

En attendant que le vrai progrès nous amène encore une amélioration si désirable, nous aimerions à voir fréquemment cette alliance de l'homme de la science et de l'homme de Dieu. Ce serait un pas de plus vers l'état de perfection sociale que nos rêves de croyant nous font voir si prochain; ce serait une étape de plus dans le chemin verdoyant qui doit nous conduire au royaume de Dieu, guidés par les feux scintillants de l'étoile que nous apercevons, plus brillante encore que par le passé, dans le ciel vermeil qui environne la crèche de Bethléem ! Cette fraternité, cette union de l'Église et de la science, réunies pour ramener la paix dans le sein d'une créature sur le point peut-être de maudire celui de qui elle tient le souffle qui l'anime, cette incarnation nouvelle du Christ, qui est à la fois science, charité et pureté, jamais, sans doute, on n'aurait sujet de la regretter : le prêtre chrétien, en effet, fût-il même dénué de la surabondance de grâce qui doit être en lui, apporte en nos demeures comme une céleste réminiscence du recueillement mystique des sanctuaires, qui rend le repos aux cœurs alarmés et donne aux artères un battement plus égal et moins douloureux.

Hélas ! combien peu de familles, au milieu de ce

peuple français qui a sans cesse à la bouche le nom de chrétien dont il se glorifie, combien peu de familles appellent, aux heures suprêmes, les suaves consolations de l'Eglise sur le lit de la mère expirante, sur le berceau de l'ange blond qui se pâme sous la dent de ce lion dévorant qu'on nomme la douleur ! Hommes de l'avenir, prêtres et médecins chrétiens, c'est une lutte formidable que celle que vous aurez à soutenir contre l'incroyance et la routine; mais quelque chose nous dit que vous vaincrez, parce que, confiants dans la justice de votre cause, comme le grand Constantin, vous verrez sur vos têtes un signe éclatant qui vous rendra invincibles en vous promettant la victoire !

D'ailleurs, il suffit de jeter un regard sur l'histoire du monde pour remarquer que l'application des pratiques religieuses et magnétiques à la guérison des malades n'est pas une utopie imaginée par des rêveurs modernes. L'imposition des mains fut employée dans tous les temps pour calmer les souffrances et rendre à l'être affaibli la force et le courage qui lui faisaient défaut. Les païens, pour soulager et combattre les affections corporelles, avaient recours aux prêtres, qui furent les premiers à s'occuper des sciences médicales. Or, c'est à l'emploi du *magnétisme direct*,

plus encore qu'à la connaissance des plantes susceptibles par leurs propriétés d'augmenter ou de diminuer l'intensité du fluide vital dans les organes humains, que les disciples d'Esculape devaient ces cures merveilleuses dont la tradition nous a conservé la mémoire, et qui sembleraient difficiles à obtenir aujourd'hui même où la science, après vingt siècles de recherches, est arrivée par la chimie à la découverte de secrets qu'on ne pouvait soupçonner alors.

Les prêtres de Brahma, que nous citions tout à l'heure comme initiés à l'art de produire les phénomènes magnétiques depuis la plus haute antiquité, sont encore actuellement les médecins les plus recherchés de l'Inde. Chez les mahométans, certaines confréries religieuses s'occupent spécialement du soin de guérir, d'adoucir ou même de prévenir les maladies, et, chose étrange pour ceux qui ignorent la vertu curative et calmante que l'homme concentre en lui dans le silence de la vie contemplative, ces religieux, ignorants pour la plupart, réussissent plus sûrement et plus généralement que leurs confrères profanes qui ont passé la moitié de leur vie à étudier la médecine dans les écoles spéciales où on l'enseigne.

Ainsi, chez presque tous les peuples anciens et mo-

dernes, la guérison des corps a été et est encore confiée aux mêmes hommes que celle des âmes; ainsi le magnétisme, cette science *infuse*, qui excite la haine de nos savants et qui fait sourire nos incrédules, cette science *divino-humaine*, est aussi vieille que le monde et remonte jusqu'au Créateur...

Médecins du siècle des lumières, pourquoi rougiriez-vous de revenir au point de départ de votre science, si l'expérience vient vous apprendre que vous vous êtes égarés dans les mille sentiers du chemin, si la raison vient vous démontrer qu'il faut retourner sur vos pas pour atteindre la réalité de ce beau rêve que vous prenez pour une chimère et qu'on appelle la perfection? Pourquoi rougiriez-vous d'imiter le passé, si le passé, plus rapproché de la vérité que notre présent, peut vous aider à fonder l'avenir?

Souvenez-vous que Dieu parle de préférence par la bouche de l'enfant, et que les premiers siècles étaient l'enfance du monde!...

Craindrez-vous les railleries d'un vulgaire aveugle qui n'attend pour avancer que le premier pas d'un plus hardi que lui, vous qui n'avez pas craint de renoncer à ses faux plaisirs, à ses vains amusements, pour acquérir les trésors d'une science impuissante à

accomplir les miracles que vous espériez d'elle ?...

Disciples de celui qui fit parler les muets et qui rendit la lumière aux aveugles en échange d'un peu de foi qu'ils avaient en lui, serez-vous plus incrédules que les païens eux-mêmes, renierez-vous les œuvres du Nazaréen Jésus, votre maître, qui disait aux morts : « Levez-vous et marchez ! »

VII

LE CROYANT

VII

LE CROYANT

> Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion : celui qui habite dans Jérusalem ne sera jamais ébranlé.
>
> (*Psaume* 124.)

> Quand le cœur est sans foi, que faire de la vie ?
>
> BARBIER. (*Iambes.*)

Il y a dans l'air, d'ailleurs fortifiant, qu'on respire au dix-neuvième siècle, un insaisissable élément de destruction qui comprime les libres battements du cœur et qui fait perdre à l'âme son initiative et sa vitalité : ce redoutable et invisible ennemi, c'est l'incroyance, fille de l'aveugle scepticisme et mère de l'indifférence, mille fois plus aveugle encore !

L'incroyance ! qui, après avoir souillé les saints au-

tels, après avoir fermé les sanctuaires, après avoir renversé les temples, après avoir effacé dans les âmes tout sentiment de l'idéal et de l'infini, après avoir traité de folies et de fables les plus sublimes aspirations de l'humanité, ne tarde pas à se faire homicide, de déicide qu'elle était, en étouffant au sein de l'homme les passions élevées et l'amour du bien et du beau, qu'elle remplace par les grossiers instincts de la brute uniquement préoccupée des soins de la vie matérielle !

Nous avons essayé de démontrer, au moyen de nombreux exemples fournis par la tradition de presque tous les peuples, que la santé et la maladie des corps se gagnaient l'une et l'autre par le contact et les courants fluidiques qui se dégagent des molécules corporelles, soit naturellement, soit par un acte de la volonté ; nous avons essayé de démontrer que cet état de santé ou de maladie acquérait une intensité plus ou moins marquée, soit dans l'individu, soit dans la masse, selon le plus ou moins de pureté de la *collection humaine* qui établit ce contact et ces courants ; nous avons essayé d'indiquer, en nous appuyant encore sur les données de la tradition, que c'est aux vertus et aux vices de cette même *collection humaine* qu'on doit attribuer

la pureté ou l'impureté de ces émanations fluidiques, sources de vie ou de désorganisation ; nous avons fait voir que tout chrétien est moralement tenu de partager avec ses frères malades l'exubérance de santé qu'il doit au calme et à la sainteté de son esprit : qu'à l'avenir il n'y aura plus de différence entre le sacerdoce du prêtre et celui du médecin, et que, aidés et complétés l'un par l'autre, ils s'adjoindront, sans crainte ni orgueil déplacés, pour combattre le mal et la douleur physiques, ceux qui, n'étant ni prêtres ni médecins, possèdent néanmoins une force spirituelle assez grande pour agir efficacement sur un organisme lésé et lui rendre l'équilibre qu'il a perdu.

Dans ce chapitre, nous allons montrer comment la même mutualité d'influences saines ou pernicieuses existe entre les âmes, et comment les vices ou les faiblesses d'un seul homme, d'une seule famille, d'une seule nation, peuvent couvrir de deuil la terre tout entière, non-seulement en propageant jusqu'à ses extrémités les plus lointaines, comme nous venons de le dire plus haut, les pestes et les fièvres qui rongent les chairs de leurs victimes comme la tunique empoisonnée de Nessus, mais surtout en développant à l'infini dans les multitudes les furieuses frénésies de l'âme abandonnée

à elle-même, qui se torture de voluptés et s'enivre de déceptions. Nous allons montrer comment la démoralisation morale d'un petit nombre peut influer mortellement sur tous, en vulgarisant, par l'exemple et par l'attraction délétère du mal, cet orgueil satanique de la raison qui veut tout embrasser, tout posséder, tout diriger, repoussant le lendemain ce qu'il admettait la veille, puis revenant encore à ses premières inspirations, et se servant de son essence immortelle pour maudire sa propre immortalité, semblable à la Phèdre antique, qui sut changer l'amour en poison, c'est-à-dire la lumière en ténèbres!

Nous allons montrer qu'à l'avenir tout homme intelligent, tout homme sage, tout homme ami de son propre bonheur, sera chrétien et croyant, ou, en d'autres termes et pour employer le langage du siècle, *libéral et progressiste.*

Lorsque nous remontons à l'origine de chacun des peuples anciens, qui furent nos précurseurs dans la civilisation, nous trouvons la foi soutenant les hommes jusque dans leurs moindres actions : la foi naïve, la foi sans réserve, la foi s'ignorant elle-même, la foi se ressentant encore du commerce de la créature avec son Dieu. Là, pas de controverses, pas de dissensions,

pas d'hérésies, nous dirons même plus, pas encore de polythéisme : un seul Dieu reconnu tacitement et unanimement de tous, humblement adoré comme la cause première de toutes choses, comme le producteur de tout bien, comme le préservateur de tout mal. Là, pas encore de Dieu terrible et vengeur, pas encore de menaces de châtiments sans fin, pas encore de terreurs superstitieuses et folles, mais l'amour infini et irréfléchi d'une famille simple de cœur et reconnaissante envers le père chéri de qui elle tient son existence et son bonheur ! Ce n'était déjà plus, à vrai dire, le temps de la splendeur adamique, puisque, lors de la formation des peuples, les hommes avaient quitté leur premier berceau pour se répandre çà et là sur l'étendue des terres qu'ils devaient peupler; ce n'était déjà plus le temps où les fils de l'Éternel, dans la plénitude de leurs droits, partageaient avec le père la direction de leur immortel héritage : les aînés étaients morts par suite de l'animalisation de leur substance, conséquence de la première faute, après avoir renoncé à la plus belle part de leur immense patrimoine; mais les plus jeunes vivaient encore, et s'ils ne pouvaient jouir de la céleste fortune dont leurs frères imprévoyants les avaient privés, ils se souvenaient au moins de ce qu'avaient

été ces frères, ils n'avaient pas oublié que les archanges leur étaient soumis et qu'ils dominaient jadis les Vertus des cieux et les Dominations elles-mêmes! Moins heureux sans doute que leurs fortunés devanciers, mais pleins de confiance dans les mérites de leur expiation et dans la mystérieuse promesse de rachat qui leur venait du ciel, ils se souvenaient, ils pressentaient, ils croyaient, et leur vie s'écoulait dans une attente résignée et pleine de charme...

Il ne faut pas croire que la tradition de la royauté primitive de l'homme ne fût conservée que par le peuple juif : la vérité est une et toutes les nations l'ont connue et précieusement gardée pendant un temps plus ou moins long. Cela est tellement vrai, que saint Augustin, que l'on n'accusera certes pas d'impiété, dit quelque part que la vraie religion fut de tous les temps.

L'âge d'or tant vanté par les poëtes païens ne fut autre que cette période dont nous venons de parler, qui suivit immédiatement celle que nous nommons *adamique*. Plus tard, fractionnée en une multitude de sociétés et de peuples qui colonisaient sans cesse pour donner naissance à d'autres sociétés et à d'autres peuples, la race humaine, s'accroissant chaque jour dans d'énormes proportions, comme

un chêne aux mille branches destiné à couvrir l'univers de son ombre et à élever ses robustes rameaux jusque dans les régions de l'immensité, la race humaine, de plus en plus pécheresse, oublia la tradition conservée seulement par un petit nombre d'élus qui la voilèrent sous des formules et des symboles capables de la rendre palpable aux sens grossiers de leurs contemporains. Ces élus sont les révélateurs et les prophètes qui ont fondé les religions et les cérémonies religieuses à l'aide desquelles les profanes pouvaient remonter à leur insu jusqu'aux causes premières et rendre à la Divinité un hommage médiat, seul en rapport avec l'infirmité de leur nature intuitive.

Chez les Hébreux, qui avaient conservé une notion plus exacte et plus familière à tous les membres de leur nation du grand acte de la création du monde et des vicissitudes qui suivirent la chute du premier homme, les révélateurs et les prophètes se trouvent en plus grand nombre et plus explicites dans leurs révélations que parmi les autres peuples, qui n'auraient pu comprendre la sublimité de leurs enseignements.

Chez les païens, au contraire, les symboles sont plus voilés, plus multipliés, plus éloignés de leur véritable sens, le petit nombre d'hommes qui avait su conser-

ver au milieu de l'erreur générale la notion du vrai se trouvant forcé, pour ainsi dire, de leur diviser Dieu afin de leur faire comprendre la diversité de ses attributs.

Toutefois, ceux d'entre les profanes qui, séduits par le charme des études métaphysiques et désireux de connaître l'origine des phénomènes qu'ils avaient sous les yeux, se sentaient assez forts et assez sûrs d'eux-mêmes pour renoncer aux routines de la vie commune et vulgaire et mépriser des jouissances qui n'aboutissent qu'au dégoût et au mépris de la vie, pouvaient, par l'initiation (*), se rendre possesseurs des lumières de la tradition, afin de les transmettre à leur tour à ceux qui oseraient les suivre dans cette voie sublime.

Ainsi s'explique la profonde connaissance de Dieu, du monde et du pouvoir humain que nous remarquons dans les œuvres de certains philosophes de l'antiquité païenne; ainsi s'explique la similitude qu'on reconnaît entre les doctrines de leurs philosophies et la doctrine de la vraie religion; ainsi s'explique la connaissance que certains d'entre eux ont eu de l'unité divine en trois personnes.

Mais, dira-t-on, que faut-il conclure de tout cela?

(*) Voir la note nº 17.

Que la foi est la source première du bonheur ici-bas ; que la foi naît de la notion des destinées humaines qu'on ne peut trouver que dans la tradition ; que c'est en s'éloignant de cette tradition, dont ses regards affaiblis ne pouvaient plus percer les mystères, que l'homme perdit le repos et du même coup la joie du cœur, la confiance en lui-même, la résignation aux douleurs présentes, l'espoir en la régénération à venir ; que, seuls parmi les païens, les philosophes initiés aux vérités éternelles jouissaient de la plénitude de vie et de force qu'il nous est permis de posséder dans cette vie transitoire ; que la religion chrétienne en vulgarisant, en répandant dans les multitudes, en offrant à tous, au savant comme à l'ignorant, les inappréciables bienfaits de l'initiation aux secrets de la sagesse divine, a donné au monde l'unique moyen de faire son salut, non-seulement dans la vie future, mais encore dans la vie présente.

Examinons maintenant l'état d'une société qui n'a plus la foi pour consolatrice et pour appui. Transportons-nous au milieu de ce grand peuple romain, qui fut le plus puissant et peut-être le plus éclairé des peuples de l'antiquité, et jetons les yeux sur lui quelques années avant la naissance du Sauveur.

Les Dieux avaient encore des temples, mais ces temples étaient le plus souvent muets et déserts; il y avait encore des cérémonies religieuses, mais ces cérémonies n'avaient plus de but sérieux, plus de signification sacrée, plus d'influence morale : c'étaient uniquement des réjouissances publiques dont le culte divin n'était que le prétexte; il y avait encore des prêtres : mais ces prêtres, privés par leurs débauches du sens intuitif, bafouaient en secret le Dieu qu'ils servaient et ne feignaient d'y croire qu'afin d'en imposer au peuple et de conserver sur lui une autorité qui leur échappait de jour en jour; il y avait encore des augures, des devins, des pythies : mais ces thaumaturges, ignorants des premiers éléments de l'art divinatoire, incapables surtout d'élever leur esprit, appesanti par la luxure et la bonne chère, jusqu'à la contemplation des arcanes infinies que le Créateur ne découvre qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par l'amour pur et la mortification, ces thaumaturges n'étaient plus que des machines ou des charlatans; il y avait encore des vierges consacrées à Vesta : mais la tunique blanche qui les enveloppait comme une armure de chasteté servait le plus souvent à cacher les souillures de leurs corps flétris par l'attouchement de prêtres infâmes...

Qu'arriva-t-il de cette démoralisation parmi des hommes destinés à moraliser les autres? Ce qui arrive toujours en pareil cas : la multitude imita ses directeurs et les surpassa en dévergondage. Les prêtres insultaient la Divinité, le peuple insulta à la fois la Divinité et les prêtres ; les prêtres se moquaient entre eux des pratiques mystérieuses du culte dont leur âme obtuse ne pouvait plus saisir la raison cachée, le peuple se moquait à la fois des pratiques du culte et des prêtres, qu'il considérait à juste titre comme des bateleurs effrontés gorgés d'or et de viandes, ne cherchant qu'à vider la bourse des niais et des crédules, dont ils riaient sous cape après les avoir dépouillés.

Telle était la situation du prêtre envers le peuple : le prêtre tirait du peuple un bénéfice honteux, et ce dernier ne tirait plus du prêtre que le mépris des Dieux, l'amour effréné des plaisirs sensuels, le doute à l'égard de toute morale et de toute vérité, enfin, et comme dernier terme, l'incroyance, pis encore, l'athéisme!

La société tout entière se ressentait de cette épouvantable dégradation : avec des richesses on arrivait à tout. L'amour n'était plus qu'un objet de commerce ; le mariage n'était plus qu'un vain simulacre, et, selon l'expression spirituelle d'un historien : « Il était

plus facile de faire une déesse qu'une honnête femme. » Les charges et les hauts emplois s'obtenaient à prix d'or ou étaient la récompense de lâches complaisances; l'empire lui-même était une denrée que l'on livrait au plus offrant. Toutes les nobles passions étaient mortes au cœur de ces hommes dont les ancêtres avaient étonné l'univers par leur invincible vaillance et par l'éclat de leurs vertus : pour mieux dire, ces hommes n'avaient plus de cœur, car le manque de foi rend l'homme pareil aux bêtes sauvages, qui ne trouvent de plaisir que dans la satisfaction de leurs appétits voraces et sanguinaires. Aussi les descendants des Brutus et des Scipion ne désiraient plus que deux choses : « Du pain et des spectacles ! » Du pain, acheté par les plus basses concessions, par la renonciation à l'exercice de leur libre arbitre, par le sacrifice dégradant de leur personnalité ; des spectacles, où l'on voyait périr sous la dent des lions et des tigres des milliers de victimes innocentes dont les râles d'agonie excitaient les applaudissements de cette plèbe sans entrailles !

Voilà où le mépris des choses divines avait conduit Rome, cette maîtresse du monde qui exerçait sur lui un tel empire, qu'il n'agissait que par elle et comme elle. Voilà dans quel gouffre de honte et de malheur

l'athéisme avait précipité le genre humain, quand les apôtres du Verbe de Dieu vinrent lui montrer la voie qui mène aux portes du ciel, avec l'aide de la foi rendue féconde par l'espérance et surtout par la charité !...

Depuis dix-huit cents ans, l'œuvre de Jésus-Christ n'a pas vieilli. Émancipé et renouvelé par lui, le monde entier a entendu sa parole ; mais, égarés par des philosophes matérialistes dont l'esprit était incapable de regarder en face la lumière d'en haut, trompés par d'orgueilleux savants qui ignoraient que la sagesse est au-dessus de la science et finit tôt ou tard par la mettre en déroute, les chrétiens, au commencement du siècle dernier, furent sur le point de succomber aux égarements qui renversèrent jadis la puissance romaine, et c'est à cette corruption passagère, à cette incroyance de quelques hommes, à cet oubli d'un instant que nous devons le doute et l'indifférence en matière religieuse qui nous affligent encore aujourd'hui.

Or, les fruits de cette peste morale, voulons-nous les connaître et les observer? Jetons les yeux autour de nous : nous y verrons, bien que mitigés par le progrès réalisé par le christianisme, tous les vices et toutes les exagérations de la société romaine. Même mépris, des autels et de leurs ministres, même éloignement

des pratiques du culte; même libertinage, même adultération de l'amour; même esprit de discorde et de désunion; même soif de richesse et de luxe; même dégoût des plaisirs simples et purs; même besoin d'excentricité.....

M. le docteur Brierre de Boismont, dans son savant ouvrage sur *le suicide et la folie-suicide*, remarque très-judicieusement que la dangereuse manie du meurtre de soi-même a toujours progressé dans les siècles impies, et considérablement diminué dans les siècles croyants, preuve bien grande qu'à l'homme blasé, qu'à l'homme qui a perdu famille, amis, fortune, honneurs et illusions, il ne reste plus que la mort pour refuge s'il ne connaît pas Dieu, le grand consolateur de toutes peines et de toutes misères.

Analysons quelques passages de l'intéressant travail de M. Brierre de Boismont :

« ..... Au moyen âge, les idées générales sur le suicide commencèrent à se modifier. Le christianisme, en offrant aux hommes la sublimité de sa doctrine, en commandant la résignation, en promettant les récompenses du ciel comme une compensation des peines supportées patiemment sur la terre, contribua beaucoup à diminuer le nombre des malheureux qui atten-

taient à leurs jours. Cependant il fallut plusieurs siècles et la menace de peines terribles prononcées par les conciles pour triompher de la funeste tendance au meurtre de soi-même, que le paganisme avait laissée derrière lui après sa disparition, et que le malheur des temps contribuait d'ailleurs à augmenter. En effet, l'irruption des barbares, les guerres et les brigandages de cette époque tourmentée, avaient produit dans les âmes une incurable tristesse qui, passant du tumulte de la société dans la solitude des cloîtres, s'était emparée d'un grand nombre de religieux. Ce mal, que saint Jean Chrysostome désigne sous le nom d'*athumia,* préoccupa vivement la sollicitude de l'Église chrétienne; mais l'excellence du culte évangélique, l'organisation sociale établie presque partout par les évêques, la présence de la femme au sein de la famille, sa douce et pieuse influence sur l'éducation donnée aux jeunes enfants, furent les causes qui firent peu à peu cesser presque entièrement le mal redoutable dont nous parlons.

« Lorsque le moyen âge disparut à son tour et fit place aux temps modernes, lorsque la foi diminua dans les âmes, le suicide se montra plus fréquent. Au seizième siècle, le relâchement des croyances reli-

gieuses, l'amour de la littérature et de la philosophie anciennes, la liberté d'examen augmentèrent encore le nombre des suicides...

« Vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, certains livres qui eurent un grand retentissement contribuèrent à propager le suicide. Nous ne ferons qu'indiquer les types de Saint-Preux, de Werther et de René. Sans même remonter si loin, combien d'œuvres contemporaines ne portent-elles pas l'empreinte d'une langueur de l'âme, d'une tristesse, d'une *désespérance* de toutes choses qui se traduisent en vagues aspirations vers la mort !... »

De ce refroidissement général pour tout ce qui a rapport à la religion, doit-on tirer la conséquence que le monde est irrévocablement perdu? Est-ce à dire que la foi en est à jamais exilée ? Non, sans doute : la parole divine ne peut être stérile. Le christianisme, qui a renversé de fond en comble la civilisation du vieux monde pour y substituer une civilisation nouvelle, basée sur la justice et sur la charité, le christianisme doit faire disparaître, aux temps marqués, de cette nouvelle civilisation qui est son ouvrage, les abus qui s'y sont glissés par la suite des siècles. C'est à lui, c'est à ses tendances *essentiellement* libérales, que nous devons

les conquêtes de 89. Que le penseur s'interroge sérieusement, qu'il examine la marche des choses depuis l'origine des sociétés jusqu'à nos jours, et qu'il dise dans la sincérité de son cœur s'il croit que la Révolution française, cette aurore des progrès de toutes sortes (nous n'acceptons de la Révolution que ses réformes réellement utiles et même nécessaires acclamées par tous les hommes honnêtes, par Louis XVI lui-même, le royal martyr, et consacrées par notre nouvelle constitution impériale), qu'il dise s'il croit que la Révolution eût été rêvée et accomplie par d'autres hommes que par des chrétiens! Cependant la plupart des révolutionnaires se sont déclarés ennemis de la doctrine chrétienne, sans songer, sans doute, que ce qu'il y avait de bon, d'humain, d'acceptable, de praticable dans leurs essais de régénération parfaite, leur venait de cette même doctrine; sans songer que Jésus-Christ est le père et le premier propagateur de la liberté moderne; sans songer que, sans lui, ils n'auraient même pas l'idée du bien-être pour tous qu'ils poursuivent avec une énergie si souvent brutale et aveugle; sans songer que, s'il n'était pas venu briser les chaînes de l'esclavage et mettre un terme à l'épouvantable oppression des puissants et des forts, oppresseurs eux-mêmes

ou opprimés, maîtres farouches ou humbles esclaves, ils gémiraient dans le dégoût d'une vie hors nature et troublée par la crainte d'une mort sans espoir, fantôme si menaçant pour l'homme incroyant et sensuel; ou, répandant des larmes de sang mêlées aux sueurs d'un travail improductif pour eux, ils invoqueraient à grands cris cette mort comme la seule amie capable de les protéger contre leurs bourreaux !...

Ce que le christianisme a commencé dans le passé, ce que le christianisme continue dans le présent pour le bonheur universel, le christianisme l'achèvera dans l'avenir : son œuvre est à peine ébauchée (*)...

Quelques années de plus, et, semblable à un voyageur fatigué d'errer dans des solitudes arides et sans issues, *l'humanité tout entière, chrétienne par raison et religieuse par reconnaissance, se reposera dans les contrées bénies de la terre promise et ne formera plus qu'un seul peuple animé d'un seul esprit, celui de l'Évangile, d'un seul amour, celui d'elle-même qui est aussi celui de Dieu !*

Amour et foi ! telle sera la devise du croyant de l'avenir, et pour nous, la formule complète de la société future est contenue dans les lignes suivantes, qui en-

(*) Voir la note n° 18.

seignent à glorifier Dieu au moyen des sentiments du cœur, seul culte véritablement divin, seul hommage véritablement digne de celui qui a voulu souffrir une mort douloureuse et infâme, afin de donner à ses frères une vie pleine de gloire et de félicité :

« L'erreur (*) ou le mal n'est que la négation qui divise, l'exclusion qui sépare, la contradiction qui limite.

« Vous ne nierez donc rien, vous n'exclurez rien, vous ne contredirez rien; car vous êtes venus, au contraire, pour faire disparaître de ce monde toute négation, toute exclusion, toute contradiction.

« A ceux qui vous nieront, vous excluront et vous contrediront, contentez-vous de répondre :

« Pourquoi dites-vous à votre frère qu'il se trompe? Puisque vous devez être jugés par le jugement que vous portez de nous, c'est donc vous qui vous trompez vous-même en parlant ainsi.

« Pourquoi croyez-vous votre frère dans le mal ou l'erreur? Puisque vous devez être mesurés vous-mêmes à la mesure où vous l'avez mesuré, c'est donc vous qui êtes dans le mal et l'erreur en jugeant ainsi.

« Pourquoi condamnez-vous votre frère? Puisque en le condamnant vous vous condamnez vous-mêmes,

(*) Voir la note n° 19.

c'est donc votre propre condamnation que vous prononcez et non la nôtre.

« *C'est pourquoi, ô homme! qui que vous soyez qui jugez les autres, vous êtes inexcusable, car vous vous condamnez vous-même par le jugement que vous portez d'autrui.*

« Vous n'excommunierez quoi que ce soit, pas même l'excommunication elle-même. Vous ne direz anathème à quoi que ce soit, pas même à l'anathème lui-même.

« Car vous êtes venus, au contraire, pour faire disparaître de ce monde toute excommunication et tout anathème.

« A ceux qui vous frapperont d'excommunication et d'anathème, contentez-vous de répondre :

« Tout ce que vous croyez nous le croyons, tout ce que vous voulez nous le voulons; car notre croyance consiste précisément à admettre toute croyance, et notre volonté à accepter toute volonté, en nous faisant tout à tous.

« Que demandez-vous davantage? que nous excommuniions et que nous anathématisions avec vous les croyances ou les volontés que vous rejetez?

« *Mais, ô hommes! qui m'a constitué juge et diviseur entre vous?*

« Ignorez-vous donc que la vérité contient tout, parce qu'elle est absolue, et que l'amour embrasse tout, parce qu'il est infini ? Ignorez-vous que toute vérité et tout amour se consomment dans l'unité, qui renferme tout, parce qu'elle est universelle ? Ignorez-vous que le mal, l'erreur ou le péché, n'est que la négation qui divise, l'exclusion qui sépare, la contradiction qui limite ?

« Si vous êtes la vérité, le bien, l'unité, comme nous vous n'exclurez donc rien, en transfigurant tout dans l'Esprit d'intelligence et d'amour.

« Que voulez-vous que nous excommuniions et que nous anathématisions ? l'excommunication elle-même ? l'anathème lui-même ? mais le Christ ne nous a-t-il pas dit : « *Ne jugez point pour que vous ne soyez point jugés.* « *ne condamnez point pour que vous ne soyez point con-* « *damnés, remettez et on vous remettra.* »

« Remettons donc à l'exclusion elle-même son péché, pour que le nôtre nous soit remis. Ne la jugeons point, puisque nous serions jugés du jugement même que nous en porterions. Ne la condamnons point, parce que nous nous condamnerions nous-mêmes par cette condamnation.

« Contentons-nous de lui montrer qu'elle se juge elle-même en nous jugeant, se mesure en nous mesu-

rant, se condamne en nous condamnant, et que, si elle ne nous remet pas comme nous lui remettons, elle se constitue elle-même notre débitrice.

« C'est ainsi que nous accomplirons toute vérité, en accomplissant toute justice et tout amour; car il est écrit :

« *Désormais tout anathème, toute malédiction ces-*
« *sera.* »

CONCLUSION

RELIGION, MAGNÉTISME, PHILOSOPHIE

CONCLUSION

RELIGION, MAGNÉTISME, PHILOSOPHIE

Fonder une religion, c'est jeter un pont de la rive du temps à celle de l'éternité.

HENRI DELAAGE.

Par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'en dehors même de la religion il restât en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant.

LACORDAIRE.

Un peu de philosophie nous éloigne de la religion, beaucoup nous y ramène.

BACON.

Le soir, à l'heure où l'astre flamboyant du jour, disparu dans les brumes rosées du couchant, a cédé son trône de lumière à ses frères de la nuit, alors que, pa-

reilles à des lampes d'albâtre, les planètes scintillent sur l'azur blanchi du firmament, si, laissant derrière vous la ville et sa vie agitée, vous dirigez vos pas vers les larges plaines qui l'environnent, vous vous sentez saisi d'une vertigineuse admiration à la vue de ces mille diamants qui ruissellent à flots sur le grand manteau bleu de l'Eternel; vous sentez le frisson du néant courir jusque dans la moelle de vos os, en comparant votre infinie petitesse à l'infinie grandeur de ce vaste abîme dans lequel notre sphère roule emportée comme une parcelle d'atome; il vous semble que votre âme, attirée par l'immensité, se fait elle-même immensité; vous désirez de toute la puissance de votre être, brisant les liens fragiles qui vous tiennent attaché à la terre, participer à cette infinitude des célestes merveilles, et vous comprenez, par l'ineffable sentiment d'intuition qui vous domine, que cette soif d'immatérialité glorieuse, que cette passion d'infinies splendeurs ne peuvent se développer que dans une essence immatérielle, glorieuse et infinie comme elles!...

Quand votre esprit se perd dans cette rayonnante extase, vous reconnaissez que vous avez en vous quelque chose de la pensée du divin architecte de l'univers; vous éprouvez une partie de l'ardent bonheur qu'il

dut éprouver lui-même en contemplant l'ensemble de ses radieuses créations ; vous surprenez son souffle puissant bouillonnant en vos veines comme une lave de feu !..... Et, savant ou ignorant, riche ou pauvre, heureux ou misérable, vous êtes prêt à vous écrier dans un transport surhumain : *Seigneur, Seigneur, vous êtes vivant, et je vous sens ! vous êtes vivant, et je vous vois !...*

Eh bien ! ce sentiment indéfinissable qui nous transporte jusqu'au plus profond des cieux ; ce sentiment naturel et inné que nous éprouvons tous à de certains moments et comme malgré nous ; ce sentiment involontaire de la majesté de notre âme que la malice intéressée de certains philosophes a pu seule nier, par le plus inconcevable effort de l'orgueil humain ; ce sentiment consolateur qui élève l'homme jusqu'à la hauteur de son Dieu, est le sublime principe sur lequel repose toute religion qui n'a pas la tradition pour base.

Depuis l'époque où l'homme déchu n'a plus eu de communication directe avec le ciel, toutes les manifestations religieuses, anciennes ou modernes, n'ont pas eu, en dehors de la révélation des vérités primitives, d'autre point de départ pour arriver à la connaissance

de la Divinité; mais, résumant en lui toute vérité, le christianisme est la plus sublime expression de ce culte universel et irraisonné dont chaque créature est le temple.

Ce que tout homme étranger à l'initiation sentait en lui sans pouvoir l'expliquer ni s'en rendre compte, Jésus-Christ est venu l'éclairer d'une indestructible clarté (*); ce besoin de grandeur et d'immortalité que l'humanité tout entière porte au fond de son cœur, la religion chrétienne l'a pleinement et magnifiquement satisfait, puisque, selon l'expression de saint Paul, « Dieu a voulu se faire homme afin que l'homme puisse se faire Dieu ! »

Mais ce n'est pas assez de rendre en soi-même un stérile témoignage à la toute-puissance de Dieu; ce n'est pas assez de reconnaître la supériorité du dogme chrétien sur tous les autres dogmes qui se sont partagé la terre depuis la création; il faut encore rendre un hommage public à la vérité dès qu'on l'a reconnue, et ce n'est pas tout de prêcher l'Évangile par des paroles et même par des actes, il faut aussi se soumettre aux pratiques extérieures qui en sont le complément et la conséquence.

(*) Voir la note n. 20.

Fénelon l'a dit : « Le fond de la religion ne consiste dans aucune cérémonie extérieure ; elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai et dans l'amour du bien souverain ; mais ces sentiments intérieurs ne peuvent être sincères sans être mis comme en société parmi les hommes par des signes extérieurs et sensibles. Il ne suffit pas de connaître Dieu, il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion. Ces cérémonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans...

« Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son Créateur sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnelle à celui qu'il aime, enfin sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. Voilà la religion qui est inséparable de la croyance au Créateur. »

Or, nous sentons tous par nous-mêmes que cette croyance dont parle Fénelon se trouve dans toutes les âmes et se développe d'elle-même et instantanément

sous l'impression d'une émotion puissante, dans l'excès de la joie, dans la crainte du danger, à la vue du spectacle grandiose de la nature et des éblouissantes beautés de l'ordre universel, ou bien encore au bruit indécis du feuillage, au long murmure des vents sur les grèves, enfin chaque fois que se réveille en nous cet incompréhensible sentiment de puissance et de vie sans limites, qui n'est que le pressentiment de notre éternité... Et pourtant combien est restreint le nombre de ceux d'entre nous qui vont se prosterner dans un temple pour y déposer dans le sein de Dieu le trop plein d'amour qui agite leur cœur!

D'où vient donc cette inconséquence de l'homme avec lui-même? Pourquoi, de nos jours, tant de croyants, qui portent sur leur front la marque sacrée du baptême, vivent-ils indifférents et même hostiles à ce dogme d'amour et de fraternité qui correspond si bien aux idées généreuses de nos sociétés modernes? C'est que les hommes d'aujourd'hui sont avides d'indépendance et de liberté, et qu'ils ignorent que le christianisme peut seul donner la véritable liberté et la complète indépendance; c'est que les hommes d'aujourd'hui se sentent avec orgueil emportés sur la pente d'un progrès sans fin, et qu'ils ne com-

prennent pas que le christianisme est le point de départ de tout progrès, la source vive de toute amélioration bienfaisante.

Examinons la cause de cette erreur presque générale.

Dans tous les temps, il y a eu des hommes qui se sont piqués d'observer la loi plus exactement que les autres, et qui, égarés par un zèle excessif et mal entendu, ont fait un tort grave à la sainte cause qu'ils s'efforçaient de défendre. Chez le peuple juif, on les appelait les Pharisiens, ce sont eux qui ont fait crucifier le Seigneur. Au dix-neuvième siècle, on les appelle les intolérants : ce sont eux qui font de la religion un épouvantail, en en faisant la négation de toute lumière, de toute science, de tout art, de toute industrie, de toute découverte, de tout progrès (*); en en faisant la condamnation de tout développement matériel dans la société, de toute liberté dans la famille, de toute initiative dans l'individu. Ce sont eux qui s'effarouchent d'un mot hasardé, et qui anathématisent sans pitié une opinion douteuse; ce sont eux qui découvrent un crime là où il y a à peine une faiblesse. Ils se croient la clef de voûte de l'édifice religieux, et comme le lévite im-

(*) Voir la note n° 21.

prudent qui fut puni de mort, ils portent à chaque instant la main sur l'arche sainte, dans la crainte de la voir tomber. Ils font des hérétiques à force d'en chercher; en y mettant quelque bonne volonté, ils eussent trouvé Bossuet peu orthodoxe; ils eussent suspecté saint Paul d'impiété lorsqu'il prononçait leur condamnation en disant : « Est-il possible qu'il faille qu'on voie un frère plaider contre son frère! »

Certes, si le principe catholique n'était pas indestructible, ces chrétiens en démence l'auraient déjà renversé de fond en comble, car la religion, qu'ils se figurent servir, n'a pas de plus redoutables ennemis qu'eux-mêmes (*).

Dans leur aveuglement incroyable, ils ressemblent à ces cultivateurs malavisés qui font une guerre à mort aux petits oiseaux du ciel, afin, disent-ils, de conserver leur récolte, et qui la livrent sans s'en douter à la voracité des insectes rongeurs qu'auraient détruits ces pauvres maraudeurs inoffensifs.

En éloignant des autels la multitude qui se défie d'eux, ils éloignent de la cause de Dieu des milliers de défenseurs qui peut-être en eussent été les plus fermes soutiens. Aujourd'hui, comme jadis, ils cloueraient

(*) Voir la note n° 22.

Jésus sur la croix, et, il y a peu de temps encore, sans la sage intervention de notre France, ils auraient ébranlé l'édifice religieux, en conduisant le souverain pontife à sa perte ! L'Espagne, cette belle contrée si croyante et si chevaleresque, se ressouvient encore de leurs fureurs récentes ; l'Europe entière frémit de crainte et d'indignation à la seule pensée des maux sans nombre dont ils la couvriraient, si l'esprit de Dieu, qui réside en l'Église, ne diminuait de jour en jour le nombre de ces maniaques qui obstruent l'entrée du temple éternel comme les trafiquants que le Maître chassa le fouet en main ! ! !

En essayant dans ce volume de faire voir le rapport intime qui existe entre le christianisme, la science, l'industrie et les arts libéraux ; en essayant de rendre évidente à tous cette vérité, si évidente pour nous, que la doctrine chrétienne est mère de tout progrès réel et que tout progrès lui est avantageux, nous nous sommes proposé, plus encore peut-être que de confondre les incrédules et les philosophes, d'ouvrir les yeux à ces aveugles qui ne connaissent de salut que dans l'exagération d'un spiritualisme qui n'a rien d'humain, qui voient l'enfer s'ouvrir sous chacun de nos pas, qui trouvent que nos usines et nos machines à

vapeur sentent le soufre et que notre lumière électrique ressemble à l'œil de Lucifer! qui condamnent tout plaisir, même le plus innocent; qui prêchent le renoncement à tout lien d'amitié, à tout sentiment d'amour, à toute effusion de reconnaissance, sans se souvenir que le Dieu de l'amour et de la charité a dit à ses disciples : « Mon joug est doux et facile à porter; » et au docteur de la loi qui voulait le tenter en lui demandant quel était le premier des commandements divins : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même : c'est là la loi et les prophètes! »

Maintenant, qu'il nous soit permis de répondre par avance à une objection qui ne manquera pas de nous être faite à propos de cet ouvrage. Pourquoi, nous dira-t-on, mêler le *magnétisme animal*, cette science à peine ébauchée qui cherche à renverser toutes les autres, à l'éloge de ces mêmes sciences qui vous semblent si précieuses, et pourquoi surtout essayer l'alliance presque sacrilége du magnétisme et de la religion?

Nous pourrions nous étendre longuement sur ce sujet et démontrer que le magnétisme, loin de porter

aucune atteinte aux découvertes scientifiques, est appelé au contraire à jeter sur elles une clarté qu'elles ne sauraient trouver ailleurs; nous pourrions démontrer que le magnétisme est destiné à jouer, d'ici à peu de temps, un rôle immense dans le monde métaphysique; nous pourrions répondre que le magnétisme, manifestation directe de la puissance de l'homme par la foi, doit servir sans nul doute à autre chose qu'à retrouver des bagues et des bracelets perdus; nous pourrions répondre que le magnétisme, dont tant de gens ignorent encore l'existence, a déjà guéri et guérit chaque jour des milliers de nos frères abandonnés des adeptes de la science vulgaire; nous pourrions alléguer pour notre défense qu'un grand nombre de prêtres des plus éminents partagent notre opinion sur le magnétisme.

Nous pourrions répondre, en un mot, que le magnétisme, de l'avis des penseurs les plus graves, est l'aurore de l'avenir, la suprême conquête de l'humanité !

Mais, nous aimons mieux dire seulement :

C'est le magnétisme qui nous a dévoilé Dieu en nous mettant en rapport direct avec l'ange intérieur que nous possédons en nous et que nous appelons notre âme : c'est le magnétisme qui a fait notre conversion !

A ceux qui doutent, et qui néanmoins aspirent au bonheur du croyant, nous nous contenterons de dire : Faites comme nous ! faites du magnétisme....

Le magnétisme animal portera le coup suprême à la philosophie matérialiste, qui blasphème encore dans le râle de son agonie... Le magnétisme animal fera disparaître jusqu'au dernier vestige du siècle de Voltaire !

L'air que nous respirons est plein de murmures prophétiques qui nous font pressentir que la lutte ne sera pas longue et que le *rationalisme* a fait son temps.... (*)

Notre époque se tord dans le douloureux travail de l'enfantement, mais sa souffrance est bénie entre toutes les souffrances, car c'est la Vérité qui doit sortir de ses larges flancs !

Le monde entier répare le ravage des guerres et des divisions du passé dans les délices d'une paix qui ne doit plus finir ; les nations devenues adultes brisent les barrières qui les séparaient ; d'un pôle à l'autre les peuples fraternisent ; l'unité se fait en tous lieux : le règne de l'Esprit n'est pas loin....

Débarrassé pour toujours des nuages obscurs qui ca-

(*) Voir la note n° 23.

chent aux yeux du vulgaire ses immortels rayons, compris enfin dans son sens libéral et progressif, qui est son unique et véritable sens, le christianisme, œuvre impérissable du Verbe divin, sera le soleil glorieux de l'avenir!!

Arrière donc ceux qui voudraient tenter de s'opposer au mouvement sans fin de l'humanité! Arrière ceux qui voudraient arrêter le progrès dans sa course! C'est au nom du Christ que nous leur prédisons la ruine de leurs espérances insensées! Qu'ils renoncent à ce projet sacrilége dont ils porteraient infailliblement la peine : car le progrès c'est la pensée, c'est l'esprit éternel de Dieu, et *le péché contre l'Esprit est le seul* selon l'Écriture, *qui ne sera jamais pardonné!*

. . . . . .

Un dernier mot :

Au moment de quitter pour quelque temps nos chers lecteurs; au moment de reprendre avec ardeur le cours des études sérieuses à l'aide desquelles nous comptons revenir à eux mieux armé pour la lutte et plus digne de l'honneur qu'ils ont bien voulu nous faire en s'unissant de cœur avec nous pendant la lecture de ces quelques pages; au moment de clore ce manuscrit, que nous aimons parce qu'il renferme le

germe de toutes nos convictions et le programme complet de nos travaux à venir, nous ne pouvons résister au désir de remercier tous ceux de nos confrères en lettres (*) qui nous ont soutenu dans nos premiers essais de littérature légère, soit en nous aidant des conseils de leur expérience, soit en donnant à notre nom la publicité toujours si hostile aux nouveaux venus.

Puissent-ils nous conserver leur bienveillance dans la voie plus sérieuse où nous nous engageons aujourd'hui !

(*) Voir la note n° 24.

NOTES

NOTES

Note n° 1

Jésus-Christ proclame la puissance de l'homme collectif, lorsqu'il dit : « Si deux ou trois personnes s'assemblent pour prier en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles. »

Les expériences magnétiques, si multipliées de nos jours, viennent prouver d'une manière irrécusable l'existence en chacun de cette faculté de sanctifier et presque de diviniser son être, en le fondant, pour ainsi dire, en un ou plusieurs autres êtres semblables à lui.

C'est que l'Esprit saint ne manque jamais d'assister l'homme qui s'appuie sur ses frères et leur prête le concours de ses lumières et de sa force, pour arriver, avec leur aide, à un résultat utile et humain.

Sublime vérité révélée par le Fils de Dieu et qui ne devait, elle aussi, être comprise qu'au moment marqué par la sagesse de la Providence !

Note n° 2

—

Nous ne parlons pas des fictions *poético-philosophiques* de l'Égypte, de l'Inde, des Gaules, etc., etc., modernisées et remises en œuvre par certains de nos philosophes, au nombre desquels il faut mettre en première ligne le célèbre Jean Reynaud, auteur de *Terre et Ciel*, qui a fait pour la mythologie druidique ce que d'autres ont fait pour les mythologies égyptienne, indienne, etc., etc.

A tout prendre, ce ne sont pas là des systèmes philosophiques, encore qu'on y retrouve quelque chose de la vérité éternelle *revoilée* sous d'obscurs symboles, mais bien plutôt de brillantes rêveries revêtues d'une forme plus ou moins séduisante, plus ou moins raisonnable. Aussi, tout en admirant le talent des esprits poétiques qui les ont imaginées, on ne peut en faire une mention sérieuse, l'imagination échappant par elle-même à toute discussion et à tout raisonnement.

Note n° 3

—

A l'époque où vivait Galilée (1564-1642), la lunette d'approche était d'invention très-récente. Il en construisit une sur la description qui lui avait été faite de ce nouvel instrument, et ce fut à l'aide de cette lunette qu'il fit les découvertes astronomiques qui lui valurent tant de persécutions de toutes sortes de la part des inquisiteurs.

Note n° 4

—

Selon nous, l'avenir du magnétisme animal est immense; et si nous ne partageons pas complétement l'opinion de quelques adeptes enthousiastes qui le considèrent comme devant renverser la science de fond en comble, nous pensons du moins qu'il est appelé à la modifier et à l'éclairer sur bien des points.

Il y a quelques années, nous hasardions cette définition de la puissance magnétique, et ce n'était alors de notre part qu'une sorte d'intuition, une espèce de pressentiment de la vérité: *Le magnétisme animal est une manifestation passagère de la domination originelle de l'homme sur la matière, un retour d'un instant à la royauté adamique du passé, un avant-goût de la royauté chrétienne de l'avenir...*

Ce que nous pressentions vrai il y a quelques années nous est surabondamment démontré aujourd'hui. Le temps n'est pas loin où notre croyance en cette matière sera la croyance universelle.

Note n° 5

—

Le révérend père Lacordaire, dont nul ne contestera le génie puissant et l'intelligence transcendante, a consacré par un témoignage public l'existence incontestable des phénomènes magnétiques dégagés des exagérations ridicules dont le charlatanisme cherche à entourer cet état imposant de l'âme visitée par Dieu lui-même.

Note n° 6

—

Nous n'ignorons pas que l'esprit de l'Église est en général favorable au progrès; mais nous savons aussi qu'il s'est malheureusement rencontré, dans les siècles passés, des inquisiteurs assez fanatiques pour condamner Galilée et pour sacrifier des milliers d'autres victimes que leur aveuglement envoyait au bûcher, des prêtres assez ignorants de leur sainte mission pour participer aux massacres des huguenots par les catholiques; et c'est avec un profond chagrin que nous sommes forcé de constater qu'il y a encore aujourd'hui des hommes revêtus du caractère sacré de la prêtrise, qui ne craignent pas d'approuver ces horreurs, et qui osent exprimer leurs regrets de voir un tel régime à jamais aboli.

Ces insensés ont-ils donc le droit de se dire les disciples de celui qui n'aurait pas voulu, pour sauver l'univers, employer l'ombre d'une violence, et qui dit à Pierre, lorsqu'il tira son épée pour le défendre : « Remettez votre épée dans le fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée ! »

Note n° 7

—

C'est par cette vertu de la foi que saint Pierre marcha sur les eaux, et c'est pour nous en enseigner la puissance que Jésus lui fit accomplir cette action réellement miraculeuse pour ceux qui ignorent la souveraine influence du croyant qui a mis sa confiance en Dieu.

Note n° 8

—

L'élément matériel a aussi ses poëtes et sa poésie; seulement les écrivains de cette dernière catégorie semblent prendre leur rôle au rebours : au lieu de spiritualiser la matière, ils s'efforcent de matérialiser l'esprit.

Ceux à qui la Providence a donné des sens plus exquis, plus impressionnables, plus parfaits qu'aux autres hommes, ceux qui ont été créés pour admirer et faire admirer le bien et le beau, doivent élever leur âme, épurer leur corps et combattre ses tendances charnelles, s'ils veulent devenir réellement poëtes, c'est-à-dire inspirés et prophètes. S'ils s'abandonnent à leurs funestes penchants, s'ils lâchent la bride à leurs passions déréglées, alors, sans perdre complétement le don précieux qui leur a été accordé, ils le transforment en quelque façon, et le font servir, même à leur insu, à la déification de la matière qui les domine et qui les tient en servitude, et leurs écrits, qui devaient régénérer et moraliser le monde, ne sont plus pour lui qu'une occasion permanente de chute et de scandale.

C'est ce qui arrive aux poëtes en question.

Plus que toute autre, notre époque est féconde en écrivains de ce genre. Cependant il est remarquable, et cela est mille fois heureux, que, manquant en général de style et de pensée, ces esprits dévoyés manquent toujours de grandeur et d'élévation.

On en voit parfois ayant du talent, on n'en voit jamais ayant du génie.

Note n° 9

—

L'idée renfermée dans ces deux mots, l'*alpha* et l'*oméga*, est plus étendue qu'on ne croit d'abord.

Cela, pour nous, ne veut pas seulement dire : *Je suis le commencement et la fin*, mais encore : *Je suis le principe constitutif de toutes choses*. En effet, entre l'alpha et l'oméga se trouvent renfermés les signes à l'aide desquels on exprime toutes les pensées possibles, à l'aide desquels on désigne tous les êtres imaginables ; or, dans le Créateur se trouvent renfermées toutes les combinaisons et toutes les créations possibles du fini et de l'infini.

Note n° 10

—

On nous dira peut-être : « Ce qui fait l'artiste, c'est la foi dans l'art ; l'art est le Dieu qu'il sert ; tout autre culte lui serait inutile. » A ceux qui nous feraient cette réponse, nous adresserons ces simples questions : Qu'est-ce que l'art ? comment peut-il s'inspirer lui-même ?

Nous craignons bien qu'on ne puisse nous en donner d'autre définition que celle de Béranger, qui proclame naïvement « que l'art est l'art » ; singulière manière d'éclairer la discussion, qui nous rappelle malgré nous la réponse du bon Argan dans le *Malade imaginaire :* « L'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. »

Note n° 11

—

Dieu est le foyer de toute vérité, le modèle de toute perfection : la foi qui nous transporte dans le sein de Dieu, qui nous fait deviner son essence et ses attributs, est donc le seul principe de l'inspiration. Plus la foi est ferme et sincère, plus l'inspiration est vive et puissante.

On voit ainsi que la vie de l'art est plus réelle que la vie matérielle, en ce sens qu'elle émane plus directement de l'infini ; et c'est aussi pourquoi il est plus facile de sentir les beautés d'un chef-d'œuvre artistique que de définir le sentiment qui nous les fait admirer.

Note n° 12

—

Selon Schelling, « l'art, représentation des idées, est une révélation de Dieu dans l'esprit humain »

Note n° 13

—

Après avoir nommé M. Flourens, nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas, en donnant ici les quelques lignes qui terminent son ouvrage sur la *Longévité humaine;* elles sont une preuve de plus que, poussée très-loin, la science se rapproche de la sagesse et ramène à Dieu.

« ..... Les combinaisons varient, les rapports changent, les mouvements s'accélèrent, les molécules des corps s'unissent ou se désunissent, et toutes les choses de ce monde sont dans un flux perpétuel de modifications successives; mais les principes mêmes des choses, les éléments primitifs et constitutifs sont immuables et le seront éternellement, tant que Celui qui a pesé la *quantité* précise pour le globe déterminé qu'il avait en vue jugera à propos de maintenir et de conserver ce globe. »

Note n° 14

—

Si nous ne parlons que du magnétisme *appliqué directement* sur les malades, ce n'est pas que nous doutions en aucune manière de l'existence des phénomènes somnambuliques et de la *voyance*, à l'aide de laquelle les somnambules peuvent découvrir la cause cachée de la lésion d'un organe et le remède à y apporter. Nous savons, au contraire, que le somnambule peut presque toujours percevoir les principes, même les plus complexes, d'une maladie, et indiquer la plante ou le minéral capables de guérir ou de soulager la personne qui en est affectée, surtout si cette personne est lui-même; nous pensons encore que cette *voyance* est accordée par la Providence particulièrement aux êtres chétifs et souffrants, afin de leur donner le moyen d'amener leur guérison par la science infuse que tout homme possède à son insu; mais nous savons aussi que les phénomènes somnambuliques sont d'une telle variabilité qu'il serait absurde, quant à présent du moins, d'en faire la base d'un traitement quelconque; car, selon l'opinion du révérend père Lacordaire, « ..... plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques à de certaines dis-

tances; il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir les maladies du corps; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas et qu'il oublie à l'instant du réveil; il exerce par sa volonté un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication magnétique...; mais tout cela est pénible, laborieux, mêlé à des incertitudes et à des abattements. »

Note n° 15

—

On voit par là que le somnambulisme était connu des anciens. Il est même probable que, plus rapprochés que nous de l'origine des choses et par conséquent de la science du vrai, ils savaient mieux le produire et le diriger que la plupart de nos magnétiseurs modernes.

Note n° 16

—

La *foi fluidique* est la confiance de l'homme en sa propre puissance, qui lui fait, pour ainsi dire, apercevoir comme présent le résultat éventuel d'une action entreprise, avec la *foi en Dieu*, dans l'intérêt d'un ou de plusieurs de ses semblables.

Note n° 17

—

« Dans l'antiquité, dit M. Henri Delaage dans ses *Doctrines des sociétés secrètes,* quand un homme entreprenait de se faire l'instituteur d'un peuple en lui donnant des lois, un culte, une religion, il prenait le bâton du pèlerin ; voyageur, il montait sur un vaisseau, traversait les mers, et venait étudier dans les sanctuaires de Perse, les pyramides d'Égypte, les temples de l'Inde, Dieu, l'homme et la nature. Les prêtres lui transmettaient leur *tradition* quand, par le courage qu'il avait déployé dans les épreuves physiques, il avait prouvé qu'il saurait la garder même au péril de sa vie, et quand, par une intelligente instruction, son esprit avait atteint le degré de capacité nécessaire pour être en état, sans en altérer le sens, de pouvoir la revoiler (*revelare*) de symboles et d'allégories destinés à la rendre, pour ainsi dire, visible aux yeux de tous. La tradition est une comme la vérité, tandis que la révélation est multiple et variable comme l'imagination des différents initiés révélateurs ; l'initiation agit sur un individu, la religion agit sur une nation entière. »

Note n° 18.

—

Il est facile de s'assurer de cette vérité en considérant que, depuis la venue de Jésus-Christ, il n'y a guère eu plus de cinquante générations, et que chaque homme, nous parlons des érudits, étant à peu près au niveau de son siècle quant au degré de science et d'intelligence qu'il possède, il s'ensuit qu'on peut presque dire qu'il y a eu seulement environ cinquante hommes, depuis l'établissement du christianisme, pour en tirer les conséquences et réaliser les progrès qu'il renfermait.

Au reste, à l'aide de nos conquêtes scientifiques et de nos découvertes modernes, l'humanité peut aujourd'hui faire en une année plus de chemin qu'elle n'en eût fait jadis en un siècle.

Note n° 19

—

Extrait d'un petit ouvrage fort remarquable, intitulé *l'Esprit pur*, et publié chez Dentu, sans nom d'auteur.

Note n° 20

—

Ce changement apporté dans le monde par la Passion du divin Libérateur se trouve admirablement résumé dans ces quelques phrases, que nous empruntons à l'ouvrage intitulé *les Ressuscités*, publié récemment par M. Henri Delaage :

« ..... L'antiquité avait reçu de Dieu la lumière de la vérité; et, à l'aide de cette grâce divine, l'homme avait senti vivre en lui une âme immortelle; il avait pressenti que son individualité résisterait à la mort, et qu'il serait récompensé ou puni, selon le bien ou le mal qu'il aurait commis sur la terre.

« Un jour, un arbre est coupé dans une forêt, on en fait une croix, on y attache un Juif, et les vérités à peine entrevues par la philosophie et la poésie du paganisme deviennent éclatantes comme la lumière du soleil et éclairent tout enfant venant en ce monde. »

Mystère sublime d'éternelle solidarité, qui fait reconquérir la vie à un monde par les mérites de la mort d'un Dieu ! Leçon admirable d'abnégation et de fraternité, qui devait en quelques siècles renverser des idées adoptées depuis quatre mille ans, et créer une société nouvelle n'ayant d'autre loi que l'amour, d'autre volupté que celle de faire du bien, d'autre désir que celui d'imiter son Dieu !

Note n° 21

—

La tactique des intolérants est de chercher à faire supposer que l'Église tout entière partage leur antipathie pour tout ce qui tend à améliorer le sort de l'humanité. Il est facile de se convaincre qu'ils ne sont, au contraire, qu'en très-petite minorité, et que ce n'est qu'à force de faire du bruit qu'ils parviennent à se faire croire nombreux.

Il y a peu de temps encore, l'église Notre-Dame, par la voix du père Félix, retentissait de ces sublimes paroles de M. Henri Delaage, que nous avons prises pour épigraphe de notre volume : *Le progrès est la gravitation de l'homme vers Dieu !...*

Sans nous prévaloir des admirables sermons du père Lacordaire et de ceux de tant d'autres prêtres éminents qui partagent notre croyance à la sainteté du progrès sans fin, parce qu'il faudrait de longs volumes pour analyser, même imparfaitement, leurs savantes argumentations sur ce sujet si fécond et si plein d'actualité, nous ferons un court extrait du mandement du cardinal-archevêque de Bordeaux à l'occasion des inondations qui viennent de plonger dans le deuil la plus belle moitié de notre pays. Cette pièce tout à fait, selon nous, dans l'esprit du dogme chrétien, prouvera que parmi les hauts dignitaires du clergé, il se trouve des hommes assez remplis de la charité évangélique pour oser braver en

face les susceptibilités de ceux qui craignent la puissance illimitée à l'aide de laquelle l'homme s'affranchit du mal physique et s'élève chaque jour de plus en plus haut, parce que l'origine et le but de cette puissance leur sont encore entièrement inconnus.

« Nous nous demandons, dit ce saint prélat, à la vue de ces maisons qui s'écroulent, de ces hameaux, de ces bourgades, de ces villes, de ces immenses plaines qui disparaissent sous les eaux, si la science, qui a centuplé la puissance de l'industrie en sillonnant l'Europe et le nouveau monde de chemins de fer, de télégraphes électriques, ne pourrait pas découvrir un système d'aménagement et de direction des eaux pluviales et des eaux courantes capables de conjurer en partie de nouveaux malheurs.

« Si la charité accomplit sa mission en volant au secours des victimes, tenons aussi à honneur d'appeler la sollicitude publique sur une œuvre préservatrice dont tout le monde reconnaît l'indispensable nécessité. Nous avons lu des mémoires remarquables, des ouvrages consciencieux, auxquels les circonstances donnent un douloureux caractère d'actualité. Que des savants, des hommes pratiques se réunissent, qu'ils résument toutes les données, tous les faits; qu'ils demandent au savoir et à l'expérience leur dernier mot, ce sera à nous d'agir ensuite dans la limite de nos forces. Tendons une main aux inondés, de l'autre prévenons le retour des inondations. »

Note n° 22

—

Certains journaux se disant catholiques (sans doute en raison du petit nombre de leurs adhérents et par antiphrase), ont rendu odieux à tous les cœurs honnêtes le mot admirable de *catholicisme*, par l'acrimonie presque grossière de leurs attaques antichrétiennes contre tous ceux qui se font gloire de ne pas partager leurs opinions exagérées.

Puisse l'esprit catholique, c'est-à-dire *l'esprit universel du christianisme*, nous délivrer bientôt d'un si honteux scandale !

CHEZ E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, GALERIE VITRÉE, PALAIS-ROYAL.

SOUS PRESSE, DU MÊME AUTEUR:

LES HOMMES DE LETTRES

Un volume in-18. — Prix : 2 francs.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

Un volume in-8°. — Prix : 5 francs.

LES GRANDS HOMMES SOUPÇONNÉS DE FOLIE

Un volume in-8°. — Prix : 5 francs.

Les autres ouvrages de PAUL AUGUEZ se trouvent à la même librairie.

OUVRAGES DE HENRI DELAAGE

Les Ressuscités au Ciel et dans l'Enfer; deuxième édition. 1 volume in-8°. ..... 5 »»

L'Éternité dévoilée ou Vie future des âmes après la mort; troisième édition. 1 volume in-8°, orné du portrait de l'auteur. Epuisé..... 10 »»

Le Monde prophétique ou Moyens de connaître l'avenir, employés par les sibylles, les pythies, les aruspices, les sorcières, les tireuses de cartes, les chiromanciennes et les somnambules lucides. Suivi de la Biographie du somnambule Alexis. Deuxième édition. Un volume grand in-18 jésus..... 1 50

Doctrine des Sociétés secrètes ou Epreuves, régime, esprit, instructions, mœurs, des initiés aux différents grades des mystères d'Isis, de Mithra, des chevaliers du Temple, des carbonari et des francs-maçons; deuxième édition. Un volume grand in-18 jésus..... 1 50

Le Monde occulte ou Mystères du Magnétisme, précédé d'une introduction par le P. LACORDAIRE; deuxième édition, revue et augmentée. 1 volume grand in-18 jésus..... 1 50

Perfectionnement physique de la race humaine ou Moyens d'acquérir la beauté. 1 volume grand in-18 jésus..... 1 50

La Chirognomonie ou Science de la Main; art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main, par le capitaine S. D'ARPENTIGNY. 2e édition, revue et corrigée. 1 volume in-8°..... 5 »»

Le Sommeil magnétique expliqué par le Somnambule ALEXIS, en état de lucidité. 1 volume grand in-18 jésus, orné du portrait de l'auteur.. 2—00

Paris. — Typ. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.